



HAL
open science

Théâtraliser l'urbain quotidien : une nouvelle démarche permettant une compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro ?

Mylène Le Lamer

► To cite this version:

Mylène Le Lamer. Théâtraliser l'urbain quotidien : une nouvelle démarche permettant une compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro?. Architecture, aménagement de l'espace. 2017. dumas-01590339

HAL Id: dumas-01590339

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01590339>

Submitted on 19 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÉATRALISER L'URBAIN QUOTIDIEN :

Une nouvelle démarche permettant une compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro ?

Mylène LE LAMER

Directrice de mémoire : Sylvie LAROCHE

Co-directrice de mémoire : Maíra MACHADO MARTINS



Autoportrait de Bira Carvalho

Master 2

Urbanisme et Coopération Internationale

Institut d'Urbanisme de Grenoble

Université Grenoble Alpes

Soutenu le 14 septembre 2017

En présence du jury : VUAILLAT Fanny et LAROCHE Sylvie



NOTICE ANALYTIQUE

Nom et prénom de l'auteur : LE LAMER Mylène

Titre du projet de fin d'études : Théâtraliser l'urbain quotidien : une nouvelle démarche permettant une compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro ?

Date de soutenance : 14 septembre 2017

Organisme d'affiliation : Institut d'Urbanisme de Grenoble — Université Grenoble Alpes

Organismes du stage : Pontifícia Universidade Católica de Rio de Janeiro, Observatório de favelas, et Instituto Maria e João Aleixo

Directrice du projet de fin d'études : LAROCHE Sylvie

Collation :

- Nombre de pages : 86 pages
- Nombre d'annexes : 5 annexes
- Nombre de références bibliographiques : 43 références

Mots-clés analytiques : Urbain quotidien - dynamiques urbaines - favela - théâtre (de l'opprimé) - espace - expérience - représentation

Mots-clés géographiques : Complexo da Maré - Rio de Janeiro - Brésil - Amérique Latine

RÉSUMÉ

L'évolution du « monde urbain » est observable dans nos quotidiens et vécu à travers notre quotidien. Cette recherche propose une réflexion transversale sur l'urbain quotidien en s'appuyant sur une expérience pratique au sein du Complexe de la Maré, à Rio de Janeiro. Elle cherche à mettre en exergue, à travers cette collaboration à la recherche, le rôle de l'urbain quotidien, notamment dans la compréhension des dynamiques urbaines à l'œuvre à Rio de Janeiro.

A evolução do « mundo urbano » é observável no nosso cotidiano e vivido através do nosso cotidiano. Esta pesquisa oferece uma reflexão transversal sobre o cotidiano urbano se baseando numa experiência prática no Complexo da Maré, no Rio de Janeiro. Ela procura destacar, através desta colaboração na pesquisa, o papel do cotidiano urbano, especialmente na compreensão das dinâmicas urbanas em curso no Rio de Janeiro.

« Je veux juste être heureux
Marcher tranquillement dans la favela où je suis né
Et pouvoir être fier
Et avoir la conscience que le pauvre à sa place

Ma chère autorité, je ne sais déjà plus quoi faire
Avec tant de violence, j'ai peur de vivre [...]

Diversion au jour d'aujourd'hui
On ne peut même pas penser
Parce que jusque dans les *baiões*
Ils viennent nous humilier

Rester là sur la place où tout était normal
Maintenant ça devient une mode de la violence locale
Personnes innocentes, qui n'ont rien à voir

Qui sont entrain de demander leur droit de vivre
Jamais les cartes postales disent ce qu'est la *favela*
Je vois seulement des paysages très beaux et très jolis
Qui va vivre à hors de la favela sans la *saudade*

Le *gringo* vient ici et ne connaît pas la réalité
Il va à la *Zona Sul* pour connaître l'eau de coco
Et le pauvre de la *favela* qui la lui passe suffoque

Viser à la présidence une nouvelle espérance
Souffrir dans la tempête.
Maintenant je veux le calme
Le pauvre a une force qu'il faut découvrir
S'ils, là, ne font rien, nous feront tout ici. »

Cidinho & Doca — (traduction de l'auteure) Rap de la joie

REMERCIEMENTS

Je tiens vivement à remercier :

- Sylvie Laroche, ma directrice de mémoire, pour son soutien, ses conseils, pour avoir pris le temps de répondre à chacun de mes emails, enfin et surtout pour la grande liberté et confiance qu'elle m'a accordée pour mon projet de fin d'études.
- Fanny Vuailat, responsable du Master Urbanisme et Coopération Internationale (UCI), pour ses précieux conseils, sa grande qualité d'accompagnement, et surtout sa gentillesse.
- L'Institut d'Urbanisme de Grenoble et l'ensemble de son équipe enseignante qui m'a permis d'obtenir une formation riche et de réaliser mon stage à l'étranger.
- Le Cresson, avec la Semaine du Son pour l'accès à cette riche bibliothèque des savoirs et particulièrement Jean Paul Thibaud, pour son aide dans ma réflexion.
- La Pontifícia Universidade Católica (PUC) de Rio de Janeiro et spécialement Maíra Machado Martins, ma tutrice de stage, qui m'a accompagnée tout au long de cette recherche et qui a partagé sa grande expérience du terrain et qui a su me remonter le moral dans les moments les plus difficiles.
- L'Observatório de Favelas (OF), et L'Instituto Maria e João Aleixo (IMJA) pour m'avoir permis de réaliser mon stage au sein de leur équipe, et d'avoir partagé leurs savoirs et leur territoire ; particulièrement Mario Pires Simão et Alberto Aleixo pour leur accueil, leur écoute et leur accompagnement.
- Hemmerson, João, Anathacila, Rodrigo, Claudia, Luiz, Monica, Vinícius, Alberto, Edson, Douglas, Bira, pour m'avoir accordé de leur temps, partagé leur quotidien, et fait découvrir tant de choses durant ces forts moments d'échange.
- La Région Rhône Alpes avec le programme Explora'Sup et l'Ambassade de France au Brésil avec le programme REFEB pour m'avoir permis de réaliser ce stage au Brésil par leur aide financière.
- Ma famille et mes amis français et brésiliens, qui ont toujours été là pour m'encourager dans mes choix, pour écouter mes doutes et remises en question, et pour leur richesse humaine.
- Marcinho pour son aide à la traduction des expressions les plus locales ainsi que pour la compréhension des ondes cariocas.
- Toutes les personnes du *Complexo da Maré* qui m'ont accueillie et permis de découvrir leur quotidien urbain riche en couleurs !

GLOSSAIRE

Portugais (Brésil) – Français

Expression et noms propres utilisés au cours du mémoire

Ambiente : Ambiance

Associação de Moradores : Association d'habitants

Boca de fumo : littéralement « bouche de fumée », expression carioca désignant les points de vente de drogues

Batalhão de Operações Policiais Especiais (BOPE) : Bataillon des opérations spéciales de police et groupe d'intervention d'élite de la police militaire de l'État de Rio de Janeiro au Brésil.

Carioca : qualité de ce qui vient de la ville de Rio de Janeiro ou de la population qui y vit.

Caveirão : nom populaire des véhicules blindés utilisées par les bataillons des opérations policières spéciales de la police militaire de l'Etat de Rio de Janeiro.

Centro de Ações Solidárias da Maré (CEASM) : Centre d'actions solidaires de la Maré

Centro Nacional de Pesquisas Habitacionais (CENPHA) : Centre National de Recherche sur l'Habitat

Cidade : ville

Companhia Estadual de Habitação (Cohab) : Compagnie d'Etat d'Habitation en charge des titres de propriété

Grupos Civis Armados (GCAs) : Groupes Civils Armés

Instituto Estadual do Patrimônio Cultural (INEPAC) : Institut d'Etat du Patrimoine Culturel

Instituto Brasileiro de Geografia e de Estatística (IBGE) : Institut Brésilien de Géographie et de Statistique

Instituto Maria e João Aleixo (IMJA) : Institut Maria et João Aleixo

Lona Cultural : littéralement toile culturelle, ici considérée comme nom du centre culturel de la Maré

Meio ambiente : milieu ambiant, utilisé également au sens d'environnement

Moradores : habitants/ résidants

Morar : habiter/résider

Núcleo de Memória e Identidade da Maré (NUMIM) : Noyau de mémoire et identité de la Maré

Observatório de favelas (OF) : Observatoire des favelas

Programa de Aceleração do Crescimento (PAC) : Programme d'Accélération de la Croissance

Redes de desenvolvimento da Maré : Réseaux de développement de la Maré

SOMMAIRE

INTRODUCTION	p8
I- SPECT'ACTE 1 : UNE APPROCHE DES DYNAMIQUES URBAINES PAR L'EXPERIENCE DE PARCOURIR LES ESPACES	p22
1.1 Hemmerson	p25
1.2 Douglas	p28
1.3 Edson	p29
1.4 Alberto	p32
1.5 Bira	p38
1.6 Rodrigo	p40
II- SPECT'ACTE 2 : UNE APPROCHE DES DYNAMIQUES URBAINES PAR LA REPRESENTATION DES ESPACES PARCOURUS	p43
2.1 La représentation des espaces parcourus lors des itinéraires quotidiens à travers les cartes mentales	p46
2.2 La représentation des espaces parcourus lors des itinéraires quotidiens à travers les récits de vie	p51
2.3 La représentation des espaces parcourus « fermés » à travers les différents échanges vécus	p55
2.4 La représentation des espaces parcourus « ouverts » à travers les différents itinéraires vécus	p58
III- THEATRALISER L'URBAIN QUOTIDIEN : UNE APPROCHE DES DYNAMIQUES URBAINES PAR L'UTOPIE DES ESPACES À PARCOURIR	p62
3.1 La question foncière et les informalités lues à travers la mémoire et l'identité des habitants	p64
3.2 Une nouvelle approche par rapport à la <i>vision</i> hégémonique... ..	p69
3.3 La mise en acte d'une « utopie collective » de ville inclusive ?	p73
CONCLUSION	p78
BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAFIE	p84

INTRODUCTION

Les « études » urbaines s'attachent souvent à décrire des faits urbains à un instant t , afin de permettre une proposition d'amélioration, ou scénarios de ces faits à un instant $t+1$. Néanmoins, on peut admettre que cette logique fait parfois abstraction du temps $t+1-t$ vécu. Afin de remédier à cette lacune temporelle dans la prise en considération des faits urbains, on propose ici de se pencher sur la dimension dynamique de l'urbain.

En effet, on part du postulat que les études urbaines devraient s'intéresser davantage à la dimension temporelle faisant évoluer le « monde urbain ».

Cette dimension peut être approchée à travers la notion de « dynamiques urbaines » qui correspond aux mouvements qui animent et font évoluer le monde urbain. La réflexion proposée s'intéresse aux dynamiques urbaines à Rio de Janeiro.

L'étude présentée vise à acquérir une certaine compréhension de ces dynamiques urbaines à Rio de Janeiro.

Afin d'approcher cet objectif, on propose de s'intéresser **au rôle** que peut jouer l'urbain quotidien.

Il s'agit de partir de l'idée du philosophe, Henri Lefebvre selon laquelle :

- « La ville comme *œuvre* est une « réalité présente, immédiate, donnée pratico-sensible, architecturale » [...]
- « La vie urbaine, la société urbaine, en un mot *l'urbain* ne peuvent se passer d'une base pratico-sensible, d'une morphologie¹ ».

L'urbain quotidien correspond ainsi à :

- La vie urbaine basée pratico-sensiblement, morphologiquement,
- qui ne comporte pas seulement une *quotidienneté stable* mais également des moments où l'on fait *des choix, par lesquels chacun fait son histoire*. Soit une alternance de temps d'intensité différente durant lesquels plus ou moins consciemment, plus ou moins arduement, on cherche la réalisation totale d'une possibilité.
Ces moments, qui viennent de l'urbain quotidien.

Ainsi, l'étude proposée, s'appuie sur les **pratiques** (humaines) de l'urbain quotidien dans le but d'approcher les dynamiques urbaines à l'œuvre à Rio de Janeiro.

Contexte d'émergence de la réflexion

L'expérience pratique de l'urbain quotidien est rendue possible grâce à la réalisation d'un stage dans le cadre du Master 2 : Urbanisme et Coopération Internationale (Grenoble, France) à Rio de Janeiro (Brésil).

En effet, une des particularités de cette expérience émane du fait, d'avoir effectué ce stage simultanément avec deux entités distinctes que sont :

- *L'association : Observatoire des favelas (OF)*, qui correspond à une Organisation de la Société Civile d'Intérêt Public (OSCIP) située aux abords de *l'Avenida Brasil* au sein d'une communauté nommée *Parque Maré*, et appartenant au « quartier » du Complexe de la Maré. Cette association a pour objectif principal la recherche, la consultation, et l'action publique dédiée à la production de connaissances et de propositions politiques sur les *favelas* et les phénomènes urbains. Cette association était d'ailleurs le lieu quotidien de stage.

¹ LEFEBVRE Henri, *Le Droit à la ville*, éditions Economica, Paris, 2009 [1968], p 47.

- L'architecte et chercheuse en anthropologie urbaine, Maira Machado Martins reliée à *Pontifícia Universidade Católica* de Rio de Janeiro, dont la thèse se penche sur les questions portant sur « l'habiter » au sein des anciennes usines connaissant un processus d'occupations, situées également aux abords de l'*Avenida Brasil*. Et dont, l'actuelle recherche s'intéresse au processus de valorisation identitaire et de la mémoire au sein du Musée de la Maré : association située au sein du *Morro do Timbau*, une autre communauté du Complexe de la Maré.

Afin de ne pas perdre le lecteur pour la suite, on note à titre d'indication, que l'urbain quotidien se situe dans cette réflexion par rapport au milieu du Complexe de la Maré. Ce « quartier » reconnu par la municipalité de Rio de Janeiro parfois appelé « favela da Maré », se divise en 17 sous-ensembles, parfois nommés « communautés », parfois « favelas », dont chacune détient un nom propre, et, parmi lesquelles : le *Morro do Timbau* (1940), *Baixa do Sapateiro* (1947), *Parque Maré* (1953), *Parque União* (1961), *Rubens Vaz* (1961) et *Nova Holanda* (1962) furent les six pionnières à composer le quartier.

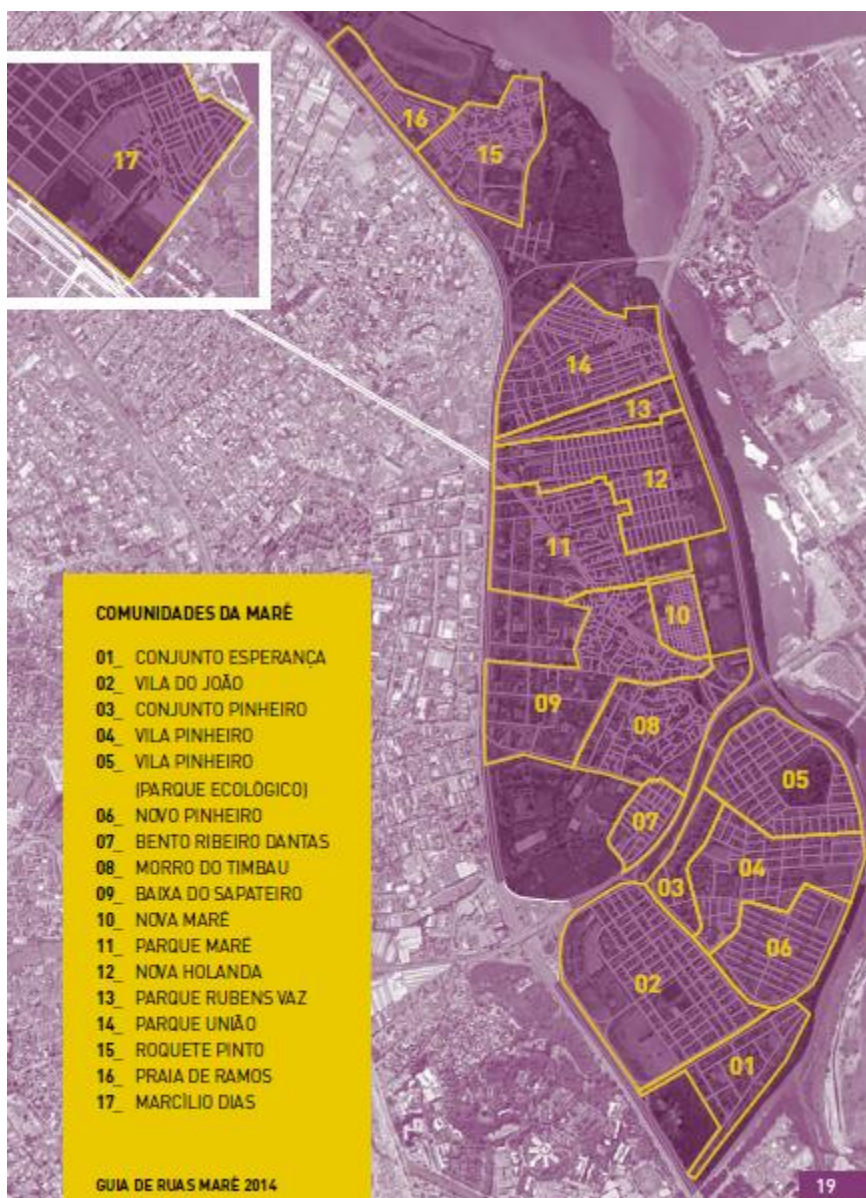


Figure 1 : Carte des communautés formants le *Complexe da Maré* (*Guide des rues de la Maré, 2014, p14*)

Ainsi cette réflexion émane :

- d'une expérience de l'urbain quotidien durant les 4 mois de stage (de mars à juillet 2017) au sein de l'Observatoire des favelas (Complexe de la Maré)
- de la mise en œuvre d'une étude de terrain portant sur l'urbain quotidien de 3 mois (de mars à mai 2017) au sein du Complexe de la Maré

Les constats de départ de la réflexion proposée

- 1) L'urbanisme (en France et au Brésil) se situe au croisement entre :
 - un champ disciplinaire (ou scientifique) en étroite filiation avec les sciences humaines (géographie, aménagement, économie, écologie, anthropologie, science politique, sociologie, linguistique, sémiologie).
 - un champ professionnel au sein duquel les pratiques et techniques de l'urbanisme, telle que la participation habitante, découlent de politiques urbaines, et orientent leur mise en œuvre.
- 2) S'il on considère la ville comme une œuvre d'art, il advient de s'intéresser davantage à l'urbain quotidien (autant en France qu'au Brésil)
 - Cette idée de la pensée d'Henri Lefebvre, fait actuellement l'objet de nombreux travaux en France et au Brésil.
- 3) Les controverses épistémologiques du milieu urbain du stage
(Annexe 1 : Définitions et critiques)
 - Impossibilité de définition satisfaisante du terme « favela »
 - Stigmatisation récurrente des populations *faveladas* et marginalisation de l'espace de la « favela » (en relation à la ville de Rio de Janeiro)
- 4) L'émergence récente des structures associatives au sein du milieu urbain du stage
(Annexe 2 : Schéma des associations considérées lors de l'étude)
 - Est initiée par les habitants du terrain d'étude.
 - Est la seule forme institutionnelle, qui propose une participation habitante en vue de changements urbains.
 - Connait une certaine division institutionnelle
- 5) Le milieu urbain du stage comporte certaines contraintes ayant fait évoluer la réflexion
 - La violence de certaines situations de l'urbain quotidien n'a pas permis une liberté d'étude absolue.
 - Ces situations correspondent à une oppression vécue.

Les objectifs de la réflexion proposée

- 1) Croiser l'expérience scientifique et l'expérience de la participation afin de comprendre les enjeux de l'urbain quotidien.
Plus généralement : admettre le côté subjectif du travail scientifique en urbanisme.
- 2) Se baser sur l'expérience de l'urbain quotidien afin d'en comprendre les enjeux et le rôle par rapport au contexte carioca.
Plus généralement : permettre une approche plus sensible de l'espace.
- 3) Ne pas contextualiser territorialement le terrain d'étude, mais amener à comprendre, en quoi le terrain d'étude permet une compréhension des enjeux territoriaux.

Plus généralement : considérer les adaptations nécessaires des urbanismes selon le terrain d'étude et la contextualisation couramment faites.

- 4) Se baser sur une expérience participative (ou de collaboration à la recherche de terrain) afin d'aboutir à une connaissance coproduite.

Plus généralement : faire discuter les différents acteurs du « monde urbain ».

- 5) S'appuyer sur les contraintes du terrain d'étude afin d'en comprendre les enjeux.

Démarche choisie

La démarche choisie afin de répondre à ces objectifs correspond à « théâtraliser l'urbain quotidien » afin de :

- 1) Passer par l'art pour comprendre, et transmettre la dimension des pratiques de l'urbain quotidien.

En effet, cette démarche, artistique, permet de relier les notions d'expérience scientifique, l'expérience professionnelle, et l'expérience personnelle, tout en considérant la marge subjective qu'une telle expérience peut admettre. Elle permet de croiser les données récoltées à l'analyse, de lier ces trois aspects de l'expérience et de la réflexion qui en découlent. Cette démarche, croise les discours, donc les questions d'urbanisme dans un contexte de coopération internationale Brésil-France. En effet, elle amène à discuter de certaines définitions. C'est avant tout par l'apprentissage et l'expérience de l'usage de la langue française (France) puis portugaise (Brésil) que se réalise cette approche. Et c'est bien, par cette expérience du langage, que s'est instaurée l'expérience de coopération internationale vécue. Ce travail, rédigé en français admet, dès lors qu'il traduit un discours ou un texte discursif, une certaine forme d'interprétation qu'on ne peut pas nier. En ce sens, il est important de noter que toutes les traductions de textes sont effectuées dans ce travail par moi-même.

- 2) Transposer le décor du *théâtre traditionnel* donnant à voir au *milieu urbain*, donnant à vivre.

En effet, cette démarche amène à considérer l'environnement urbain sensible et à approcher la notion d'ambiance, comprise selon le sociologue Jean Paul Thibaud². Cette démarche, considère la critique faites aux projets d'urbanisme plaçant le sens visuel en position hégémonique. Effectivement, en montrant certaines données brutes et en dépassant la rigueur scientifique de la seule analyse, elle propose une interprétation du milieu urbain au prisme des ambiances sonores, et ne cherche pas uniquement à considérer l'aspect visuel de l'urbain quotidien, mais également les aspects interactionnels, ou auditifs qui ne sont pas toujours reliés à une perception visuelle d'un milieu.

- 3) S'inspirer d'un « théâtre-spectacle » déjà en place : l'urbain quotidien des habitant-engagés du Complexo da Maré (17 favelas) afin de comprendre les dynamiques urbaines à Rio de Janeiro.

En effet, cette démarche s'appuie sur :

- L'héritage *des situationnistes* français des années 60 notamment les apports de Guy Debord dans son ouvrage *La société du spectacle*³ et d'Henri Lefebvre suite à la parution de *Critique de la vie quotidienne*⁴.

² THIBAUD Jean-Paul, *Petite archéologie de la notion d'ambiance*, 2012, 6p.

³ DEBORD Guy, *La société du spectacle*, Buchet-Chastel, Paris, 1967, 98 p.

⁴ LEFEBVRE Henri, *Critique de la vie quotidienne*, éditions Bernard Grasset, Paris, 1947, 248 p.

- L'influence de la *théorie des pratiques* des années 2000. *Théâtraliser l'urbain quotidien* est en ce sens, une pratique de communication qui s'inspire des pratiques des êtres urbains comme individus formant une société.
 - *L'urbain quotidien* qui devient le « théâtre » de celui qui le vit et le transforme, qu'il soit étudiant en travail de recherche sur le terrain, habitant de ce même terrain. Ils sont alors des spect'acteurs au sein de l'urbain quotidien dans le sens où, à travers l'acte de la collaboration à la recherche, ils donnent à voir (par ce mémoire écrit) l'urbain quotidien.
 - *L'urbain quotidien* devient en quelque sorte le « spectacle » de vous, lecteur de ce mémoire. En effet, cette présentation écrite donne une vue d'ensemble qui attire l'attention et/ou éveille des réactions.
- 4) Ne pas sélectionner par les acteurs de l'urbain *apriori* mais interroger les acteurs en interaction au sein du *milieu* de stage.

En effet, cette démarche s'appuie sur l'acte interactif entre moi-même et les « habitants-engagés » (**Annexe 3 : Profil des « habitants-engagés »**). Elle part du constat d'une récente évolution associative des structures lors du déroulement de ce stage, et que ces associations soient nées de l'initiative d'habitants du Complexo da Maré. Elle vise en ce sens, à ne pas poser une distance entre le « chercheur » et « son sujet » mais bien à montrer, artistiquement, la co-réflexion générée par cette collaboration.

- 5) Ne pas contextualiser le milieu urbain de l'étude en amont de la réflexion (comme c'est souvent le cas dans les mémoires de Projet de Fin d'Etude (PFE) en urbanisme) mais chercher, à travers l'expérience de l'urbain quotidien, au sein du contexte de stage, à comprendre les dynamiques urbaines vécues et perçues.

En effet, cette démarche s'appuie sur la position de Jean-François Augoyard lorsqu'il déclare : « *L'observateur d'un phénomène d'environnement in situ ne peut faire abstraction ni du signal physique, ni du traitement imposé par la perception, ni de la composante collective. Autrement dit, il affronte nécessairement des articulations problématiques dont les autres courants de recherche ont fait l'économie*⁵. »

- 6) Chercher à saisir le rôle sensible, morphologique, et utopique de l'urbain quotidien à travers une démarche artistique liant ces aspects.

⁵ AUGOYARD Jean-François. *L'environnement sensible et les ambiances architecturales*. In: Espace géographique, tome 24, n°4, 1995. p. 316.

Le théâtre et l'urbain quotidien

Ainsi, c'est par l'analogie :

- entre l'espace-temps du théâtre et les espaces-temps de l'urbain quotidien
- et entre l'opprimé d'une situation et la figure du chercheur et de l'habitant-engagé dans des situations quotidiennes et urbaines d'oppression

que la démarche de théâtraliser l'urbain quotidien, prend sens. Cette action a pour objectif non pas de faire abstraction de cette oppression mais bien de comprendre, en quoi cette oppression est un frein, aliénant l'Humanité, et les Hommes qui composent l'urbain quotidien.

Cette démarche articule les corps et les pensées urbanistiques afin d'accéder artistiquement à une compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro.

En effet, les ambiances partagées au sein de l'urbain quotidien, ont amené la méthodologie de cette étude à évoluer. Ainsi le chercheur et l'habitant ne sont pas considérés comme deux entités distinctes mais comme les sujets en interaction au sein d'espaces divers et d'ambiances partagées.

Cette démarche découle d'une conscientisation de certaines situations d'oppression vécues au sein de l'urbain quotidien. Elle s'inspire du théâtre de l'opprimé, une pratique issue du travail d'Augusto Boal, brésilien dramaturge et metteur en scène. Cette pratique naît dans un contexte de lutte contre le régime dictatorial et de luttes paysannes au Brésil à la fin des années 1960 et constitue, selon son créateur, « une réponse « esthétique et politique »⁶. » En effet, cette pratique vise à mettre en jeu une situation entre opprimé/oppresseur sur une thématique définie.

La pièce présentant cette situation opprimé/oppresseur, est jouée une première fois par des comédiens ; puis, une seconde fois, durant laquelle, le spectateur devient spect'acteur et intervient pour discuter sur les alternatives à cette situation d'oppression vécue. La figure nommée *joker* permet cette interaction comédiens/public sous forme de médiation.

Afin de comprendre la logique de cette démarche on peut reprendre l'idée de Pierre Lenel selon laquelle un glissement significatif s'est effectué depuis la création de la pratique théâtrale du théâtre de l'opprimé :

« Le théâtre de l'opprimé est devenu une démarche de jeux et de techniques qui aident les citoyens à comprendre et à analyser les situations sociales, institutionnelles et politiques que nous connaissons aujourd'hui. [...] De moyen de lutte contre l'oppression dans un régime dictatorial, il est devenu un théâtre « populaire » qui permet de travailler les logiques institutionnelles et politiques à l'œuvre dans les régimes démocratiques⁷. »

Et transposer cette idée à notre réflexion selon laquelle un glissement significatif s'est effectué depuis la pratique de l'urbain quotidien au sein du contexte de stage :

« Théâtraliser l'urbain quotidien est devenu une démarche de collaboration à la recherche et de transmission graphique qui aide les citoyens à comprendre et à analyser les situations sociales, institutionnelles et politiques que nous rencontrons lors de cette étude. [...] De moyen de lutte contre l'oppression au sein d'un milieu urbain quotidien, il est devenu une forme « populaire » qui permet d'étudier et de transmettre les logiques institutionnelles et politiques à l'œuvre dans le contexte carioca. »

⁶ LENEL Pierre, *Théâtre de l'opprimé et intervention sociale. Aux sources de l'éducation populaire ?*, Agora débats/jeunesses 2011/2 (N° 58), p. 92.

⁷ *Ibid* p. 93.

La méthodologie utilisée

Ce travail se déroule de juillet 2015 à juillet 2017, avec une quotidienneté sur le terrain de mars à juin 2017. On emprunte la logique du processus de recherche de Farthing⁸ afin de suivre l'évolution de la réflexion au cours du temps. (**Annexe 4 : Adaptation de la méthodologie dans le temps**).

Une méthodologie qui s'inspire d'une approche anthropologique

Bien que la méthodologie soit adaptée au cours du travail de terrain, toute cette démarche se place à la frontière entre :

- 1) Ce que Michel Agier⁹ nomme anthropologie de la ville, et dont on partage avec lui l'idée que deux conceptions existent de cette *l'anthropologie de la ville* :

- « *D'une part si nous menons la réflexion à partir de ce que nous apprend l'enquête urbaine elle-même, alors nous pouvons dire que l'anthropologie en générale est une anthropologie de la ville au sens d'une expérience localisée de vie, de découverte et de connaissance, tout comme le citoyen est de Marseille, de Cali, de Lomé ou de Bahia parce que c'est là qu'il vit, qu'il apprend et se socialise. Cette conception est proche de celle de G.B. Prato et I. Pardo. Mais plutôt que de se soucier de donner une définition normative d'une sous-discipline (un « fragment » de l'anthropologie, si l'on veut), elle vise à révéler une source particulièrement prolifique où peut s'enrichir sans cesse une anthropologie générale des tensions, des incertitudes et des innovations sociales contemporaines, et à en mesurer les effets théoriques. [...]*

- *D'autre part, cette anthropologie est de la ville quand elle se donne comme objet de réflexion et d'enquête du processus de la ville, de chaque ville. Il s'agit en somme de réécrire à chaque fois l'« anthropologie » de la ville. Celle-ci ne peut donc pas se fonder sur une définition préétablie de la ville – externe, cartographique, statistique ou administrative. Pas de minimum démographique, de modèle d'habitat, de hauteur ou de densité des logements, de qualité de voirie, ou de kilomètres de réseaux techniques pour déterminer l'objet de recherche. »*

- 2) Ce que Marion Segaud appelle anthropologie de l'espace, et dont on partage avec elle l'idée que :

- « *L'anthropologie de l'espace indique des sociétés où les frontières entre privé et public dans l'espace, sont floues, peu matérialisées et surtout signifiées à travers des pratiques particulières et des expériences singulières¹⁰. » [...]*

Et selon laquelle : « *la notion d'espace englobe les acceptations et les utilisations qu'en font des disciplines comme l'architecture, l'urbanisme, l'aménagement. Une telle démarche repose sur le postulat que « l'espace » n'est pas une notion homogène, mesurable, existant a priori, indépendamment des cultures, des temps historiques et des représentations que les uns et les autres en donnent¹¹. »*

⁸ FARTHING Stuart, *Research design in urban planning: A student's guide*. Thousand Oaks, 2016, CA: Sage. [@ IUG] p5

⁹ AGIER Michel, *Anthropologie de la ville*, Presses Universitaires de France, Paris, 2015, p 20.

¹⁰ SEGAUD Marion, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, éditions Armand Colin, collection U Sociologie, Paris, 2010, p101.

¹¹ *Ibid*, p 8.

En effet, cette réflexion se base sur une approche qualitative de l'urbain quotidien. Ainsi l'ethnographie urbaine présentée, s'appuie sur une méthodologie mixte afin de pouvoir rendre compte du milieu urbain quotidien pratiqué et des interactions humaines.

Cette méthodologie vise à récolter des données sur l'urbain quotidien en interrogeant les pratiques quotidiennes, afin d'aboutir à une compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro.

La méthode utilisée vise à saisir le rôle sensible, morphologique, et utopique que permet la démarche de « théâtralisation de l'urbain quotidien ».

Pour ce faire, on récolte des données sur les pratiques de l'urbain quotidien à travers les notions :

- D'expérience (pratique) de l'urbain quotidien
- De représentation de l'urbain quotidien

On considère l'intervention d'une dépendance à notre milieu culturel et le fait que « *l'espace vient à nous à travers les représentations qu'élaborent les spécialistes comme les non-spécialistes*¹². »

Cette double entrée permet de partir du lien interactionnel généré par l'urbain quotidien afin d'en comprendre les dynamiques.

De ce fait, cette méthodologie regroupe quatre méthodes distinctes que sont :

- La participation observante effectuée tout au long du terrain,
- Les récits de vie
- Les itinéraires commentés, et leurs cartes mentales.

¹² *Ibid*, p201.

La participation observante

Cette méthode est introduite en rapport à l'observation participante utilisée notamment lors d'étude ethnologique, sociologique et psychoéducative et au développement du concept de la participation. L'observation participante est introduite par l'anthropologue, ethnologue et sociologue polonais, Bronislaw Malinowski et le psychologue et anthropologue anglais John Layard, au début du XXe siècle lorsqu'ils s'immergent plusieurs années dans des sociétés mélanésiennes.

Objectif :

Dépasser les apparentes contradictions inhérentes à l'observation participante utilisée en ethnologie pour embrasser complètement, et honnêtement, les inter-subjectivités du travail de terrain ethnographique¹³.

Application en espace ouvert et fermé :

Dès lors, comme l'affirme Emerson (2003, p.410), « la solution est davantage du côté de la prise de conscience des effets de l'enquête que de la tentative de les minimiser (...) On tient pour allant de soi que l'observateur altère ce qu'il observe, mais que ces altérations font partie de l'objet d'étude (...) Le travail de terrain est donc nécessairement de nature interactionnelle et la présence de l'enquêteur a des conséquences dans la vie des enquêtés¹⁴.

La participation observante signifie dès lors que le chercheur fréquente le terrain examiné aussi intensément que possible (Pfadenhauer, 2005). En cas de succès, la qualité des données obtenues est difficilement égalable par d'autres moyens méthodologiques : on recueille en effet des informations à propos de ce que quelqu'un expérimente véritablement du monde, et sur la manière dont est vécue cette expérience¹⁵.

Lors d'une observation participante, la personne « se mêle au milieu observé, mais peut en sortir à chaque instant, et ne se trouve donc jamais exactement dans la position sociale, ni dans la disposition psychologique des acteurs étudiés » (Damon, 2002, p.20); à l'inverse, dans la participation observante, la personne, qui fait partie du milieu, prend à certains moments du recul pour l'observer (Marpsat, 2005)¹⁶.

¹³ SOULE Bastien, *Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales, recherches qualitatives*, Vol. 27(1), 2007, p 131.

¹⁴ *Ibid* p132.

¹⁵ *Ibid* p134.

¹⁶ *Ibid*

Les récits de vie 1 ^{ère} étape	Les itinéraires commentés 2 ^{ème} étape	Les cartes mentales 3 ^{ème} étape
<p>Cette méthode est une forme particulière de l'entretien narratif qui s'inspire des travaux de l'École de Chicago dans les années 1920-1930, époque de la naissance de la sociologie empirique contemporaine. L'expression « récit de vie » a été introduite en France dans les années 1930.</p> <p>L'accent est mis non pas sur l'intériorité, mais sur les contextes sociaux extérieurs, dont l'expérience offre une connaissance pratique : « <i>traiter l'homme ordinaire non plus comme un objet à observer, à mesurer, mais comme un informateur (...) mieux informé que la sociologie qui l'interroge</i>¹⁷. »</p> <p>Objectifs</p> <hr/> <ul style="list-style-type: none"> -Etudier l'action dans la durée -Ne pas se centrer sur les phénomènes micro-sociaux -Montrer les liens entre le <i>monde social</i> (mésocosme) de l'activité au sein d'une association, le <i>microcosme</i> de au sein de cette association et la liaison avec les <i>trajectoires socio-familiales</i> <p>Application en espace fermé</p> <hr/> <ul style="list-style-type: none"> - La personne raconte son histoire et le chercheur tente d'intervenir le moins possible, si ce n'est pour relancer la discussion ou demander une précision. 	<p>Cette méthode s'inspire :</p> <ul style="list-style-type: none"> - des parcours commentés du sociologue Jean Paul Thibaud - des itinéraires du sociologue Jean Yves Petiteau ; toutes deux datant du début du XXI^{ème} siècle. <p>« <i>Le passé, le présent et l'avenir ne se suivent plus ici comme sur une ligne droite qu'un spectateur pourrait observer de l'extérieur mais coexistent comme trois états de conscience permanents</i>¹⁸. »</p> <p>Objectifs</p> <hr/> <ul style="list-style-type: none"> -Pratiquer des espaces-temps et partager des ambiances -« <i>Pratiquer des espaces permet de passer par l'histoire et l'écrire dans les corps, cela permet de redonner une forme et des temporalités autres à des souvenirs, de les faire apparaître de nouveau, de les rendre nouveau, sur une autre scène</i>¹⁹. » <p>Application en espace ouvert</p> <hr/> <ul style="list-style-type: none"> -La personne choisie un itinéraire quotidien. -Le chercheur demande à la personne de présenter son itinéraire (en termes de sensibilité ou de vécu). -La personne et le chercheur effectuent ensemble l'itinéraire, qui est enregistré à l'aide d'un dictaphone, en marchant. 	<p>Cette méthode s'inspire de la méthode du même nom de l'urbaniste américain Kevin Lynch²⁰ dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle.</p> <p>Objectifs</p> <hr/> <ul style="list-style-type: none"> -Mettre en relation la représentation mentale de la personne (l'itinéraire vécu) avec l'itinéraire. -Montrer les différences de représentations des lieux <p>Application en espace fermé</p> <hr/> <ul style="list-style-type: none"> -Le chercheur demande à la personne de dessiner sur une ou plusieurs feuilles blanche l'itinéraire qu'elle vient d'effectuer avec lui.

¹⁷ BERTAUX Daniel, *Le récit de vie*, Editions Armand colin (4ème), coll. 128, Paris, 2016, p 25.

¹⁸ PETITEAU Jean-Yves, *La méthode des itinéraires ou la mémoire involontaire*, Augustin Berque ; Alessia De Biase ; Philippe Bonnin. Colloque Habiter dans sa poétique première, 1-8 septembre 2006, Cerisy-La-Salle, Sep 2006, Cerisy-La-Salle, France. Editions Donner Lieu (Paris), 2008, p4.

¹⁹ *Ibid*

²⁰ LYNCH Kevin, *A imagem da cidade*, Martins Fontes, São Paulo, 1997, 227 p.

Ces méthodes permettent de récolter des données, sur :

- L'expérience (pratique) de l'urbain quotidien
- La représentation (pratique) de l'urbain quotidien

Ces données ne font pas toutes l'objet d'une analyse ce qui fait une des particularités de la démarche de théâtralisation de l'urbain quotidien.

En effet, certains discours, comme ceux des itinéraires commentés sont simplement retranscrit et l'analyse s'ajoute alors aux données brutes récoltées, afin d'affirmer une certaine transparence et authenticité de la réflexion menée.

*Afin d'interroger l'aspect morphologique de l'urbain quotidien, l'auteure fait le choix, certes critiquable, de proposer une analyse des données récoltées selon la notion d'espace **ouvert** et d'espace **fermé**, autrement dit selon la morphologie des espaces, ou encore, en d'autres termes, selon la position physique d'être **en intérieur** ou **en extérieur**.*

On insiste sur le fait, que, par les notions d'« espace ouvert » et « espace fermé » on n'intègre pas les notions espace public et espace privé ni espace Ce choix est fait en rapport à l'idée d'espace formel (dont la forme serait légale) et informel (dont il n'existerait pas de forme légale)

La question centrale de cette réflexion est de comprendre :

En quoi théâtraliser l'urbain quotidien constitue une nouvelle démarche permettant une compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro ?

Cette question centrale amène d'autres sous-questions :

- En quoi l'expérience de l'urbain quotidien est-elle théâtralisée ?
- En quoi la représentation de l'urbain quotidien est-elle théâtralisée ?
- En quoi cette théâtralisation permet d'appréhender la notion « dynamiques urbaines » à Rio de Janeiro ?
- Quelles sont ces dynamiques ?

On émet alors les hypothèses suivantes :

- Il y a un intérêt urbanistique à théâtraliser l'urbain quotidien.
- Théâtraliser l'urbain quotidien constitue une nouvelle démarche.
- Les notions d'expérience et de représentation permettent de théâtraliser l'urbain quotidien.
- Une compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro est envisageable à travers cette nouvelle démarche.

Afin de répondre à ces interrogations, on propose de s'intéresser à l'expérience des espaces parcourus lors des itinéraires quotidiens (espace représenté) puis leurs représentations afin de tendre à une compréhension des dynamiques urbaines.

On rappelle toutefois que c'est l'arrivée, et la pratique quotidienne du milieu urbain du stage ont profondément marqué l'imaginaire des possibles pour l'application de l'étude. Il en découle que, par choix fondamental, ce travail de terrain ne sera pas restitué de façon classique, et ainsi la démarche s'appuie sur : une méthodologie qui s'adapte en fonction de la pratique quotidienne d'un terrain urbain, et cherche à comprendre les enjeux du contexte urbain à travers cette pratique. Et non sur un contexte urbain défini, au sein duquel l'application d'une méthodologie permettrait de comprendre les pratiques quotidiennes du terrain.

L'orientation choisie se concrétise en décidant, pour cette étude :

- D'interroger les « habitants-engagés » dans les associations présentes sur le site urbain du stage.
- De s'inspirer de l'expérience des pratiques (*in situ*) de l'urbain quotidien
- De considérer l'expérience participative comme source de connaissance permettant une transmission de la compréhension et de l'adaptation à un « contexte urbain », où les dynamiques urbaines ont une importance majeure (à Rio de Janeiro).
- De considérer les différentes représentations possibles de l'expérience de l'urbain quotidien permettant une certaine compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro.

De ce fait, le spect'acte I, s'intéresse à l'approche des dynamiques urbaines par l'expérience de espaces parcourus.

Le spect'acte II, approche les dynamiques urbaines par la représentation des espaces parcourus.

Et on propose ensuite de se questionner sur l'apport et la nouveauté d'une telle démarche pour saisir la notion de « dynamiques urbaines » à Rio de Janeiro.

| —

SPECT'ACTE I :
UNE APPROCHE DES
DYNAMIQUES URBAINES PAR
L'EXPERIENCE DE PARCOURIR
LES ESPACES



Passerelle n°1 de l'Avenida Brasil
Sur le panneau de la préfecture on remarque l'inscription suivante :
« Les œuvres sont temporaires, le bénéfice est permanent ».

Les itinéraires commentés font l'objet de plusieurs réécoutes. Premièrement la traduction du discours et dans un second temps la mise en didascalie des ambiances sonores recueillies par le dictaphone. Ce spect'acte tente d'être le plus authentique possible afin de permettre au lecteur d'approcher du mieux possible de l'urbain quotidien en expérience retranscrite. En effet, le terme spect'acte, permet d'expliquer que l'analyse présentée donne à voir, par une transcription écrite (spect'), un urbain quotidien qui se conscientise par l'action (acte) de la marche reliée à la parole.

Les itinéraires commentés sont « mis en scène » afin de transmettre les ambiances partagées ainsi que les espaces parcourus. Ceci a vocation à faire « converser » :


- la musicalité théâtralisée des sons perçus par le chercheur lors de la réécoute des parcours et ici décrits sous forme de didascalies afin de transmettre certaines ambiances
- avec *la parole en mouvement* des « habitants-engagés ».


Ce choix d'analyse, évite le découpage de cette parole qui se doit d'être comprise dans son ensemble. Par ailleurs, l'utilisation de la photographie étant très délicate dans le milieu considéré, ne permet pas une analyse sous forme de roman-photo comme le fait Jean Yves Petiteau²¹. Cette adaptation de la méthode des itinéraires au terrain d'étude, tente subjectivement de relier les ambiances sonores (et non pas les images) des lieux pratiqués au sein de ces espaces, aux discours.

Les différents itinéraires urbains et quotidiens sont présentés selon l'ordre temporel de leur réalisation.

Afin de comprendre les « traversées polyglottes » qui vont suivre, il est important de saisir la légende suivante :


DES CARTES

 Espace ouvert


 Espace fermé

Espaces de repères


Espaces des expériences

 Avenida Brasil

 Association

 Linha Amarela

 Autre

 Linha Vermelha

 Itinéraire

DU TEXTE

- Mots : discours du « citoyen engagé »
- *Mots* : mots du discours du « citoyen engagé » considérés comme intraductibles, et laissés en langue d'origine
- *Mots* : sons retransmis par l'auteure suite à l'expérience et la réécoute des itinéraires enregistrés
- *Mots* : discours de l'auteure ou transmission d'un discours venant d'une personne autre, rencontrée durant l'itinéraire
- **Mots** : annotations supplémentaires de l'auteure suite à la retranscription des itinéraires

²¹ PETITEAU Jean-Yves, *La méthode des itinéraires ou la mémoire involontaire*, Augustin Berque ; Alessia De Biase ; Philippe Bonnin. Colloque Habiter dans sa poétique première, 1-8 septembre 2006, Cerisy-La-Salle, Sep 2006, Cerisy-La-Salle, France. Editions Donner Lieu (Paris), 2008, 17 p.

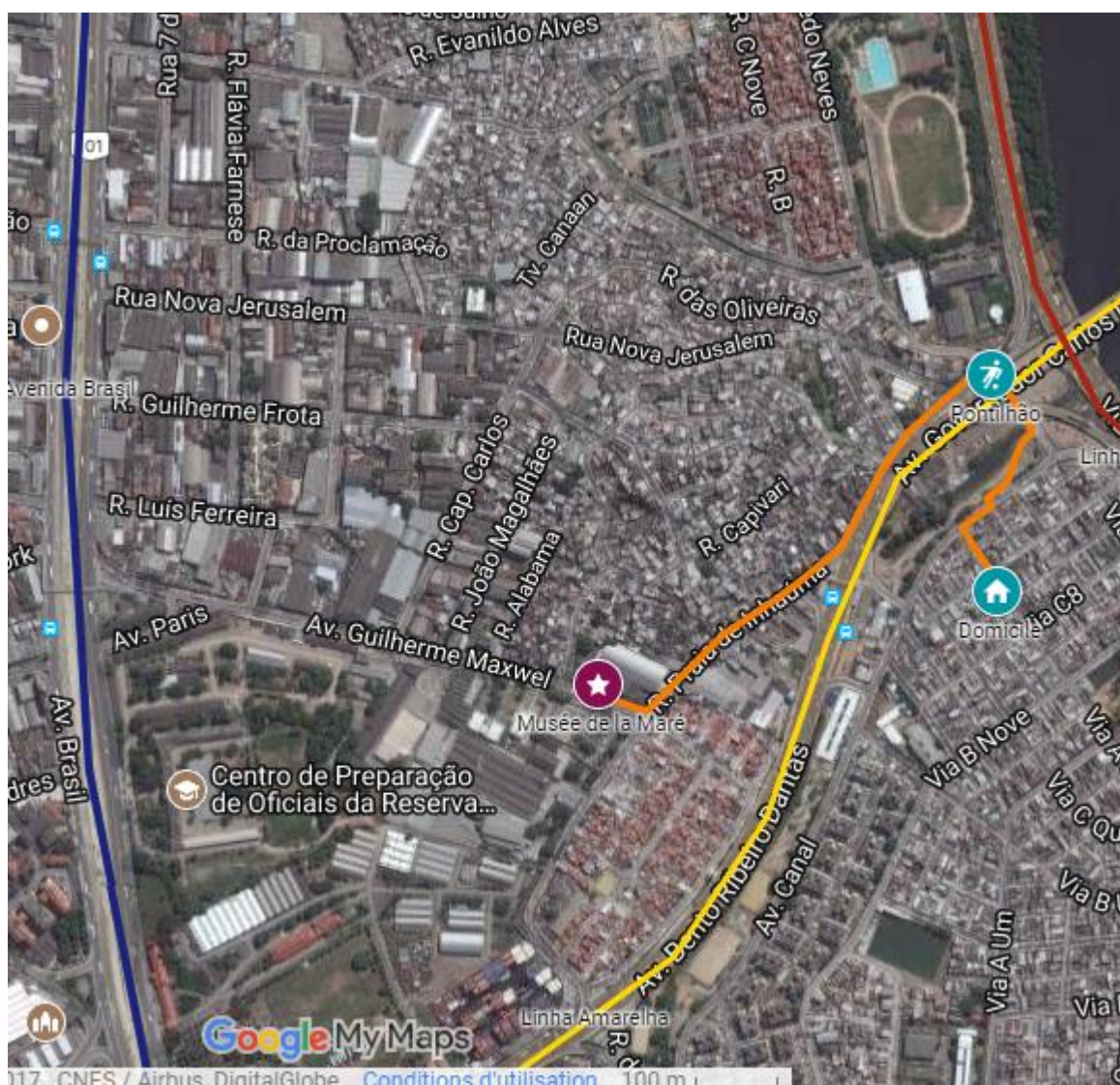


Figure 2 : Itinéraire quotidien d'Hemmerson, réalisé le vendredi 12 mai 2017 à 15h36

Chanter du funk, je n'aime pas.

Des camions passent et le chant des oiseaux

Quelle différence ça fait de se déplacer à pieds ou à vélo na Maré ?

Tout, parce que premièrement c'est plus rapide, évidemment. Deuxièmement, il y a une différence de... comment expliquer ? D'avoir plus de difficulté ou pas, il n'y a pas de différence. Parce que si vous êtes en vélo ou pas c'est la même chose, le mouvement, tu comprends ? Du coup ça ne fait pas de différence, mais personnellement je préfère le vélo parce que c'est plus rapide, plus émotionnant, oui. Parce que je vais vite et je dévie tout. Et tout le monde peste.

Et j'écoute de la musique.

Parce qu'aussi on a un groupe à vélo s'il y a des jeunes.

Des sons de klaxons

Les amis et la communauté

Par exemple moi, j'ai un groupe WhatsApp. Je vais dire : je vais faire un tour si vous voulez on se rencontre à tel endroit. Et tout le monde se rencontre à tel endroit et dit :

« Hé Hemmerson, on fait un tour ? ».

Je vais en tête de file et je vais faire le parcours, par où tu veux. Tout le monde derrière. Et s'il y a un jeune comme ça tout seul à vélo, normalement ici dans la favela, quand il y a un groupe qui fait un tour, s'il le voit, il se joint. Et on va comme un carnaval de vélo ou à moto aussi, sauf qu'à moto c'est différent parce que c'est un degré au-dessus. On fait ça aussi, mais je n'aime pas beaucoup parce que ça n'a pas, pour moi, ça n'a pas de valeur, ce n'est pas nécessaire.

Intensification des sons de personnes qui parlent et de véhiculent motorisés

Parce que mon émotion que j'aime, c'est la vitesse, du coup sur une roue, je ne vais pas pouvoir voir et dévier très bien, tu comprends ? Je vais finir par me faire percuter.

Tu vois un groupe que personne ne connaît qui se déplace que sur une roue. Au moins ici, c'est comme ça que ça se passe. A *Pinheiro*, les gars vont faire attention, ils restent attentifs.

Voiture et motos passe, au loin un son d'ambulance

Les voitures respectent les cyclistes, ça dépend des motoristes mais en général on ne s'arrête pas en face d'un motoriste. Je n'attends pas parce que je dévie mon chemin si c'est bloqué.

Ici, sur cette place, c'est *Pontilhão*. Je joue au foot ici. Je vais dedans (terrain) au lieu de tourner ici. Depuis tout petit. Seulement qu'ici, jamais ce fut pour s'entraîner, tu comprends ? Ici il y a, je t'ai dit, la barre.

Réverbération forte

Et si la préfecture faisait une construction ?

Ça dépend quoi.

Ici aussi il y a la « *padaria de beque*²² » la nuit.

Ici il y a la piste de skate.

Il y a des cours de skate tous les samedis, gratuit, pour les enfants.

Je viens ici, ça dépend beaucoup tu comprends ?

Et si on démolissait le Pontilhão ?

Je n'accepterais pas ça, nan. Si c'est meilleur pour nous c'est différent. Je ne peux pas penser que moi, il faut penser collectivement, pour la communauté. Si ce serait bon pour la communauté, pour moi c'est tranquille. Je ne vais pas beaucoup aimer, mais ce serait meilleur.

Et si la préfecture faisait un projet d'habitations ?

Je n'aimerais pas beaucoup, parce qu'ici c'est un endroit très important pour moi pour faire des maisons. Il y en a déjà beaucoup ici.

Et si on faisait une autre place ?

Parce que le local, l'apparence, l'ambiance c'est unique tu comprends ? Tu changes l'*ambiance*, la mémoire reste, je préférerais comme c'est ici. Je n'aimerais pas. Du genre, améliorer si. Réparer les tables. C'est une chose déjà très différente que de démolir pour faire une autre chose. Par exemple, entretenir le terrain pour qu'il soit mieux, fermer un peu plus pour que ce soit plus sûr.

Tout ce qu'il y a c'est bien. Pour moi si, parce que c'est bien la favela aussi, tu comprends ? C'est bien urbain.

Des enfants cris en jouant

Ici c'est le supermarché dont je t'ai parlé.

Une voiture passe et diffuse de la MPB

C'est tellement étrange de passer par l'endroit où j'habite avec plein de monde. Tout le monde me regarde. J'ai un peu honte. C'est étrange.

C'est celle-là ma maison, la rouge.

Tout le monde après va me demander.

Des enfants jouent en criant

J'habite là depuis un an seulement.

Comme ce serait cool si tout le monde faisait le parcours qu'on fait à vélo. C'est plus motivant plus sympa. Au bout d'un quart d'heure de parcours je suis fatigué.

A vélo, je me déplace et je me diverts en même temps, indépendamment d'où je suis. Et je vais dans des endroits que je ne connais pas aussi ici, dans *Nova Holanda*. Seulement, quand je vais là à *Nova*

²² Littéralement : boulangerie de pétard

Holanda, je ne pédale pas pareille qu'ici. Parce qu'ici je vais très vite, parce que tout le monde me connaît. Parce que c'est comme ça : la *Baixa* et *Nova Holanda* sont en guerre si je passe, comme je passe ici, là, c'est dangereux, ça va donner de la merde. Les gars ne me connaissent pas là. (là il doit aller plus doucement) Là c'est différent. Parce qu'ici, s'il y a un problème avec les voitures et qu'il y a un problème tout le monde me connaît. Ça n'est jamais arrivé mais si jamais ça arrive.

Maintenant là-bas non, si je dévie et qu'une merde arrive, les voitures aussi sont des habitants différents. J'ai plus peur, je ne me suis pas en sécurité en vérité. Je fais plus attention.

Ici (*Conjunto Pinheiro*) je me sens plus libre, parce qu'ici c'est, ah je ne sais pas, pour moi c'est genre la *Zona sul*²³ de la Maré. Parce que je la trouve jolie.

Une moto passe,

Par ici tata.

Parce qu'ici c'est la communauté que j'aime aussi, ça appelle mon attention aussi parce que si vous passez sur l'atterrissage de *Flamengo*, vous allez voir comment c'est. Je ne sais pas. Regarde la différence, regarde l'*ambiance* d'ici. C'est bien arboré, c'est un lieu pour que vous restiez je pense un peu. Pour déstresser. Pour venir ici ça dépend de l'heure parce que le trafic de cannabis arrive la nuit, du coup j'évite la nuit. Pas pour le danger mais pour l'odeur.

L'espace est bien vaste, on peut s'asseoir par terre sans rien faire, on peut jouer au foot aussi quand il y a des gens qui jouent. Tu n'as pas besoin de balle pour jouer ici. Tu arrives ici et s'il y a des gens en train de jouer tu rentres et tu demandes. Ce n'est pas une chose privée.

Ce manège j'y suis habitué. Il existe depuis que je suis tout petit, j'y allais beaucoup. En fin de semaine c'est plein de gens parce que ce n'est pas cher et c'est un lieu pour les petits.

C'est un lieu tranquille pour s'asseoir aussi.

Le manège aussi il est sur un terrain de foot mais il va bientôt être libéré.

Ici il y a une « *Roda de Rap*²⁴ ».

J'aime bien le rap mais pas depuis longtemps. Depuis que je connais, je me sens bien quand j'en écoute. J'aime bien assister aux batailles de rap. Un utilise l'autre, et il y a une votation pour voir qui gagne.

Il y a eu l'inauguration de la place en 2016 mais regarde ce qu'ils ont déjà fait. Les personnes n'ont pas beaucoup d'attention pour les choses.

Une voiture qui passe diffuse une publicité et tube de Musique Populaire Brésilienne (MPB) du moment

Tu n'as pas chaud avec ce soleil ?

Non je suis habitué.

Tu as un rêve ?

Je rêve d'être footballeur mais j'ai dû arrêté les entrainements parce que mon professeur est tombé malade et à cesser d'entraîner.

²³ Littéralement : zone Sud, ici en référence à la division de Rio de Janeiro entre la Zone Sud et la Zone Nord.

²⁴ Littéralement : ronde de Rap

1.2 Douglas

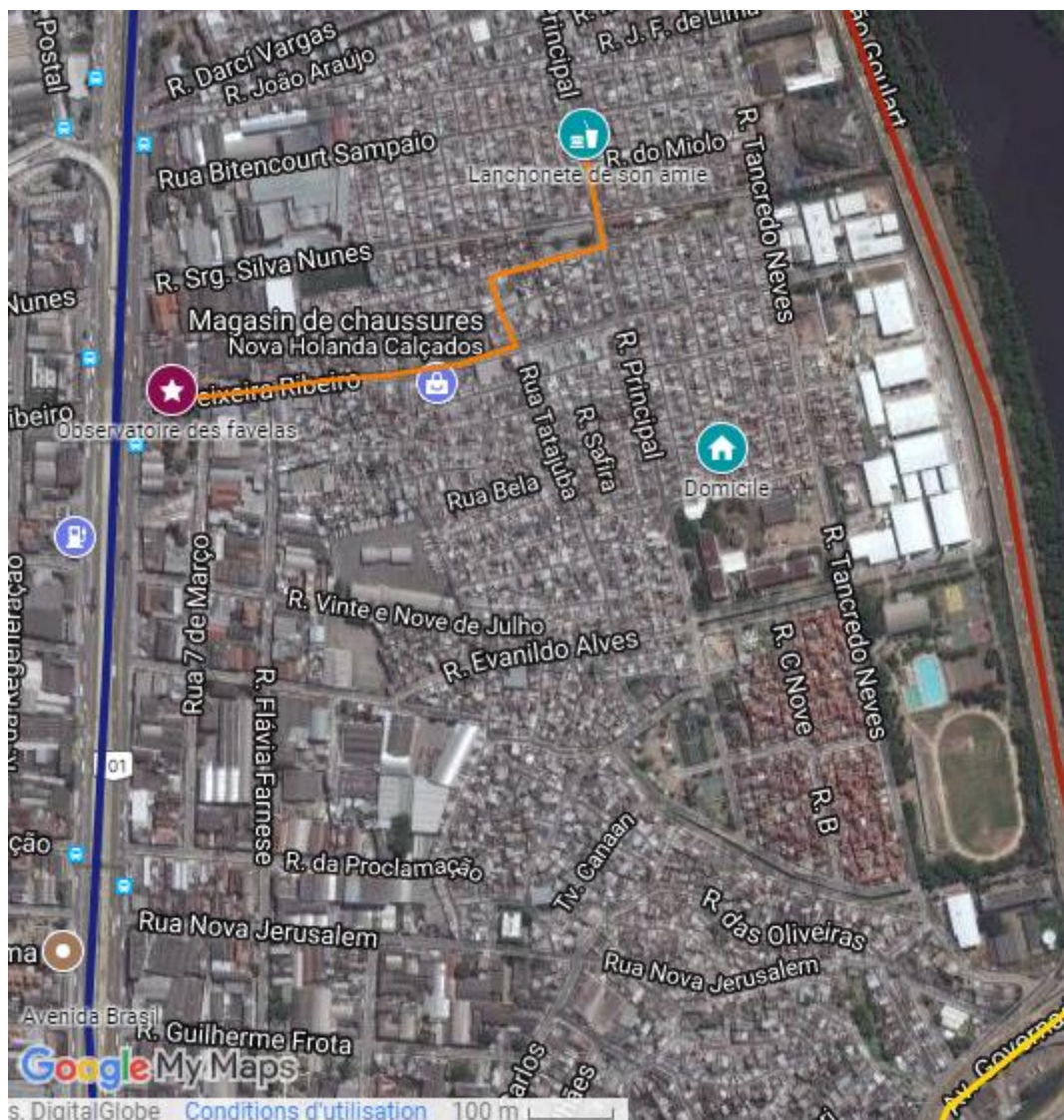


Figure 3 : Itinéraire quotidien de Douglas, réalisé le mercredi 17 mai 2017 à 13h35, Google-MYMAPS, p 27.

Itinéraire non enregistré - par respect du « citoyen engagé » - car passage par des « boca de fumo »

Les amis et la lanchonete

Ana ça fait plus de 10 ans que je la connais.

Je ne sais plus comment je l'ai rencontré, une amie d'un ami d'un ami je crois.

On marche au milieu de la rue la plupart du temps

Si je fais un tour pour une personne extérieur qui ne connaît pas je passe par la rue principale et pas par São Jorge parce que là, il y a les postes de vente et la personne peut avoir peur.

On croise une vingtaine de personnes signe de reconnaissance et bisou dans le vide.

Douglas me présente comme une amie venant d'Afrique du Sud.

Il fait des blagues sur les homosexuels et décide de me montrer le salon de coiffure d'un ami qui ne se trouve pas loin.

Le vendredi soir c'est bondé de monde ici, à tel point qu'on ne peut pas marcher.

Le week-end il y a un marché.

Je ne m'arrête pas, je préfère m'arrêter dans d'autres lieux.

Et donc, c'est par cette rue que j'accédais à l'Avenida Brasil. Du coup, au-delà de ce marché, d'être une chose affective, elle a aussi cet aspect d'être un chemin pour sortir et entrée de la *Maré*. C'est le chemin que j'ai toujours utilisé. C'est un chemin que beaucoup de gens font aussi, pour, pour aller au travail, à l'école... Enfin, pour rattraper l'Avenida Brasil, vous devez passer par ici.

Passage de moto, de bicyclette et de voiture.

Et, au-delà de ça, elle est la rue, comme tu vois ici, qui a le plus de commerces, donc tout ce que tu as besoin depuis la nourriture...

Il y avait un supermarché là, plus loin en face, un petit marché pour faire ses courses. Il y en avait un, on va passer devant...

Une voiture passe

C'était celui où j'achetais le plus, parce que c'était le seul marché de la *Maré*, le seul non, mais où on pouvait payer en chèque. Donc les jours les plus durs ici, j'allais faire mes courses là, je faisais comme ça...

Hé alors ? Au top ?

Un homme lui répond : Salut ! Tranquille !

C'est presque drôle. Parce qu'ici quasiment 60% des commerçants acceptent seulement les espèces, c'est maintenant que commence le fait d'accepter une carte de crédit. Mais à l'époque il n'y avait pas de carte. C'était le temps du chèque. Du coup je faisais des courses, et je savais plus ou moins combien je pouvais dépenser, et alors je faisais le suivant. Et au suivant je faisais le suivant.

Un son de perceuse.

Il rit.

C'est une vie avec beaucoup de dureté hein ?

Il rit.

Une moto klaxonne.

Le passage de véhicules motorisés s'intensifie.

Il faut penser à après, planifier... C'est ce qui se fait là dans les tout petits supermarchés. Du coup ce marché c'est le marché où on allait beaucoup. Pour qui c'était plus dur, comme moi.

Une voiture passe à notre hauteur

Ici, aussi, dans la rue *Teixera*, aujourd'hui, c'est une rue où il y a un *baile*. *Baile funk*²⁵. Et, où on est maintenant, c'est là où il y a le *Baile funk*. C'est le samedi. Tous les samedis. Ce *baile* je ne le fréquentais pas, parce que quand j'allais au *baile*, il n'était pas ici, dans cette rue. Il était dans un autre endroit. C'était dans une école publique qu'il y a là, près d'où il y a des relations de conflits aujourd'hui.

Une musique de MPB au loin

Il était entre *Nova Holanda* et *Baixa do Sapateiro* (*ligne de division entre deux factions*) et donc, il s'est déplacé par ici aujourd'hui, il se passe ici.

Un son de klaxon, et de personnes qui discutent

Du coup, cette rue est une des plus mouvementée de la *Maré*. De la *Maré* entière. C'est une des plus mouvementée de personnes, de commerces, hein ? De supermarchés aussi.

Elle a changé. Je pense qu'aujourd'hui elle a plus, plus de commerces, plus de négoce, plus de personnes qui vendent.

Un son de klaxon et de personnes qui parlent au loin

Et ce qu'elle a de négatif, c'est ce qu'il y a sur cette route, une veste étanche hein ? Des barrières là devant, et aujourd'hui, malheureusement ça se passe. Elle est une rue très connue, très mouvementée...

Passage d'une moto

²⁵ Littéralement : bal funk

Aujourd'hui elle est plus distante, elle est plus cachée.

Il y a une variation aussi, du marché, des produits, il y a des choses qu'on avait pas.

Alors, ici, on va par la gauche, on va prendre une autre rue où j'ai beaucoup fait depuis que j'habite ici, qui est la rue principale.

Cette partie ici, j'y ai toujours accédé beaucoup. C'est le chemin que je prends quand je vais au *Redes*.

Ici, il y a un bar ici à gauche.

Il est fermé maintenant, il ouvre le soir. C'est le bar de Giovanni.

Les amis et le bar

Giovanni c'est un ami de longue date. Et ici, c'est un bar que je fréquentais beaucoup.

De temps en temps j'y viens encore, pour rencontrer mes amis. C'est un bar où je venais samedi après-midi, le vendredi soir. Il ouvre vers six heures, sept heures du soir... Six heures... Cinq heures du soir en vrai il est déjà ouvert. Cinq heures, six heures.

Passage de motos

Les personnes sortent du travail, passe prendre une bière, vont à la maison manger quelque chose.

Des personnes au loin discutent

Celle-ci à droite c'est une petite place

Des aboiements de chien et passage de motos.

C'est une place qui est près du *Redes*.

Des sons métalliques d'outils.

Au loin un homme cri.

Intensification des sons notamment des véhiculent motorisés.

Les amis et la place Nova Holanda

Où je venais beaucoup aussi, que j'ai fréquenté beaucoup.

C'est un espace cool, parce que la nuit les petits bars ouvrent. Et donc, les gens font un tour, boivent une bière, conversent. Je venais voir des amis ici boire une bière et manger un truc.

Un klaxon de moto et une musique en fond.

C'est un espace que j'utilisais beaucoup. Aujourd'hui elle est décadente, elle empire, elle est très mal utilisée. Je n'y vais plus.

Et ici c'est la rue du *Redes*, *Redes da Maré*.

Salut !

Ici il y a une chambre qui donne face à la rue.

Ici, une petite pièce pour les services et là une salle de bain. Jette un œil là, sur la vue.

On glisse notre tête chacun à une fenêtre de l'appartement et nous discutons à l'extérieur du bâti. A gauche on voit une rue qui monte jusqu'au Morro do Timbau et à droite, l'Avenida Brasil se trouve au bout de la rue, en second plan le Complexo Alemão se dresse.

Je peux me réveiller et voir si l'Avenida Brasil est encombrée je calcule mon heure de sortie si je vais dans le centre.

Il n'y a quasiment aucune résidence ici dans la rue, il y en a treize. Du coup à six heures il n'y a plus personne dans la rue.

La machine à laver se met en marche.

Parce que, là, à Nova Holanda c'était très intense, il y avait un son ici, un ici, un là, un là. Je n'arrivais plus à « conviver²⁶ ». Et... C'est une tranquillité tu sais ? J'arrive à la maison je relâche, là je n'arrivais pas à me déconnecter du travail. Je restais sur le thème du travail toute la journée. J'écoutais les problèmes de violence des personnes et le soir les mêmes sons, les mêmes problèmes, du coup je n'arrivais pas à déconnecter, je n'arrivais pas à relâcher.

« Là c'est le Morro Alemão »

Le son des travaux de la marbrerie est atténué par les murs du bâtiment mais nous parvient en fond.

Dans la chambre en vérité, je voudrais faire un bureau, dans cette première chambre ; et aussi écrire les miennes. Je tarde à arranger parce que j'aime les choses bien définitives. Je ne bouge pas beaucoup les choses tu sais ?

On peut y aller. Ici aussi il y a de la lumière du jour qui arrive, ça reste bien clair. Ah laisse-moi te montrer...

Il me tend le livre d'Eliana, la directrice du REDES, sur la période d'occupation de la Maré par l'armée en 2014, présenté la veille au soir au sein du Centre d'Art de la Maré. Il m'explique que « personne ne sait, que c'est une expérience très nouvelle ». Nous sortons du logement.

Les amis et l'habitat

Ici là où il y a une petite plante, habite la sœur de Jaisa. Tu connais Jaisa non ? Qui travaille au CA, Elle travaille avec nous, elle coordonne la *Lona Cultural*. Ici en haut, habite Jaisa, et plus en face, en haut aussi Henrique

Henrique qu'on rencontrera au REDES à la fin de ce parcours, un musicien qui travaille également au REDE, avec lequel on mangera le midi.

Mon rêve c'est de louer ce hangar. Pour faire des événements.

Ce bâtiment, accolé à son immeuble, est sans activité, le propriétaire est au bout de la rue.

Ici c'est la rue qui va au Morro de Timbau. Je passe par là parfois mais la plupart du temps je prends une rue, un peu plus loin. Le plus souvent je vais par la *Lona Cultural* que d'aller directement par le Morro do Timbau. Le Morro do Timbau j'y vais quand je dois faire des courses, je vais au supermarché, parfois à la boulangerie... Parce qu'ici, autour de moi, il n'y a pas grand-chose pour ça hein ? Mais c'est plutôt en fin de semaine. Pendant la semaine, je sors du travail, je vais au supermarché rue Teixeira Ribeiro ou à celui de l'Avenida Brasil. Et ça reste sur le chemin. Quand je vais à la *Lona Cultural* je vais par ici, parce que là c'est la partie la plus en pente, alors qu'ici non. Ici c'est le contour, ça sort à Baixa déjà.

On croise une voiture.

On va un peu à l'ombre ?

On se déplace de la chaussée au trottoir. Un tracteur passe à contresens.

²⁶ Littéralement : vivre avec, ici au sens du vivre ensemble

Je fais ce trajet tous les jours, pour aller au Redes, à l'Observatoire des favelas, pour le centre d'art aussi je vais par ici, je ne prends jamais l'Avenida Brasil, je sors sur l'Avenida Brasil par la rue Teixeira Ribeiro. Parce qu'il y a trop de trafic, et du bruit des voitures. Ici c'est plus tranquille.

« Oupa ! » *il croise une connaissance*

Je fais une lecture le long de la rue *Flávia Farnese*, si les trafiquants sont « à leur poste » c'est tranquille. Pour les personnes qui viennent de l'extérieur ça leur semble étrange hein ? Parce que c'est tranquille quand je les vois, quand ils ne sont pas là c'est tendu.

Tu es déjà passé ici ? *Cracolândia*. C'est là qu'ils habitent. Il y a 13 petites maisons, petites baraques. C'est un projet du REDES. Ils n'avaient pas de sanitaires pour prendre une douche ni de toilettes. On a construit avec eux un point d'eau pour laver le linge. Ça doit faire 3 mois à peu près.

C'est une décision un peu difficile parce qu'ils utilisent un espace public, mais, mais c'est une communauté consolidée depuis quelques années,

Une voiture passe en contresens.

Et... ils ont des conditions de vie minimum maintenant : eau potable, toilettes, du coup on a pris cette décision prenant en compte l'histoire des personnes qui sont là.

Son de gens qui discutent et de voiture qui passe

Au début ce fut difficile parce qu'ils ne respectaient pas le processus de construction, ils utilisaient avant que ce soit fini. Tous les jours on faisait des conversations, des réunions, mais jamais ils ne respectaient, toujours ça nous donnait des maux de tête. Une fois que se fut fini, des problèmes ont commencés.

Son de moteur de camion à l'arrêt qui tourne et vers lequel on se déplace.

Parce que ce sont des gens qui vivent dans la rue depuis 15ans, du coup quand elles ont eu l'opportunité d'avoir des sanitaires, prendre une douche chaude, elles passaient une heure sous la douche. Ils commencèrent à se battre, parce qu'un voulait entrer et l'autre pensait qu'il avait le droit de rester.

Intensification des personnes qui discutent dans la rues et travaillent.

Du coup, on n'a jamais imposé de règles, c'est un collectif qui se réunit et prend des décisions. On s'organise pour qu'on se mette d'accord. Du coup on en est venu à faire une séparation de genre. Ils ont respecté. Et maintenant, chaque jour il y a un responsable pour faire le ménage. Du coup, c'est en train de se fluidifier.

Au croisement de la rue Flavia Farnese et Teixeira Ribeiro

Tu connais ici hein ? Quand je vais à l'Observatoire je vais par-là, où pour aller à Bela ou pour aller au CA. Aujourd'hui je vais au REDES. Ce matin je vais au REDES et cette après-midi je suis ici (Observatoire des favelas)

On marche sur la chaussée. Une intensification des sons, des passages de voitures, de tracteur, et de scooter se ressent. Sons de klaxons. Les gens se parle à distance, se saluent (d'une largeur à l'autre de la chaussée).

Ça fait un mois à peu près que tous les accès ont une *bucha do canhão*. *Canhão* tu sais ce que c'est ? Les armements où sort une boule. Ben, une *bucha do canhão* c'est une chose pour tasser l'armement. Du coup, il est la première victime, la *bucha do canhão* est la première victime. Il est face à l'entrée et la garde donc c'est la première à être morte s'il y a une entrée. C'est la pire personne dans la hiérarchie. Elle est là pour mourir. Quand elle meurt, celui d'au-dessus (situé à un poste plus loin dans la rue, plus vers l'intérieur du quartier) prend sa place. Du coup quand ils créent cette barrière ils demandent aux policiers de tirer sur eux. Du coup la surprise est déjà cassée. Du coup aujourd'hui ils vont (les policiers) venir à pieds. Ils sont plus entraînés pour la guerre.

Quand je rentre à la maison, je m'arrête parfois au supermarché acheter des fruits, parfois je vais manger un bout et je reviens travailler, sinon je vais aussi à la boulangerie ici, c'est un endroit où il y a les plats, des jus, c'est super bon. Pour cinq real on mange un sandwich.

Des motos passent et les oiseaux chantent.

Parfois je vais manger dans ce restaurant. Viens je vais te montrer. C'est un autre endroit bon pour manger aussi.

Il montre un restaurant bon pour manger. Une femme devant nous dit bonjour, et nous dit de se sentir à l'aise. Elle affirme que c'est bon.

Je vais te montrer ma maison. Là c'est ma maison, l'autre je suis locataire hein !

Un peu plus loin, il croise une connaissance. Il s'arrête pour discuter et demande s'il va à la ville. Ils discutent, l'homme lui demande des nouvelles d'une autre connaissance.

Des enfants jouent à proximité.

Ah ces personnes parlent sur la marche de demain. C'est à 13h de l'après-midi. Mais viens un peu avant parce qu'avec l'horaire des écoles on ne veut pas perdre de la mobilisation. Donc on va partir à 13h15 maximum.

Des oiseaux chantent. En haut, un appartement diffuse une musique de rap anglo-américain.

La famille et l'habitat

C'est ici que j'habitais. J'ai acheté cette maison en 92. C'était une maison en bois. J'ai acheté avec ma sœur, et on a fait ce premier étage et on est resté habiter ici. On a fait ça ensemble et elle a déménagé. Chacun son étage. Puis elle a fait un autre étage au-dessus. Ça fait 4. J'étais marié à cette époque, je me suis séparé, et j'ai vendu en haut pour diviser avec la personne qui habitait avec moi. Et je suis resté avec celui-ci.

La musique de rap anglo-américain en fond.

Et l'année dernière je me suis dit, je n'arrive plus à vivre ici, il commençait à y avoir des tirs ici dans la rue, avec cette chose des UPP dans les communautés autour comme le *Complexo Alemão*, *Manguinhos* les leaders du trafic vinrent tous par ici. Dans cette rue ici habitaient que des travailleurs. Cet ensemble de gens (*galera*) commença à venir par ici, acheter des maisons. Et je ne connaissais pas, il n'y avait pas beaucoup... Parce que les jeunes hommes qui sont ici et que je connais depuis tout petit, vous avez une relation de respect. Et cette rue devient très centrée pour ça. Et la police aussi a identifié ça. Et chaque fois qu'il y a une opération policière, cette rue était très visée. Du coup il y a des échanges de tirs, il a eu des tirs sur la maison des voisins, ici sur cette pompe. Du coup pour moi c'est bon, c'est cool. Et mon frère est resté habiter ici quand j'ai déménagé. Et puis il est passé par le même processus que moi : « Je n'en peux plus, ça augmente, je m'en vais. »

Qui habite ici : c'est une femme de ménage.

On entre dans le bâtiment.

La musique devient de plus en nette, on arrive à sa hauteur.

La porte de l'appartement est ouverte.

On dépasse la musique, et elle s'arrête. Une voix annonce : Radio hit.

On monte sur le toit, terrasse.

La favela d'en haut. Ma maison était là en bas. *L'appartement au 1^{er} étage :*

Ici je loue pour 650 et là je paye 900. Du coup, j'aimerais avoir un peu plus pour que ce soit un peu plus accessible.

La musique passe à une chanson de Sartanejo. On entend une femme chanter au loin.

Là c'est le *Complexo Alemão*, *Penha*. Ici c'est *Tijuca*. Cette direction là c'est *Barra da Tijuca*, par là c'est la *Zona Sul*. L'aéroport est là. *Galeao*, *international*. Et là c'est déjà l'île *do Governador*. Là c'est la limite hein entre la *Maré* et la *linha Vermelha*. La *linha Vermelha* passe par ici, on voit d'ici. Là c'est les écoles « *da manha* », là c'est une église et le bataillon de police à côté.

Les amis et l'habitat

Cette maison-là, c'était à Eliana. Elle a déménagé de là en 80 et quelques. Mais elle n'était pas de cette forme. Elle était plus simple. Il n'y avait pas tout ce revêtement. Un trafiquant acheta et fit.

C'était une maison à trois étages et il en a fait *une maison* à chaque étage. Il reste visé parce que chaque fois qu'il y a une opération, la police sait qu'il habite ici quelqu'un.

Tout ça c'est l'accès à *Tijuca*, tu vois ? Là dans cette direction c'est le Christ Rédempteur, mais il est recouvert par les nuages. Ici c'est le centre de la ville. Ces bâtiments que tu vois c'est déjà le centre de la ville. C'est près hein ? On est ici au 5^{ème}.

On perçoit des aboiements de chiens, venant d'en bas, au loin

Je l'ai faite jusqu'ici. J'adorais habiter ici, ma maison est super jolie là en bas, il y a ces zones de ventilation, d'illumination, c'est une maison que j'adore. Je l'ai faite de la manière dont je voulais habiter. Mais ça ne l'a pas fait. Il est arrivé un point qu'on ne peut plus.

Ça s'est bien empiré d'années en années, d'années en années, c'est incroyable... Ici c'était un endroit très tranquille pour habiter.

Le tube du moment : un remix Sartanejo - électronique commence

Ça fait longtemps de ça. Cette maison était d'un étage quand j'ai acheté. 1992, il y avait un étage, c'était une des dernières maisons encore en bois. Et j'ai vu tout ça grandir, c'est densification de tout. Toutes les maisons autour étaient sur un étage.

Tout ceci était très différent. Cette densification, verticalisation, agglomération, sur toute cette région j'ai vu que ça s'est fait de la même forme.

Là, il y avait plein d'arbres, c'était beaucoup plus ouvert. Là c'est ce qu'on appelle *Dona Bahiana*, c'est une des collines du *Complexo Alemão*.

Et donc, ça s'est avancé, c'est un problème très sérieux d'habitat qui n'a pas d'affrontement du gouvernement sur ceci. Du coup les personnes vont, occupant l'espace qui est libre, elles vont l'occuper. Les personnes n'arrivent pas à payer un loyer du coup elles vont faire de leur façon.

Il s'agit de l'omission de l'Etat qui n'a pas de politique de l'habitat. Mais c'est une action ça aussi, de faire comme ça, et de laisser le problème évoluer, c'est aussi une forme d'agir. Ce n'est pas qu'une omission : le gouvernement ne fait pas ceci, ce n'est pas ça non. Non, parce qu'il finit par faire, comme à *Barra da Tijuca*, un modèle d'habitat en lequel ils croient, que c'est comme ça que la ville doit avancer ? C'est une forme d'action ici aussi.

On descend un peu ?

De retour dans la rue. A l'angle, une femme discute avec trois hommes. Il me présente.

Les voitures passent.

Les amis et l'habitat

C'est elle qui a témoigné de l'invasion de ma maison.

Ils discutent un moment puis il la remercie.

C'est une femme courageuse.

Une voiture passe et les oiseaux chantent.

Je n'étais pas là. Je sors à 8 heures du matin et je rentre à 5 heures du soir. Elle a vu la police ouvrir la fenêtre. Leur a dit « ho, vous n'êtes pas permis de faire ça ici, nan. Et ils lui ont répondu si on a besoin que tu nous dises quelque chose on t'appelle. Elle est allée au bataillon de police parler au commandant. Elle a eu peur parce qu'ils étaient armés.

On croise Bira. Il lui demande comment ça va. On discute 2 minutes.

Intensification du transit et agitation de rue.

Quand je suis arrivé à Rio, j'habitais dans cette maison. Et ici (*Il montre la maison d'en face*) c'était la seule maison en brique qui existait dans toute la *Nova Holanda*, quand je suis arrivé en 1980. Toutes les autres étaient en bois.

Baisse du transit, les oiseaux chantent.

On croise Edson : il lui dit qu'Eliana (Directrice du REDES) vient de passer.

Cette place c'était un canal qu'il y avait pour quand la mer montait, pour ne pas qu'elle entre dans les maisons. Tu vois le mur bleu là, il allait jusque-là. Il continu en dessous, ils ont construit un

terrassement au-dessus, et ont fait la place dessus. Il n'y avait pas un seul lieu de *convivencia* ici, toutes les rues étaient occupées par des maisons.

Donc ici, une place, un lieu de socialisation.

Seulement ici, c'est rester un temps en paix, bien sympa ; mais après ils ont commencé à occuper beaucoup, ils ont commencé à mettre de trailer. Il a commencé à venir des gens pour utiliser des drogues, et les bandits pour faire des réunions. Et la population à disparue.

Aujourd'hui c'est une place qui n'a pas la fonction sociale d'un lieu pour faire des rencontres. Viennent que les personnes qui fument du cannabis, du crack. La mamie ne vient pas, les enfants ne viennent plus jouer, leur mère ne les laisse pas. Elle a perdu la fonction.

Les amis et l'habitat

Mes amis habitaient dans la rue 2 ou 3 et on avait l'habitude de venir jouer à coté, ici, à coté du canal quand la place était encore un canal.

*Les mouvements des motos qui passent et les voix qui portent me rappellent le Souk de Sfax (Tunisie).
Une voiture diffusant une publicité par un haut-parleur passe.*

1.5 Bira

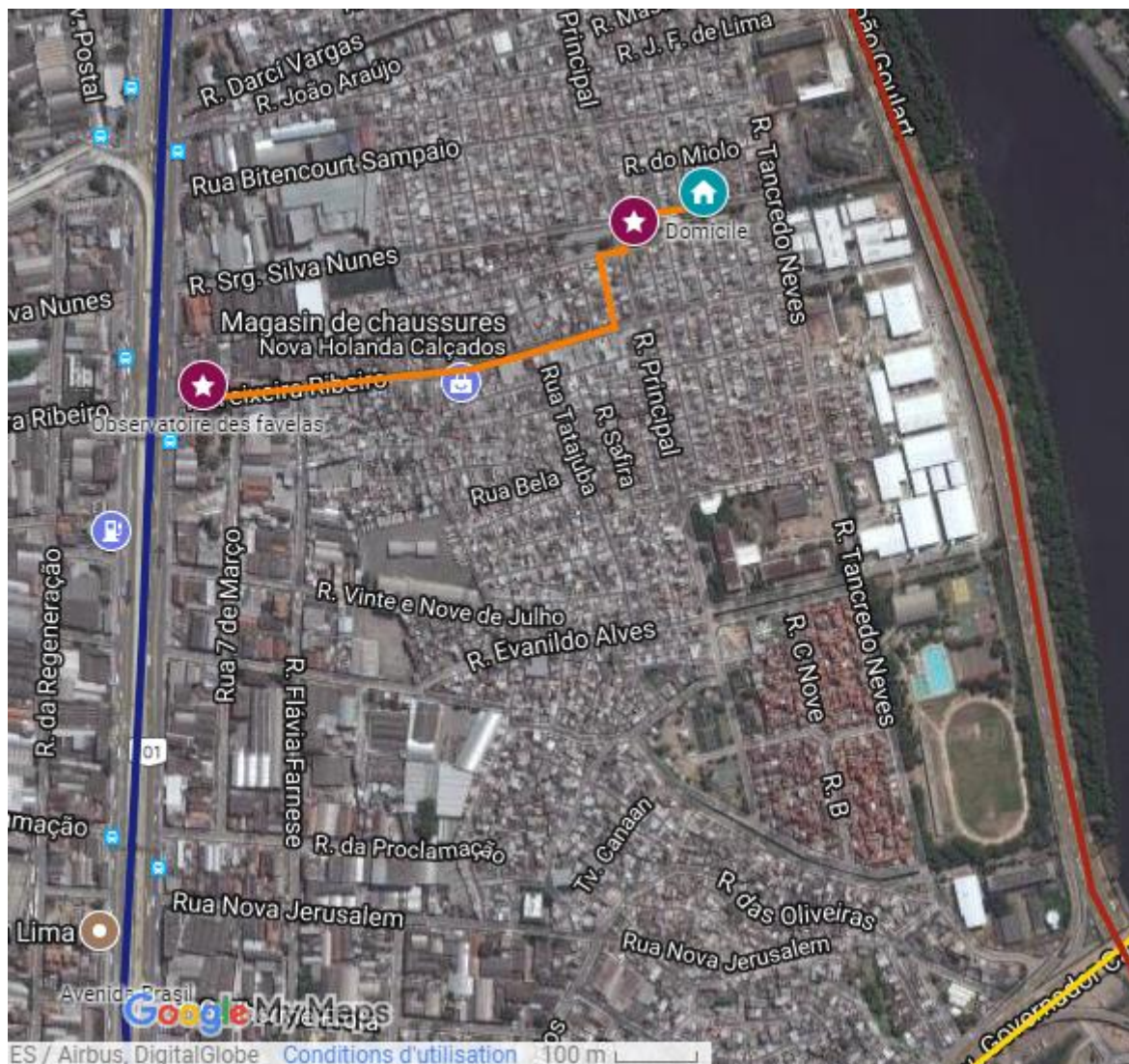


Figure 6 : Itinéraire quotidien de Bira, réalisé le jeudi 25 mai 2017 à 12h40, Google-MYMAPS.

Des personnes discutent

Salut !

Une porte se ferme

Les voix des conversations sont proches

Des scooter et vélos passent

Une musique funk sort d'une voiture

Bonjour Jorge

Salut !

Une mobylette klaxonne

On se rapproche d'un son MPB parvient à hauteur d'oreille.

Un kiosk vend de musique sur le trottoir.

Bonjour !

Les voitures passent à notre hauteur

On croise une autre personne en fauteuil au niveau de dos d'âne

Ils rient

Il la laisse passer.

Salut, merci !

Quand il y a des voitures je passe presque au-dessus. Aujourd'hui c'est plus facile. On doit s'adapter à toutes les rues, toute la structure de la favela.

Un homme le salut

Bonjour frère !

Il lui demande si tout va bien

Tout va bien.

Il lui dit que ça fait du bien de le voir

Merci !

Mais on doit s'adapter à toute la favela. J'évite les rues plus en pentes parce qu'il faut marcher alors très incliné. Ça dépend des heures et du transit. Le pire c'est les heures de livraisons (*avec les camions*).

Un grincement répété de vélo qui passe

Un aboiement chien au loin

Le passage d'une moto

L'aboiement de chien se rapproche

Un klaxon de voiture

Salut !

Un homme lui dit bonjour

Bonjour garçon !

Les sons s'intensifient, les véhicules motorisés passent d'un côté et de l'autre

Ah un tir, de loin.

Une voix de haut-parleur fait la publicité de son produit

Des motos passent en klaxonnant

On sent le mouvement des personnes s'agiter, les gars du point de vente de drogue (la plupart du temps situés en angle de rue) appelé boca de fumo, sont levés et commencent à rassembler la marchandise poser sur la table.

Viens par ici.

On croise une dame : « Et qu'est-ce que je fais maintenant ? »

Attends un peu. On va voir ce que c'est.

On bifurque par la rue São Jorge. Il me fait signe de rester derrière au croisement entre la rue ... et la rue São Jorge

Les chiens aboient

Un homme passe et nous dit qu'ils sont à l'entrée.

Ils sont entrain de rentrer avec le *Caveirão*²⁷, il y a encore le temps .

La famille et l'habitat

Ici c'est ma maison. C'était la maison de ma mère. Certaines de mes photos sont faites ici dans ma rue et là à l'angle où on devait s'arrêter (*où il s'arrête souvent*).

J'ai senti la favela très confuse tu comprends ? C'est plus vers la *Teixeira*. On doit rester tranquille sinon j'aurais déjà un infarctus. Je vais utiliser plus la raison que les émotions tu comprends ? Je, de loin, j'ai vu la position des gars. J'avais déjà la lecture. Du coup j'ai pris à gauche (dans la rue *Teixeira Ribeiro*). Je savais que ce serait plus tranquille. C'est le fait de connaître la favela ici, ce cette forme.

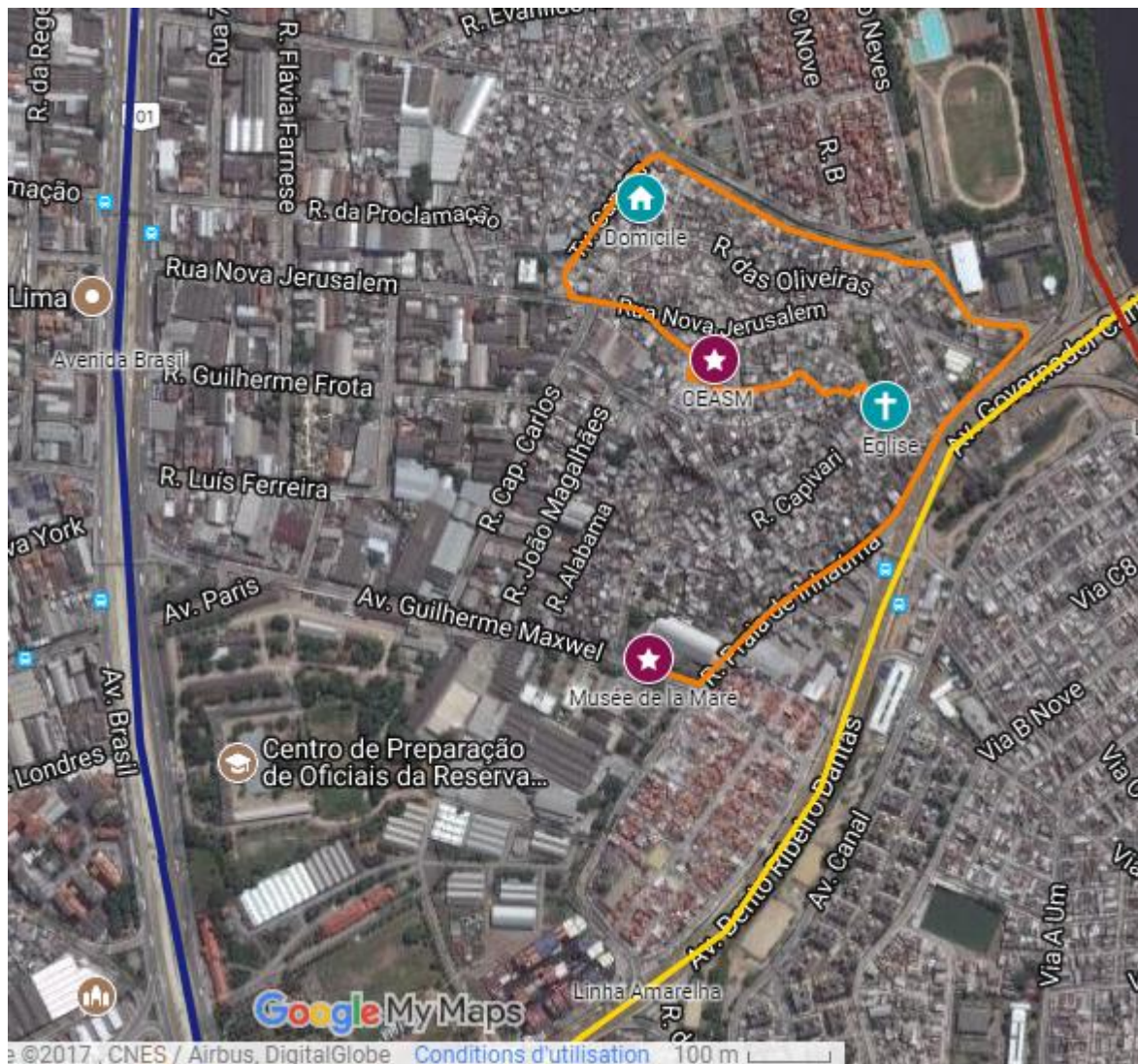
Une dame du REDES de la Maré lui demande s'il rentre

²⁷ Littéralement : crâne, ici employé pour nomer les camions du bataillon des opérations spéciales de police (BOPE).

Non, non

Elle poursuit : « ok mais si surgit un tir rentre »

1.6 Rodrigo



La famille et l'habitat

J'habite rue des fleurs. De ma maison il y avait deux possibilités de sortie. Une sortie a été fermée depuis quelques temps, je crois que c'était en 2000. J'étais bébé et mon père m'a dit qu'il a fallu fermer l'autre passage parce que c'était une ruelle ; et les voisins se plaignaient qu'il y ait deux sorties de la maison.

Passage de motos et de voitures

Une publicité est diffusée par les haut-parleurs d'une voiture qui passe

Aujourd'hui la ruelle est une ruelle à sens unique de maximum trois mètres. Je connais le voisin de l'autre coté qui dit que c'est à lui. Sauf qu'il n'y a pas de porte il y a juste une fenêtre mais il dit que c'est à lui. Ma maison à une porte et une fenêtre, il y a tout. On vit dans une dispute. Il dit que c'est sa ruelle. Il jette ses cigarettes, ses déchets. Ça ne vaut pas la peine, c'est un tyran.

Donc pour ça j'habitais dans la maison de mes grands-parents. Ils avaient une maison de trois étages, il y avait plusieurs chambres et couloirs. Mes grands-parents avaient la partie d'en bas pour eux. Mon grand-père avait un bar, il y avait un billard, il y avait tout.

Puis ils ont migré de la partie arrière pour celle de devant parce qu'elle était plus grande. Et mon grand-père fit un balcon pour eux, en ciment et ils enlevèrent le billard. Ça me manque. Et aussi, une des sorties où on va passer. Il y a un canal là, mes oncles jouaient là quand c'était propre. La Maré n'était pas encore remblayée complètement, ils jouaient là. C'était propre, le canal était propre, c'était un peu une piscine pour moi. Ils jouaient au ballon en face du canal, ils faisaient tout. Et en face du canal il y avait une place.

Ma cousine de 30 ans et mon cousin furent renverser parce qu'ils étaient en train de traverser la rue et vint une moto. Une autre fois aussi parce qu'il allait chercher la balle au milieu de la rue. Donc quand une moto arrive, tous pareils, il ne regarde pas et il se fait prendre. Du coup ma cousine elle allait prendre le pont en bois pour traverser.

Dans le canal, mon oncle, quand le canal commença à être un peu pollué, qu'ils commencèrent à jeter du fer. Mon oncle entra. On est resté attendre les secours.

La famille et l'école

Quand je rentre de l'école je viens par là. L'autre chemin est plus rapide. Mais celui-ci est mieux et il y a bien plus de choses pour moi. Il est plus pentu, mais il coupe plus. Celui-ci est plus long, il contourne la colline. Mais du coup c'est plus plat. Quand j'ai le temps, je prends celui-ci parce qu'il me rappelle des bons souvenirs. Parce que cette école j'y ai étudié quand j'étais plus petit et tous mes cousins et tantes et oncles étaient par ici. Je crois que juste mon père et ma mère furent par là-bas. C'était mauvais. Il laissait tout en désordre et il me sortit d'ici. Où il y a cette nouvelle école. Exactement où est l'école c'était un terrain de foot. Je venais avec mes amis avant pour jouer. Ça a été retiré en 2010.

C'est ce canal où ils jouaient. Il va jusqu'au Parque União. Ici c'est le canal de Baixa. Là en face c'est le Parque União. Ici, ces maisons ici, toutes ces maisons, mon grand-père vint pour construire en 1960-50. Il est né en 1930, il vint ici très jeune, je crois qu'il avait 20ans. Et ici il n'y avait rien, littéralement rien. Il a aidé à tout construire. Genre ici, c'était un terrain vague, il y avait genre un terrain de foot vide.

Voiture diffuse de la publicité

Ils ont fait un pont en bois qu'ils ont retiré pour faire un autre pont en ciment bien des années ensuite. Cette place était vide, il n'y avait rien. Mes cousins et mes frères jouaient ici. Ma mère jouait ici.

Je peux te dire exactement qu'est-ce qu'il a construit ou pas. Cette partie ici il ne voulait pas le construire, parce qu'il est au milieu d'un chemin qui n'a aucune ligation. La partie qu'il a construit c'est là. Ça maison est là. En haut c'était ma tante et au milieu il louait. Cette rue c'était une rue sans issue.

Ma maison c'est la jaune au fond. Derrière elle, il y avait une sortie, seulement le voisin s'est tant plaint qu'elle a fermé. C'était un bon passage pour couper le chemin. Et il passe beaucoup de vent. Parce que le vent vient de la rue Oliveira où il y a un arbre géant qu'ils n'ont jamais réussi à faire enlever.

Si tu montes la colline là tu vas pour « cashop » c'est l'appartement de ma tante. Elle a habité avec mon père et mon grand-père pendant longtemps. Et puis elle est tombée amoureuse d'un gars et déménagea à Santa Teresa. De là elle est revenue ici, louer un appartement dans la maison de mon grand-père et joint de l'argent pour ouvrir un « chashop ». Et avec ça elle a acheté le 22.... Là. Et après elle a acheté la maison en face du « cashop ». Son amoureux est devenu son mari. Et après il eurent une fille.

Ces différents itinéraires fondent une expérience de l'urbain quotidien, celle des espaces parcourus. Ces espaces permettent, de mettre le **discours en marche**. En effet, cette méthode permet de faire converser le « citoyen engagé » et « le chercheur ». Cette conversation, bien que subjective par certains aspects, permet de transmettre l'authenticité de l'expérience. Cette authenticité permet de mieux rendre compte de l'importance des ambiances partagées au sein des itinéraires, qui sont ainsi données en partage par ce choix de restitution (à vous lecteur).

Ces expériences de parcourir l'espace :

- Permettent une approche plutôt **sensible** de l'urbain quotidien :
- Permettent d'avantage d'accéder aux mémoires involontaires et volontaires que suscite le parcours des espaces qu'à des données purement sensibles. On observe en effet, que spontanément les « citoyens engagés » nous parlent de l'espace qu'on est en train de parcourir à travers le souvenir des espaces, et le présent actualisé par l'itinéraire.
- Permettent d'approcher les concepts de ville héritée, empruntés au sociologue Jean-Samuel Bordreuil²⁸, ou de ville sensible, selon l'anthropologue Anibal Frias²⁹, on accède à la compréhension de certains enjeux des espaces parcourus.
- Mettent en exergue l'existence de processus d'appropriation spatiale propre à chaque individu et inhérent à chaque itinéraire, par l'approche individuelle des espaces parcourus.
- Permettent d'admettre que certaines thématiques semblent unir ces différents *discours en marche* autour de l'urbain quotidien. Dans chacun des itinéraires, le « citoyen engagé » se met en relation avec le cercle familial ou amical, en rapport à un lieu, correspondant à un type d'espace.
En effet, ces itinéraires, bien qu'individuels, montrent les relations de proximité qu'entretiennent les « citoyens engagés », avec leurs espaces : d'habitat, de vie associative, ou encore de partage familial, amical, et plus largement relationnel.
- Montrent certains changements d'ambiance au fil du déplacement qui mettent en exergue, pour les plus extrêmes, des situations de tensions soudaines. Ces changements d'intensité au sein des ambiances partagées ont un rôle important au sein de la dimension utopique de l'urbain quotidien.

Ainsi, ce spect'acte donne à voir ces variations d'ambiances, de lieux, de personnalité, par une **transcription des discours en marche, et des unités phoniques, rendue possible via l'acte de parcourir les espaces**.

Cette méthode permet une approche sensible de l'urbain quotidien qui met en évidence certaines dynamiques urbaines. En effet, sans pour autant nommer ces dynamiques, on perçoit nettement que certains mouvements urbains viennent à modifier le quotidien urbain. L'habitant et « citoyen engagé » est alors révélateur, à travers l'urbain quotidien qu'il nous donne en partage, d'une connaissance que le « chercheur », ou l'urbaniste n'a pas.

²⁸ Éric Charmes, Jean-Michel Léger, *Retour sur « La Ville émergente »*, Flux 2009/1 (n° 75), p. 87.

²⁹ Frias Anibal, *Une introduction à la ville sensible*. In: Recherches en anthropologie au Portugal, n°1, 2001. La ville sensible. pp. 11-12; doi : 10.3406/rap.2001.1186 http://www.persee.fr/doc/rap_1240-3474_2001_num_7_1_1186

II —

SPECT'ACTE 2 :
UNE APPROCHE DES
DYNAMIQUES URBAINES PAR LA
REPRESENTATION DES ESPACES
PARCOURUS



Mur intérieur de la cours du Musée de la Maré
Sur la banderole, on remarque l'inscription suivante :
« En résistance depuis 1940 ».



Mur intérieur de la cours de l'Observatoire des favelas

Ce chapitre offre une lecture des représentations des espaces sous forme de comparaison, afin de mettre en évidence certains points essentiels de l'approche. On considère par représentation des espaces, la définition selon laquelle par cette action³⁰ (le spect'acte 2) :

- on représente les espaces parcourus
- on donne un spectacle, plus particulièrement on joue une pièce de théâtre devant un public qui serait le lecteur.

Ainsi : « Une représentation, c'est le moment où l'on montre quelque chose qui appartient au passé, quelque chose qui a existé autrefois et qui doit exister maintenant. (...) En d'autres termes, une représentation, c'est une mise au présent, qui doit favoriser un retour à la vie que la répétition avait niée, mais qu'elle aurait dû sauvegarder³¹. »

- On rend l'espace parcouru présent sous la forme d'un substitut ou en recourant à un artifice : ici **le temps** se substitue aux différentes formes de représentations de ces espaces parcourus.

Plus précisément, il implique une double lecture des espaces :

- 1) La représentation des espaces parcourus **par les « citoyens engagés »** à travers les cartes mentales, et les récits de vie

Ainsi, il propose de lire les **espaces parcourus** lors des itinéraires, tels qu'ils nous ont été représentés à travers les cartes mentales des *citoyens-engagés*.

Les **récits de vie** permettent de donner une dimension prolongée dans le temps. Ils visent à mettre en exergue les liens qui s'établissent entre ces **espaces vécus** et l'intention d'engagement au sein d'une association qui, située dans ces espaces, a pour objectif d'en effectuer une transformation (ici au sens de dépassement de la forme).

- 2) La représentation des espaces parcourus **par choix de l'auteur** à travers la distinction entre les **espaces ouverts** et les **espaces fermés**

Cette distinction vise à comprendre les enjeux de certains espaces, en partant du constat que l'ouverture des espaces du terrain étudié influence nettement l'urbain quotidien. On reprend la remarque des sociologues et anthropologues Marco da Silva Mello et Arno Vogel selon laquelle :

« Les grandes oppositions se doublent et se dédoublent ; la distinction entre le clair et le foncé a un sens, soit dans le foncé, soit dans le clair. Ainsi, il y a dans les villes des **espaces construits, fermés et plus ou moins privés** (maisons, boutiques, usines, écoles, églises, associations), auxquels s'oppose **l'espace ouvert d'usage collectif** (places, rues, trottoirs, angles). Entre ces deux extrêmes s'établissent des relations d'appropriation différenciées³². »

Cette distinction vise à mettre en évidence les différences relatives aux espaces **parcourus** ou **représentés** dans les études en urbanisme. Et amènent à penser que l'ethnographie peut détecter des mécanismes plus complexes de classification des pratiques sociales, ainsi qu'une utilisation variée des espaces urbains quotidiens.

³⁰ Selon la définition du CNRTL : URL : <http://www.cnrtl.fr/definition/repr%C3%A9sentation>

³¹ BROOK Peter, *L'Espace vide: Écrits sur le théâtre*, trad. par Chr. Estienne et Fr. Fayolle, 1977, p. 181.

³² DA SILVA MELLO Marco-Antonio, VOGEL Arno. *Quand la rue devient maison : habito et diligo dans la ville*. In: Communications, 73, 2002. Manières d'habiter. p.166

II.1 La représentation des espaces parcourus à travers les cartes mentales des itinéraires quotidiens

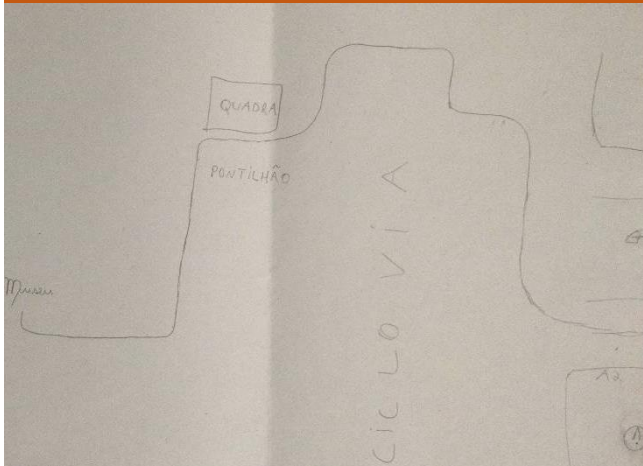
L'urbaniste américain Kevin Lynch interroge par les cartes mentales, l'hypothèse de « l'imagibilité » ou de la lisibilité urbaine. Dans son étude pionnière, il utilise cette méthode afin de comprendre la perception de la ville, dans une perspective d'amélioration de l'aménagement urbain.

Dans le cadre de cette étude, chaque « citoyen engagé », suite à l'itinéraire parcouru, effectue sur une feuille blanche la carte mentale de l'itinéraire vécu. A travers l'observation de celle-ci on constate de nombreuses différences dans les représentations des espaces parcourus selon les personnes.

Cette méthode permet de se concentrer davantage sur l'image, et le visuel de la ville en tant que représentation mentale. Elle utilise la psychologie de la perception pour appréhender cette image.

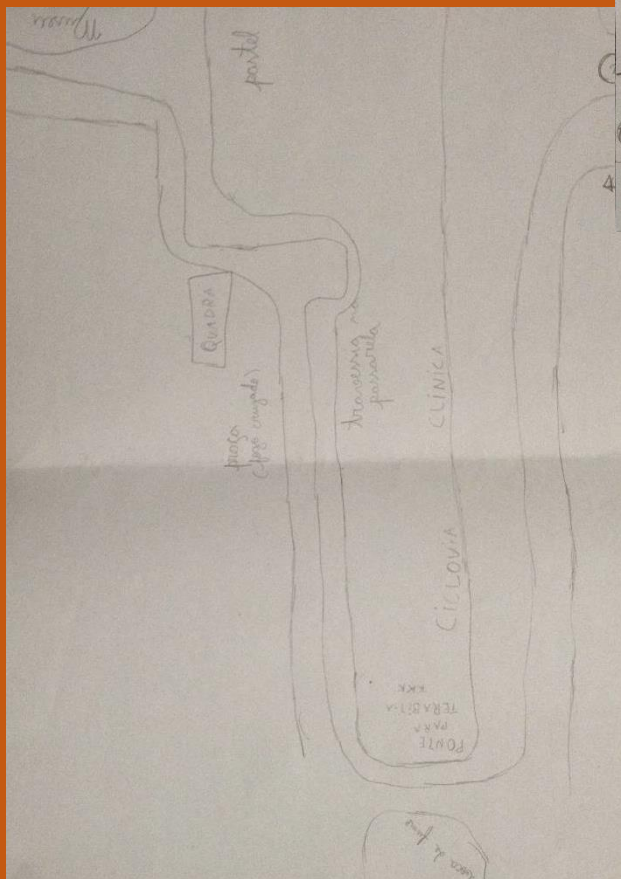
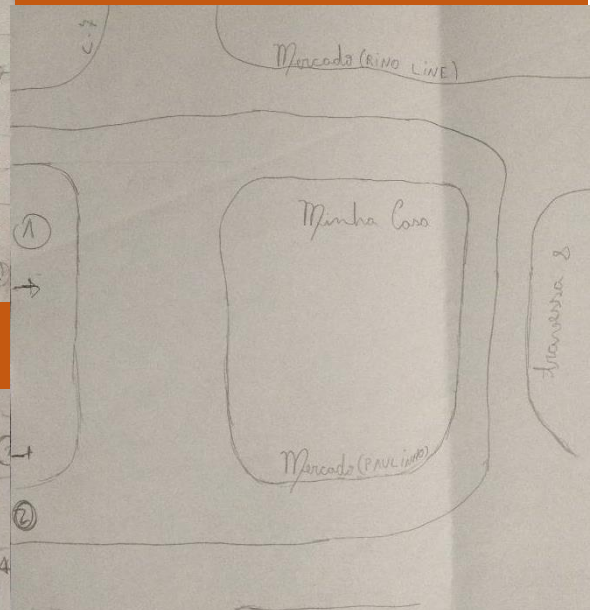
On propose de comparer deux cartes mentales afin de montrer ces distinctions. Il convient de préciser que cette comparaison ne peut en aucun cas faire l'objet d'une généralisation des observations faites ici. Par ailleurs, les deux cartes sont présentées en direction du Nord.

CARTE MENTALE A



Description :

- Une seule couleur utilisée
- Différents codes graphiques



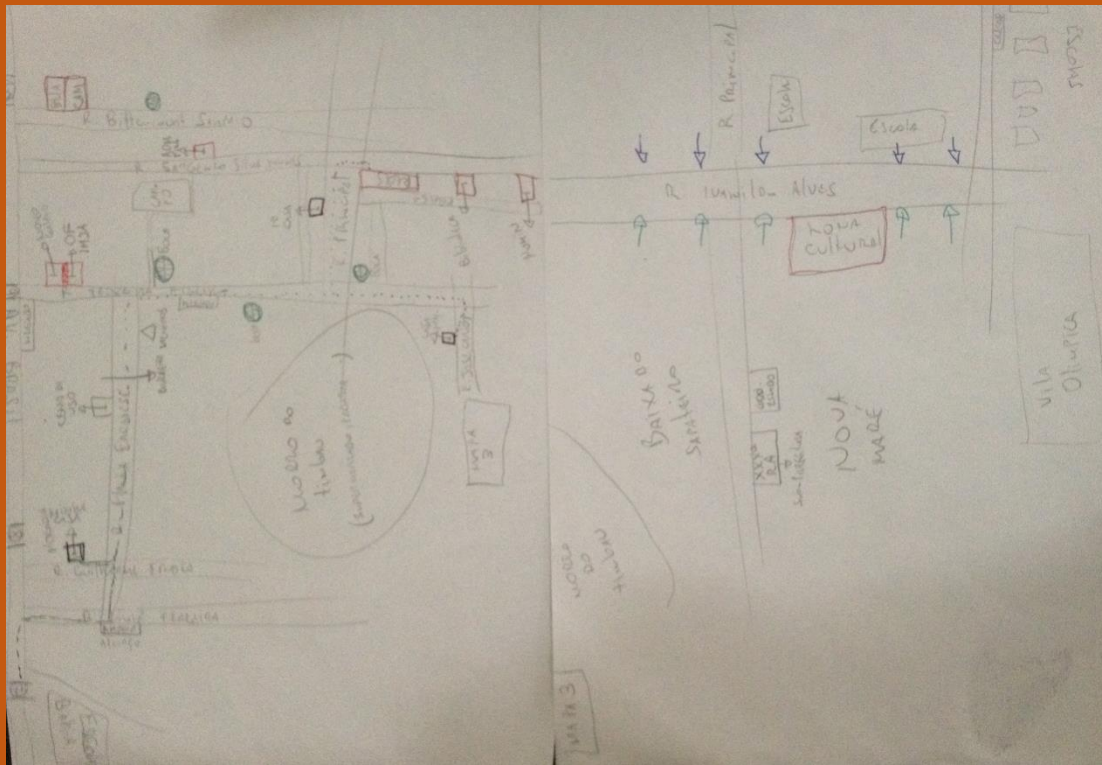
Lecture géographique :

- Nomenclature des rues
- Tracés de certaines rues
- Itinéraire effectué représenté en trait plein
- Terrain de football représenté par un rectangle
- Passerelle indiquée comme passage effectué
- Boca de fumo représentées par un *rectangle*
- Nomenclature des lieux
- Nomenclature de la piste cyclable

CARTE MENTALE B

Description :

- Différentes couleurs utilisées
- Différents codes graphiques



Lecture géographique :

- Nomenclature des rues
- Passerelles de l'*Avenida Brasil* apparentes
- Itinéraire effectué représenté en trait pointillé
- Lieux de travail représentés par des rectangles rouges
- Lieux de résidence représentés par un rectangle noir
- *Colline de Timbau* représentée par un cercle, et nommée
- *Boca de fumo* représentées par des cercles verts
- Nomenclature des lieux
- Nomenclature de certaines communautés

Éléments de comparaison	Carte mentale A	Carte mentale B
Description	<ul style="list-style-type: none"> - Différentes couleurs utilisées - Différents codes graphiques 	<ul style="list-style-type: none"> - Une seule couleur utilisée - Différents codes graphiques
Lecture géographique	<ul style="list-style-type: none"> - Nomenclature des rues - Tracés des rues parcourues - Passerelles de <i>l'Avenida Brasil</i> apparentes - Itinéraire effectué représenté en trait pointillé - Lieux de travail représentés par des rectangles rouges - Lieux de résidence représentés par un rectangle noir - <i>Colline de Timbau</i> représentée par un cercle et nommée - <i>Boca de fumo</i> représentées par des cercles verts - Nomenclature des lieux - Nomenclature de certaines communautés - Représentation d'affrontements par des flèches en sens opposé, et de couleurs différentes 	<ul style="list-style-type: none"> - Nomenclature des rues - Tracés de certaines rues parcourues - Itinéraire effectué représenté en trait plein - Terrain de football représenté par un rectangle - Passerelle indiquée comme passage effectué - <i>Boca de fumo</i> représentées par un rectangle - Nomenclature des lieux
Interprétation suite au vécu de la participation observante	<ul style="list-style-type: none"> - Maillage des rues - Les lieux comme points de repères - Local de l'association représenté par un rectangle 	<ul style="list-style-type: none"> - Focalisation sur l'itinéraire parcouru - Les lieux comme points de repère - Local de l'association représenté par un rectangle une fois - Sens de l'orientation <i>in situ</i> - Difficulté à transmettre par le dessin l'itinéraire effectué

Ces deux cartes mentales, sont des exemples et ne peuvent faire l'objet d'une analyse en vue d'un résultat. Cette méthode permet néanmoins de montrer l'infinité des représentations possibles des espaces parcourus, et le lien territorial de ces représentations. Elle permet une autre lecture de l'urbain quotidien. En effet, l'expérience temporelle et corporelle des itinéraires est ici représentée au travers de ces cartes, cette représentation permet d'établir des liens entre **le territoire parcouru et ses fonctions pour l' « habitant-engagé », les espaces que mobilisent ce territoire, et les ambiances partagées** au sein de ces espaces.

Ces cartes mentales, permettent d'affirmer l'importance d'une considération **territoriale** des espaces parcourus.

Elles permettent de montrer le lien existant entre l'expérience des itinéraires et les représentations possibles de ces itinéraires. En effet, lors du spect'acte I, on fait le choix de présenter une cartographique des itinéraires. Mais il convient de noter que celle-ci est une option d'analyse, les cartes mentales nous montrent que la cartographie représentant les espaces parcourus est variable d'un individu à l'autre.

Ainsi, l'expérience de l'urbain quotidien à travers les itinéraires et leur représentation, sont propres à chaque individu. Ces cartes mentales, permettent d'affirmer l'importance de la **territorialité** comme objet de **spatialité** dans la compréhension des dynamiques urbaines.

Mais cela serait-il suffisant pour comprendre les dynamiques urbaines ?

En effet, une dimension **temporelle** plus longue ne serait-elle pas également au cœur des processus permettant une compréhension plus juste des dynamiques urbaines à travers les espaces parcourus ?

II.2 La représentation des espaces parcourus par les récits de vie

Afin d'approcher cette dimension, on propose de comparer deux récits de vie afin de mettre en valeur les motivations d'action de ces citoyens-engagés au regard de leur parcours de vie. Il convient de préciser que cette comparaison ne peut en aucun cas faire l'objet d'une généralisation des observations faites ici.

Thématiques choisies	Récit de vie A	Récit de vie B
Un territoire	<p>Dans ma famille on a toujours eu l'habitude de discuter. Ils ne prenaient pas de décision sans converser avec nous. On faisait une simulation de démocratie à la maison. Toujours chacun avait son opinion, on faisait un vote. Je suis pour, je suis contre. Les votes étaient équilibrés et ma mère vota pour, et donc, appuya sa décision. Du coup on est venu habiter à Rio.</p>	<p>Je suis habitant depuis 1975, je suis né à Niteroi. Ma mère finit par venir ici à cause des relations familiales avec ma grand-mère. Mais elle n'a pas décidé, elle n'avait nulle part où aller. Sa sœur qui était ma mère de création et ma tante acheta cette maison ici et on est venu ici. J'habitais dedans et en dehors de la favela. J'ai été donné à trois mois à ma tante, qui est celle qui acheta la maison. Je venais fin de semaine et pendant les vacances.</p>
Des adaptations aux espaces	<p>En 1980, on est arrivé à <i>Nova Holanda</i>, dans la rue principale. Près du REDES, là où il y a un magasin de matériel de construction, un peu avant d'arriver au REDES, à gauche. Là c'est la maison où on est arrivé et où j'ai vécu jusqu'en 1992. Cette maison était en bois et toutes les maisons étaient les unes à côté des autres. Cette maison était de plein pied en céramique encore. Et où j'habitais les maisons étaient très grandes. Chaque maison avait un terrain et la maison au milieu. Du coup voilà, le voisinage c'était une autre histoire pour moi. Cette proximité était...C'était que des pleins pieds, il n'y avait pas de deuxième niveau. Donc pour moi, j'avais douze ans quand je suis arrivé ici. Pour moi ce fut bien choquant, de changer d'école, changer toute la réalité culturelle dont j'étais habitué à vivre. Pour moi ce fut difficile, j'étais un de ceux qui avait décidé là à la maison que je ne voulais pas venir, donc je suis venu très contrarié à Rio de Janeiro.</p>	<p>J'habitais ici et à <i>Pilares</i>. <i>Pilares</i> est là où ma tante habitait quand elle est partie de <i>Laranjeiras</i>. <i>Pilares</i> est un <i>suburbio</i> de Rio. Là c'était un <i>condominio</i>. J'ai toujours circulé. A quatorze ans je travaillais dans cette épicerie et fin de semaine j'allais à <i>Pilares</i> me divertir. C'était la maison de ma tante. Quand le <i>quartel</i> devint obligatoire au Brésil je suis venu ici à <i>Bonsucesso</i>. Et j'ai commencé à circuler par ces deux espaces, <i>Pilares</i> et la favela, jusqu'à vingt-neuf ans.</p>

Un enseignement

J'ai commencé l'université en 1998, et dans cette période je me suis marié avec une personne de la même situation que moi, qui étudiait la philosophie aussi à l'URJ. J'ai fait l'épreuve et j'ai eu ma graduation. Et j'ai continué. Ma compagne continua à la PUC. Là j'ai commencé à accompagner les élections académiques et il y avait deux écoles entre les professeurs qui se divisaient comme une guerre.

A vingt-deux ans j'ai reçu le tir, et donc c'était plus difficile de circuler en ville, à cause de la locomotion et donc j'étais très prisonnier des espaces. Mais là, moins parce qu'il y avait une qualité de vie meilleure, parce que les gars étaient jeunes, et il y avait des gars qui prenait la voiture pour faire un tour. Et quand je suis venu ici, j'ai commencé à faire du sport, en 1999. C'était à la *Vila Olimpica* ici à la *Maré*. Et j'ai commencé à jouer au tennis là. Je faisais du tennis et je nageais.

Et sur un cours qu'Eliana m'offrait. C'était un cours de photographie de l'institution qu'elle a créé. C'était dans une autre institution qu'il y avait là sur la colline. C'était au *CEASM*. J'ai fait mon premier cours là. Et je devais faire du sport pour monter la colline en fauteuil.

Un choix associatif au sein des espaces vécus

C'est à cette époque que j'ai commencé à chercher une autre forme d'action. Et j'ai commencé à m'approcher des personnes d'ici, de la *Maré*. Avec un travail premièrement d'associativise de l'association de quartier. J'ai travaillé à l'église, avec des groupes de jeunes, ces choses qui étaient des personnes que je connaissais et que j'accompagnais dans tout le processus. Mon frère faisait partie de ça, mon père faisait partie d'association de résidents. Du coup, parfois il y avait à la maison des réunions pour les problèmes de quartier. Après mon père entra dans le mouvement du syndicalisme. Cette chose je la vivais à la maison mais je n'y participais pas directement. Ma sœur était affiliée au parti des travailleurs, du coup il y avait ce mouvement à la maison, mais je n'étais pas une personne centrée là-dessus. J'étais centré sur les études. Quand j'ai abandonné l'université j'ai commencé à retourner vers ces personnes.

J'ai commencé à nager avec les cours de photographie en 2000. J'ai vu l'*Observatoire* naître en 2001. Et en 2004, ils ont fait un cours de photographie à l'*Observatoire* et je suis de la première année de ce cours. C'est comme ça que je suis arrivé à l'*Observatoire*. J'avais déjà fait de la photographie avant mais ça c'était plus approfondi, c'était une formation d'un an. J'ai toujours eu une bonne expertise de lire le monde.

**Une position
identitaire et
politique par
rapport aux
espaces de
vie**

On était à cette époque des grèves générales qui mobilisaient la population entière tu sais ? C'était bien différent d'aujourd'hui. Aujourd'hui elle est bien divisée notre société tandis que les objectifs politiques qu'on identifie comme... comme...Qu'on a besoin de suivre. Elle est très divisée notre société aujourd'hui. A l'époque, on avait plus d'unité parce que c'était beaucoup plus de l'exploration, c'était un capitalisme encore très fermé, très dur. Aujourd'hui c'est plus dilué du coup il y a des gens qui croient que c'est tranquille, que c'est cool, que le réseau *Globo* aussi, et la police est là pour servir et protéger... À l'époque, on avait une vision de gauche plus homogène. Du coup c'est dans cette période que j'ai commencé, en 2004, que j'ai commencé m'approcher de qui fait ce travail à la *Maré*. Des personnes qui sont en train de faire la transformation de l'espace, des personnes qui sont d'ici, qui ont grandi ici, ont fait une formation ici aussi, qui ont étudié...

De quel pays tu es ?

Les pays d'Europe et des Etats Unis sont les leaders des armes. Et ces produits arrivent ici. N'est-ce pas ? Du coup qui met le loup pour faire des morts ? N'est ce que facile de mettre un mouton avec une arme ? Il y a des gens qui gagnent avec ces espaces. Et les personnes qui gagnent n'habitent pas ici. Pourquoi c'est une erreur ? Quel est l'accès qu'ils ont ? Pourquoi ils ont que des produits importés maintenant, ici ? Où s'est beaucoup plus facile d'acheter un produit importé qu'un livre de Shakespeare qui parle de la guerre de Napoléon, Napoléon ici. Ici ça ne se parle pas. Ici c'est plus facile qu'arrive des produits de la France que les histoires de la France.

Toute cette relation de consommation gérée amène à une ville plus violente. Parce que les personnes veulent consommer. Du coup, tout est devenu une relation avec l'argent. Et la favela toujours à la volonté de s'aider, d'être plus humaine. Je pense que c'est plus humain encore, je passe encore complimenter les autres personnes, d'autres générations, je m'arrête pour les écouter. Et ça fait que tu te sens accueilli. Je ne sais pas, et je peux dire des bêtises, mais je pense qu'aucun lieu au monde est pareil que la favela. Je vais parler en voyageant, mais je pense que peut être l'Afrique, peut être le Nordeste, les populations qui souffrent les plus de ce cercle.

Cette comparaison met en évidence les dynamiques individuelles, propres à chaque individu. En cela, les dynamiques urbaines sont appréhendées par la dimension longue du temps de vie (individuel de chacun) au sein de laquelle l'urbain quotidien a une place primordiale. Les espaces parcourus durant les itinéraires peuvent être représentés selon une dimension temporelle plus vaste, au sein de laquelle ils s'insèrent. Ce qui amène une compréhension des enjeux de l'urbain quotidien pour et par ces « habitants-engagés ».

Ces récits de vie, permettent d'affirmer l'importance d'une considération **temporelle** des espaces parcourus. En effet, ils montrent que des relations extrêmement complexes de **spatialité** liées à une **territorialité** et aux **temporalités** s'exercent au sein de l'urbain quotidien.

Ces deux méthodes (carte mentale et récit de vie) permettent de montrer la grande diversité des représentations possibles des espaces parcourus.

Elles nous amènent à penser que ces espaces parcourus, et vécus, participent à travers leur représentation à approcher morphologiquement l'urbain quotidien.

Afin d'approfondir cette idée, je fais le choix, certainement critiquable, de distinguer les espaces parcourus « ouverts » des espaces parcourus « fermés ».

II.3 La représentation des espaces parcourus « fermés » par les échanges avec les « citoyens engagés » dans le bâti.

A travers les échanges

Dans le contexte de la participation observante, on propose une lecture des lieux considérés comme étant des espaces « fermés ». De nombreuses situations ont amené à ce choix. Lors de rencontres ou de discussions, j'ai pu constater une nette distinction dans l'aisance de la conversation selon cette variable. A titre d'exemple, je souhaitais discuter avec un jeune professeur de géographie sur un travail de géographie critique qu'il a mis en place. On se rencontre aux abords de la passerelle sept de l'Avenida Brasil. Et on s'est installés à une table en extérieur, pour discuter. Lorsque je lui ai demandé de me parler du Centre d'actions solidaires de la Maré (CEASM) et de son travail avec le Musée de la Marée, il m'a indiqué que ce serait plus tranquille d'en discuter une prochaine fois au sein du Musée.

Dans le bâti

L'Observatoire des Favelas (OF) et le Musée da Maré ont un point en commun qu'il convient d'expliquer. En effet, contrairement au CEASM ou au Réseaux de développement de la Maré (REDES) le bâtiment qui accueille l'association correspond, dans ces deux cas, à un hangar. Ces deux bâtiments sont en effet, d'anciennes structures industrielles ayant hébergées des entreprises dans le passé.

Néanmoins le Musée correspond à une occupation, qui a fait l'objet d'une menace d'expulsion en 2014 par les autorités publiques, tandis que l'Observatoire des Favelas a pu acquérir ce bien immobilier.

La présence de nombreux hangars ou bâtiments au passé industriel et aujourd'hui désertés par leur entreprise est une des caractéristiques du quartier du Complexo da Maré notamment aux abords de l'Avenida Brasil. En effet, cela s'explique par le « *contexte d'expansion industrielle, stimulée notamment par la difficulté d'importation des produits manufacturés, et de positionnement de l'Etat dans l'implantation des industries*³³ », qui amène l'Etat à créer un nouvel axe de localisation industrielle de la ville de Rio de Janeiro, permettant de relier le Nord du Sud du Brésil en passant par la capitale (Rio à l'époque). « *Ainsi, l'Avenida Brasil a été prévue comme un route d'importance nationale. Dans le cadre régional, la construction du nouvel axe a eu pour but d'abord de décongestionner les anciennes voies qui reliaient la ville de Rio de Janeiro à São Paulo et à Petrópolis, et ensuite d'intégrer les terrains situés à ses abords au tissu urbain, à partir de l'occupation industrielle. Ainsi, il a été décidé que les terrains aux abords de l'autoroute accueilleraient des activités de textiles, des entrepôts, des garages. [...] Conçu dans le cadre du Grand Projet de Réseaux Routier (Plano Rodovario Nacional) lancé par le président de l'époque, Getullio Vargas, l'Avenida Brasil, inaugurée en 1946, va couper la ville dans sa longueur*³⁴. »

³³ MACHADO MARTINS Maira, *Les « copropriétés populaires » de l'Avenida Brasil : étude d'une nouvelle forme d'habitat informel à Rio de Janeiro dans les années 2000*, Thèse dirigée par Alain BOURDIN, Soutenue le 09 septembre 2011, p 74.

³⁴ *Ibid*

Ainsi « L'Avenida Brasil est devenue siège de plusieurs grandes industries notamment dans sa partie Nord, et a attiré une population migrante du Nord-Est du Brésil, venue à la capitale à la recherche de travail. Le mouvement migratoire vers Rio de Janeiro est intense jusqu'aux années 1980. Cette population s'installe à proximité des usines en créant des zones d'habitat, dont certaines deviendront plus tard des favelas. [...] Selon l'analyse d'ABREU (1997, pp 126-129) sur les données de 1960 du CENPHA (Centre National de Recherche sur l'Habitat), la plupart des favelas qui surgissent à Rio de Janeiro pendant la période de 1948-1960 se localisent à la proximité de l'Avenida Brasil³⁵. »

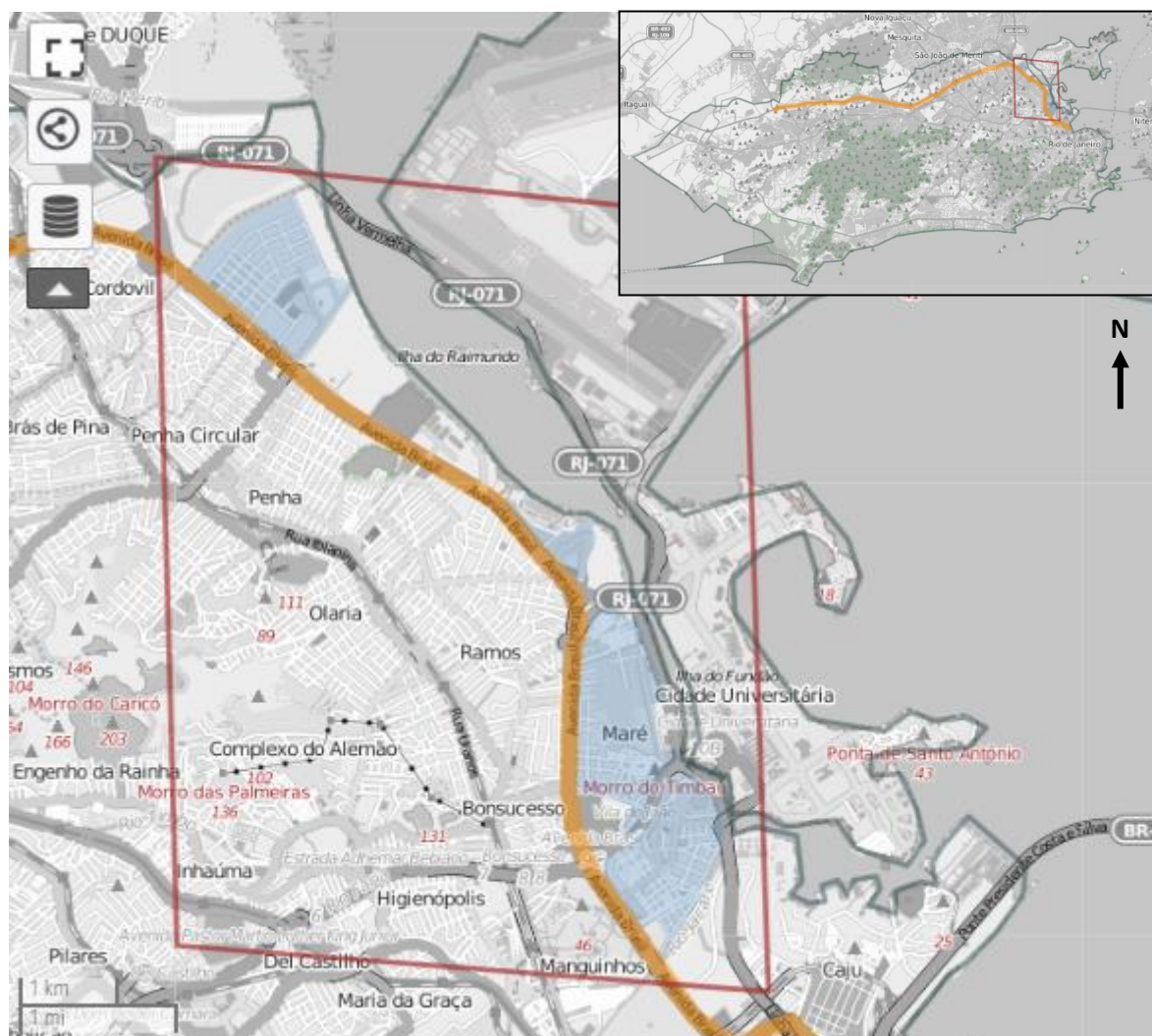


Figure 7 : Carte de localisation du Complexe da Maré par rapport à l'Avenida Brasil et à la municipalité de Rio de Janeiro.

De même, on peut noter que : « l'autre facteur fondamental pour la consolidation de l'occupation fut la construction de la "variante Rio-Petrópolis", actuelle Avenida Brasil. En 1940, cette autoroute comença à être construite en parallèle à l'aire où se situe la Maré. Elle liait le Centre de la ville aux

³⁵ Ibid, p75.

subúrbios distants et l'intention principale était d'élargir la maille industrielle de la ville déjà « exprimée » dans le centre³⁶. »

Aujourd'hui, la quasi-totalité de ces bâtiments sont vides et certains font l'objet de rénovation par des associations, c'est le cas des locaux du bâtiment où se trouve l'Observatoire des Favelas, mais également du *Galpão Bela Maré*, du *Centre d'Art de la Maré*, de l'acquisition récente d'un nouveau bâtiment du REDES, du *Musée da Maré*.

Ces deux bâtiments, celui de l'Observatoire des Favelas et celui où se trouve actuellement le Musée da Maré, sont des structures qui correspondent à l'époque industrielle, et détiennent donc une cour qui sépare l'entrée dans le bâti et l'accès à la rue. Les cours, dans les deux cas, correspondent à des espaces, permettant une interface entre l'espace fermé du bâti et l'espace ouvert de la rue. On observe que les pans de murs intérieurs de ces cours sont graffés, et mettent en valeur l'image de la *favela*.

Lors des itinéraires, les espaces « fermés » parcourus nous permettent une certaine intimité qui permet de saisir davantage comment certaines dynamiques urbaines peuvent impacter, et être impactées par, l'urbain quotidien. Par exemple, lorsqu'Alberto nous emmène dans son appartement actuel puis dans son ancien logement dont il est toujours propriétaire, nous accédons à un échange souvent plus personnel. Néanmoins, c'est également par la notion d'espace « ouvert » que d'autres dynamiques sont perceptibles.

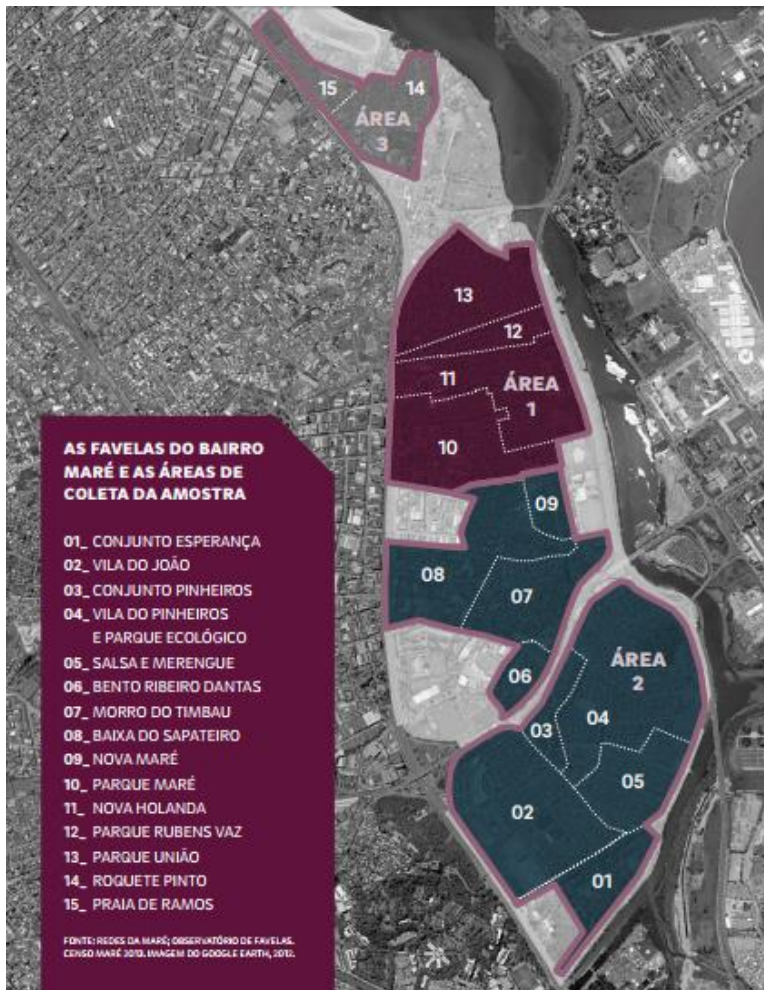
³⁶ *Guia de ruas da Maré 2014*, Redes de Desenvolvimento da Maré e Observatório de Favelas, Rio de Janeiro, 2014, p18.

II.4 La représentation des espaces parcourus « ouverts » par les échanges avec les « habitants engagés » dans les rues

A travers les échanges

Dans le contexte de la participation observante, on propose une lecture des lieux considérés comme étant des espaces « ouverts ». Par exemple : alors que Douglas accepte d'être enregistré lors de notre conversation au sein du bâtiment de l'OF, il me demande néanmoins de ne pas enregistrer avec le dictaphone l'itinéraire. Il m'explique qu'on va passer par des *boca de fumo*. Par ailleurs, je constate durant l'itinéraire qu'il me présente à ses deux amis comme étant une amie venant d'Afrique du Sud.

Ces différences de « liberté de discours » sont liées à l'espace dans lequel on se situe. En effet, un espace construit fermé permettrait d'avantage l'intimité de la conversation. Ceci s'explique notamment par le contrôle territorial effectué par les trafiquants au sein du *Complexo da Maré*. C'est la présence de ces « forces de contrôle » au sein des espaces ouverts qui cadre les libertés que le citoyen-citadin s'accorde au sein de ces espaces. En effet, le *Complexo da Maré* reconnu par les institutions publiques comme Région Administrative en 1988, puis comme quartier officiel de la municipalité de Rio de Janeiro en 1994, est actuellement sous le « contrôle territorial » de Groupes Criminels Armés (GCAs).



Cette division de l'espace territorial du Complexe da Maré se lit d'après Eliana Sousa Silva³⁷ selon 3 aires que sont :

- 1) L'ensemble des favelas sous le contrôle du *Comando Vermelho (CV)*
- 2) Les favelas sous le contrôle du *Terceiro Comando Puro (TCP)*
- 3) Celles occupées par la *Milícia*

Figure 7 : Carte de la division territoriale des espaces parcourus (Sousa Silva, 2017, p 28)

³⁷ SOUSA SILVA Eliana, *A ocupação da Maré pelo exército brasileiro : percepção de moradores sobre a ocupação das forças armadas na Maré*, Redes da Maré, Rio de Janeiro, 2017, p 28.

Dans les rues

Lors des itinéraires, on observe une nette distinction entre le maillage, quasiment quadrillé des rues de *Nova Holanda* où se situe le *REDES da Maré*, et le *Morro de Timba* où se trouve le *Musée da Maré*.

En effet, ces deux communautés font partie de l'ensemble des 17 communautés qui constituent le *Complexo da Maré* selon le guide des rues da Maré réalisé par l'Observatoire des Favelas et le REDES.

Il est essentiel de noter la reconnaissance très récente de ce quartier par la municipalité de Rio de Janeiro. En effet : « *En 1994, une loi municipale crée le quartier Maré et regroupe les communautés distinctes qui jusque-là n'était pas reconnue comme une unité*³⁸. » Bien que reconnue très tardivement par les autorités publiques, cette région de Rio de Janeiro connaît une occupation dans les années 1940, voire avant.

On note d'ailleurs que le fond de carte *Umap*, utilisé afin de situer ces associations, fait apparaître seulement quelques tracés des rues existantes réellement. Cela peut s'expliquer par la multitude des tracés, la reconnaissance relativement récente de ce quartier et par la municipalité et la difficulté pour la prise de photos dans les espaces ouverts de cette région, la non reconnaissance complète des rues par les institutions publiques.

« *Selon les données du recensement démographique de 2010, de l'IBGE, le quartier Maré est le 9^{ème} le plus peuplé des 161 existants dans la ville de Rio de Janeiro, comptabilisant 129.770 habitants. Le recensement Maré révèle, en 2013, que le contingent de population du quartier Maré comprend déjà 132.732 habitants et, comptabilisant Marçílio Dias, était de 139.073 habitants*³⁹. » Etant donné les grandes différences des processus d'occupation propre à chacune de ces 17 communautés, la vaste étendue géographique formée par cette région qui s'étend sur environ 4,72 km², on propose une représentation de ces deux communautés (*Morro de Timbau* et *Nova Holanda*). Par ailleurs, il est important d'insister sur le fait que cette représentation vise une approche différente des espaces parcourus mais reste subjective parce que choisie par l'auteure.

³⁸ *Guia de ruas maré 2014*, Redes de Desenvolvimento da Maré, Rio de Janeiro, 2014, p17.

³⁹ SOUSA SILVA Eliana, *A ocupação da Maré pelo exército brasileiro : percepção de moradores sobre a ocupação das forças armadas na Maré*, Redes da Maré, Rio de Janeiro, 2017, p. 28.



Figure 8 : Carte de localisation des associations par rapport aux communautés de *Nova Holanda* (Nord) et du *Morro de Timbau*. (Sud).

Les communautés de *Nova Holanda* et du *Morro de Timbau* sont donc sous le contrôle de deux GCAs distincts. On observe par ailleurs que le *Morro de Timbau* est la seule communauté du Complejo da Maré dont une part se situe sur une colline. Lors des différents itinéraires réalisés, on constate l'absence de point de vente, et de présence de personnes armées dans les rues situées dans la partie plane du *Morro de Timbau*, contrairement à la partie en relief de ce territoire. Au sein de *Nova Holanda*, la présence de personnes armées, notamment liées à la présence de *boca de fumo* est d'avantage visible, notamment en angle de rues. On peut se demander si ces dynamiques territoriales n'influencent-elles pas le quotidien des habitants ?

D'autre part *Nova Holanda*, apparait bien plus commerciale que le *Morro de Timbau*. On peut expliquer cela par la position du *Morro de Timbau*, qui est délimitée au Sud par la *Linha Amarela*, par sa colline moins propice à l'accueil d'infrastructures commerciales, ou encore par l'histoire de son occupation.

Cette distinction entre les espaces ouverts et fermés met en évidence certaines dynamiques urbaines qui agissent au sein de l'urbain quotidien. En effet, cette distinction nous permet d'affirmer que les espaces parcourus et vécus détiennent un aspect **structurel ou formel** qui participent à cet engagement citoyen, ou plus largement, à la volonté d'action pour un **territoire** dans le **temps**.

Néanmoins, il est important d'insister sur le fait que cet aspect structurel ne correspond pas à une primauté de ces espaces parcourus, mais bien à une lecture analytique d'une représentation de ces espaces permettant d'appréhender les dynamiques urbaines. Le but de ces représentations n'étant pas de critiquer le territoire urbain, le temps urbain dans lequel il s'intègre ou la forme qu'il comprend, mais bien de montrer que les espaces parcourus lors des itinéraires, permettent une autre lecture croisée du territoire, de la dimension temporelle et formelle.

En effet, cette double représentation des espaces parcourus par les habitants engagés (carte mentale et récit de vie) et par le choix analytique de l'auteure (espaces fermés et espaces ouverts) amènent une compréhension plus fine de ces espaces et des dynamiques urbaines au sein desquels ils s'insèrent et participent.

Elle nous permet d'affirmer que ces espaces parcourus, au-delà de leur aspect **territorial** et **temporel, structurel ou formel** détiennent également un rôle primordial dans **l'action de s'engager au sein d'une association**, et, plus largement, dans **la qualité de vie urbaine**.

Ainsi, on peut dire que ces différentes **représentations** des espaces parcourus permettent :

- Une approche plutôt morphologique de l'urbain quotidien à travers les espaces parcourus.
- Une lecture plus large, des espaces parcourus en termes temporel et territorial
- Une approche des structures physiques des espaces parcourus qui enrichissent la connaissance suite à l'expérience sensible de ces mêmes espaces.
- D'affirmer qu'au-delà de leur aspect **territorial, spatial et temporel, les espaces parcourus de l'urbain quotidien** détiennent également un rôle dans la **construction identitaire, l'engagement citoyen**, ou encore, plus largement, dans **la qualité de vie urbaine**.
- De comprendre que l'expérience de l'urbain quotidien peut être représentée de façons multiples

En effet, ce spect'acte donne à voir les variations de représentation en fonction des individus, du parcours de vie, de l'usage des lieux et de l'engagement politique, par une **analyse** des espaces parcourus. Par ces deux spect'actes, on s'accorde avec Jean- François Augoyard sur le fait qu' : « *En pratiquant l'interdisciplinarité large que l'étude des formes in situ exige, l'esthétique architecturale peut quitter les rivages confinés de la taxinomie morphologique et stylistique. En devenant un lieu d'élection de la question du sens des sens, elle peut accéder au rang de connaissance fondamentale dans la recherche architecturale et urbaine. En cumulant la variété des savoirs sectoriels utilisés dans l'observation de l'environnement sensible et en les centrant sur la question de la forme, elle contribue à préciser le sens de la question sur la pratique devenue essentielle pour l'architecture (et l'urbanisme) d'aujourd'hui: quel est exactement le processus par lequel des formes construites adviennent à la réalité?*⁴⁰ »

Ainsi on peut admettre que :

- **L'expérience** de parcourir les espaces, par l'approche **sensible** de l'urbain quotidien, à travers *les discours, en marche*, durant l'itinéraire nous permet d'affirmer que **les mémoires urbaines, sollicitées dans un urbain quotidien théâtralisé, participent à une dynamique urbaine**.
- **La représentation** des espaces parcourus, par l'approche **morphologique** de l'urbain quotidien, à travers l'image **du territoire** vécu et le **processus temporel** dans lequel il s'intègre, nous d'affirmer que **les espaces mobilisés par l'urbain quotidien théâtralisé, participent à une dynamique urbaine**.

Comment ces spect'actes peuvent-ils permettre une compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro ?

⁴⁰ AUGOYARD Jean-François. *L'environnement sensible et les ambiances architecturales*. In: Espace géographique, tome 24, n°4, 1995. p. 318.

III —

**THEATRALISER L'URBAIN
QUOTIDIEN :
UNE APPROCHE DES
DYNAMIQUES URBAINES PAR
L'UTOPIE DES ESPACES A
PARCOURIR ?**



Marche contre la violence organisée par le Forum « Basta da violencia ! » le 24 mai 2017

Sur le carton, on remarque l'inscription suivante :

« *Vivre* ».

Photo de Marcha Josenstein

III.1 La question foncière et les informalités lues à travers la mémoire et l'identité des habitants-engagés

La question foncière et les informalités sont, dans la plupart des travaux, développées sous le prisme du droit public, en opposition à la ville dite « formelle ». Cela amène une opposition récurrente entre les pratiques de certaines populations, habitantes d'un territoire, et les pratiques urbanistiques et politiques qui s'y déploient. Par cette approche de théâtralisation de l'urbain quotidien, on s'attache à ne pas initier un propos qui, partant de la considération de la ville dite « formelle », permette une lecture de ces espaces souvent considérés comme « informels ». Cela dans le but d'aborder la question foncière et des informalités en saisissant plus spécifiquement les enjeux auxquels les acteurs « citoyens-engagés » doivent faire face afin d'être reconnus comme tout un chacun. En effet, les spect'actes I et II, amènent à comprendre l'urbain quotidien de ces « citoyens-engagés » à travers les espaces *parcourus* puis les espaces *représentés*. Cela permet de saisir d'avantage les logiques d'action mises en œuvre.

Par exemple, la création du Musée da Maré sur initiative des habitants et impulsée par le CEASM en 2006, et la création du NUMIM au sein du REDES en 2010, correspondent toutes deux à un projet de valorisation de la mémoire et de l'identité des habitants du Complexo da Maré, considéré comme un ensemble de 17 communautés par les habitants eux-mêmes. Ces formes d'actions, pionnières dans l'univers carioca, appartiennent selon Maíra Machado Martins à « l'émergence d'un moment important dans l'histoire populaire carioca »⁴¹. Elles partent du constat que la Maré est peu étudiée par les institutions locales. En effet, selon le NUMIN : « Il existe peu d'études développées par ses habitants ou ses institutions locales, ce qui rend difficile, dans la dimension déterminée, la compréhension de la dynamique interne de la communauté. Cette lacune peut être expliquée par une série de raisons qui vont de la difficulté d'accès au monde académique, en passant par le manque d'aide d'organisations de recherche, et jusqu'au manque d'intérêt pour l'histoire des espaces populaires⁴². »

De cette façon, on accède à un changement de point de vue en ce qui concerne la question foncière ou les informalités, notamment au travers de sources bibliographiques et de la participation observante, permettant de comprendre les particularités propres à chaque communauté (*favela*). Ces sources, qui viennent d'une littérature grise n'en sont pas moins mobilisables bien qu'actuellement très peu utilisées par les institutions publiques en charge de l'urbanisme à Rio de Janeiro.

LES DEUX OUVRAGES DU NUMIM

Par exemple, les deux ouvrages mettant en exergue le travail mené par le NUMIN permettent d'approfondir la question foncière et le rôle de l'informalité. On note d'ailleurs que selon les auteurs, « comprendre ce processus est particulièrement important parce qu'il aide à renverser l'idée, encore aujourd'hui très répandue, que toutes les favelas sont pareilles⁴³. En effet, si l'on considère, comme précédemment, la communauté de Nova Holanda et du Morro de timbau, on comprend très nettement par ces ouvrages, le long processus d'occupation et de changements propre à chacune de ces communautés, ne pouvant se réduire à une histoire unique du Complexo da

⁴¹ MACHADO MARTINS Maíra, *Les « copropriétés populaires » de l'Avenida Brasil : étude d'une nouvelle forme d'habitat informel à Rio de Janeiro dans les années 2000*, Thèse dirigée par Alain BOURDIN, Soutenue le 09 septembre 2011, p 373.

⁴² DINIZ Edson, CASTRO BELFORT Marcelo, RIBEIRO Paula, *Memória e identidade dos moradores de Nova Holanda, Redes de Desenvolvimento da Maré*, Rio de Janeiro, 2012, p 25.

⁴³ DINIZ Edson, CASTRO BELFORT Marcelo, RIBEIRO Paula, *Memória e identidade dos moradores do Morro do timbau e Parque proletário da Maré, Redes de Desenvolvimento da Maré*, Rio de Janeiro, 2013, p 18.

Maré notamment en termes de luttes urbaines en lien avec la propriété privée et la question foncière. Ces deux ouvrages constituent un travail de recherches et de recueils d'entretiens en partenariat avec le Secrétariat à la Culture de l'Etat de Rio de Janeiro et de l'Institut d'Etat du Patrimoine Culturel (INEPAC), qui mettent en valeur ces questions.

a) Le Morro de Timbau

En effet, le *Morro de Timbau* correspond à la première occupation de l'actuel Complexo da Maré, pour le moins, dans les années 1940. Le mot *Timbau* : « dérive de l'expression tupi *thybau*, qui signifie « entre les eaux » et se rapporte au fait géographique d'être le *Morro do Timbau*, un unique terrain solide au milieu d'une vaste mangrove de la Crique de *Inhaúma*⁴⁴. »

On note que selon le NUMIM : « Par notre reconstruction de la mémoire des habitants du *Morro do Timbau* et du *Parque Prolétaire da Maré*, on peut constater qu'au-delà de l'existence de moments d'occupation distincts avec des formes de construction de l'espace, les histoires nous montrent de manière indélébile combien ces espaces furent définis au travers des luttes collectives. [...] A *Timbau*, par exemple, la conformation humaine s'initia à partir d'une crique, d'une plage d'eaux claires et limpides, où l'activité de la pêche (il existait encore un port où de petites embarcations ancrèrent) se développe à côté de l'activité économique d'une carrière, qui, encore aujourd'hui, peut s'observer dans la région. Plus tard, a lieu la seconde occupation, avec une nouvelle arrivée de personnes qui, donc, cherche un sol élevé et sec⁴⁵. »

Le *Morro de Timbau* connaît une organisation communautaire précoce car ce fut la troisième communauté (*favela*) de Rio de Janeiro à constituer son *Associação de Moradores*, en 1954. Actuellement toutes les communautés du Complexo da Maré possèdent une *Associação de Moradores* qui détient un rôle primordial en termes d'apport de services considérés comme « publics », notamment le rôle de distribution de « titre de propriété ». Ces associations, dont les membres sont très souvent à l'interface entre les GCAs et les habitants, ont un rôle important dans le transfert des biens immobiliers notamment. En effet, on note, selon le REDES que : « Pour parler d'argent, les associations ne reçoivent pas de financement public. Le principal (quelques fois unique) recours (financier) vient des ventes de documents, principalement d'achat et de vente de biens immobiliers. Cela serait une fonction de plus qui ne serait pas d'elle, dans ce cas, les habitants avaient un titre de propriété et pouvaient enregistrer correctement leurs maisons de manière certifiée, mais cette solution définitive coûte également au pouvoir public. A la Maré, seulement les maisons de *Bento Ribeiro Dantas* ne passent pas par l'association, et passent par la *Companhia Estadual de Habitação (Cohab)*⁴⁶. »

Selon *Maíra Machado Martins* : « L'association de résidents dans les *favelas* représente une conquête pour certains habitants, qui vise à développer des projets et des discussions à l'intérieur de la communauté, étant donné que les institutions étatiques étaient souvent absentes dans ces milieux d'habitat. Les associations et leurs leaders communautaires se sont répandues dans les *favelas* à partir d'un mouvement associatif, notamment depuis la fin des années 1970 jusqu'à la moitié des années 1980. Lors de la transformation des organisations de narcotrafiquants, qui ont démarré une guerre violente pour avoir le contrôle des points de vente de drogues dans les *favelas*, les associations de résidents deviennent des cibles d'intervention et un moyen de plus pour exercer leur contrôle. Dorénavant, les associations de résidents et leurs leaders perdent de la force au sein des *favelas* et sont fréquemment obligées de se soumettre au contrôle des gangs de narcotrafiquants. [...]

⁴⁴ *Ibid* p 19.

⁴⁵ *Ibid*

⁴⁶ NORONHA Silvia, *Qual o papel de uma associação de moradores ?*, Redes da Maré.

URL : <http://redesdamare.org.br/blog/noticias/qual-o-papel-de-uma-associacao-de-moradores/>

L'équilibre fragile existant entre cette petite organisation démocratique et le pouvoir du trafic de drogues, souvent très autoritaire, reste actuel. Le trafic local peut se montrer très violent concernant les leaders communautaires pour des raisons diverses, à cause d'une jalousie si le leader est aimé et admiré par les habitants, ou par suspicion que le leader soit un informateur de la police (LEEDS, 1998, pp. 250-252). Les conséquences de la perte de l'autonomie des associations de résidents dans les favelas est grave, car elle élimine ce qui était devenu une issue pour le cycle de pauvreté et de violence : la revendication des droits politiques, sociaux et civils (ZALUAR, 2004)⁴⁷. »

Une période essentielle est à prendre en compte dans le processus d'occupation du *Morro de Timbau*, qui permet de comprendre les dynamiques actuellement en cours. En 1947, débute le transfert d'une base de l'armée vers la région contiguë du *Morro do Timbau*. En effet : « selon le quotidien *Correio da Manhã*, en son édition du 20 octobre 1957, ce terrain fut livré par le pouvoir public à l'armée en 1942. De fait, selon ce même périodique, l'intervalle de temps entre la réception du terrain en 1942 et l'installation définitive en 1952, les militaires observèrent un accroissement alarmant de la construction d'habitat dans la région (3.400 personnes et 623 baraques). Pour cela, ils commencèrent à coordonner la construction des rues et habitations et à influencer les relations entre les habitants. Evidemment, tout cela fut fait de façon arbitraire et autoritaire, avec l'inclusion de taxes abusives pour l'occupation. Au-delà de cela, ils interdirent la construction de maisons de maçonnerie et décidèrent de qui pouvait ou non habiter là. Selon LÍlian Vaz (1994), l'initiative des militaires étaient incompatible avec le moment politique en défaveur de la croissante population favelada, puis le caractère arbitraire fut le principal instrument employé pour le contrôle social, comme peut l'attester la création étatique de la Fondation Leão XIII, en 1947, et la création de Garde municipale en 1948 par le District Fédéral.⁴⁸ » On constate, que selon le NUMIM « : « Le sommet de cette confrontation a eu lieu en Juin 1954, effectivement les militaires ont renversé des baraques et ont imposé le retrait de leurs familles, comme cela a été rapporté dans les gros titres par plusieurs journaux de l'époque⁴⁹ »

Ainsi, on peut noter qu'au sein du *Morro de Timbau*, les habitants développent, depuis cette époque, une posture d'affrontement face aux autorités publiques considérées comme « sécuritaires » ou « de défense », et s'organisent communautairement afin de pouvoir vivre dans des conditions dignes notamment en termes d'accès à l'eau, à l'électricité, au logement, et au traitement des eaux usées. On notera qu'aujourd'hui la compagnie privée Light régit l'accès à l'électricité pour une partie des habitations du *Complexo da Maré*. Les raccordements en eaux ne sont pas formalisés et ne permettent pas un accès à l'eau potable.

b) La Nova Holanda

La communauté de *Nova Holanda* connaît un processus bien différent. En effet, les habitations auto-construites du *Complexo da Maré* sur les terrains marécageux subissent en 1958 une forte inondation. Cette même année, le gouvernement de Carlos Lacerda décide, par une politique de déplacement des populations « faveladas », de construire un Centre d'Habitation Provisoire (CHP) sur les sols encore naturels qui deviendra la *Nova Holanda*. Celui-ci, planifié en termes d'urbanisme visait à accueillir provisoirement des populations déplacées d'autres *favelas* de la ville de Rio de Janeiro. La *Nova Holanda* est donc une communauté qui connaît la particularité (ici

⁴⁷ MACHADO MARTINS Maíra, *Les « copropriétés populaires » de l'Avenida Brasil : étude d'une nouvelle forme d'habitat informel à Rio de Janeiro dans les années 2000*, Thèse dirigée par Alain BOURDIN, Soutenue le 09 septembre 2011, p 350.

⁴⁸ DINIZ Edson, CASTRO BELFORT Marcelo, RIBEIRO Paula, *Memória e identidade dos moradores do Morro do timbau e Parque proletário da Maré, Redes de Desenvolvimento da Maré*, Rio de Janeiro, 2013, p 48.

⁴⁹ *Ibid* p 50.

par rapport au *Morro de Tmbau*) dans son processus de création, de ne pas correspondre à une « invasion » initiée par la population, mais bien à la mise en œuvre d'une politique publique. Ainsi selon le NUMIN : « Nous voyons aussi que les personnes déplacées à Nova Holanda, dans la majorité des cas, n'avait pas le droit de choisir où aller. Les déplacements ne respectaient pas les lieux de parenté et d'amitié, et avaient encore moins la préoccupation de l'adaptation des populations allouées à d'autres espaces. Chaque famille restait vouée à sa propre chance et devaient refaire les liens perdus à partir, pour beaucoup, de zéro. Ainsi, Nova Holanda, au-delà d'avoir été créée avec l'intention d'être provisoire et au-delà d'un lieu de passage, étant donné que selon le gouvernement, ce devait être un Centre d'Habitation Provisoire (CHP), où les personnes seraient « civilisées » pour ensuite, une fois de plus, être déplacées vers d'autres conjuntos habitacionais. Ce devint la maison et l'abri définitif de milliers de brésiliens qui affrontèrent le défi de refaire leur vie et de construire une nouvelle sociabilité à partir de nouvelles références. Les anciennes références sociales avaient été défaits par le déplacement forcé ou par la nécessité d'habiter dans un lieu plus accessible économiquement, comme c'était le cas des palafitas, qui furent construites dans le "fond" de Nova Holanda, sur la Baie de Guanabara⁵⁰.

L'entretien de Seu Joaquim Severino da Silva montre en effet ces liens forts entre les questions de l'informalité et du foncier : « Lacerda comença a terrainer Nova Holanda en 1958. Quand Juscelino Kubitschek faisait Brasília, Lacerda faisait la Nova Holanda, en 58, 59. Et en 60, 61, il a commencé à faire des baraques, les duplex là en bas, dans les rues Huit, Sept et Six par-là, et ici c'était déjà prêt. [...] Mon ami, la seule chose que l'association (association des habitants) a fait jusqu'à aujourd'hui, et je pense que l'association a bien fait, c'est lié au bien-être! Dans le cas particulier du logement, l'association n'aide à jamais rien, n'a jamais aidé rien. Tout ce qui est fait ici, a été fait par notre poing, de notre main, argent dans la main, de notre travail. [...] Sur la violence à la Nova Holanda, ce fut aux alentours 86, 87, 88... C'est né tout ici... Anciennement, il n'y avait pas ce qu'il y a aujourd'hui, chacun vendait son truc dans sa maison, il n'y avait pas ce truc de négocier, de vouloir prendre la maison d'un autre⁵¹.

Cette lecture permet de faire le lien avec les espaces *parcours* lors des itinéraires et les espaces *représentés*. On notera que la question foncière et les informalités sont, en ce qui concerne les espaces de vie de ses habitants, liés intimement à la violence autant des autorités publiques qu'actuellement des GCAs. En effet selon le NUMIN : « Nous pouvons citer, par exemple, la relation de tension qu'ils maintiennent avec la question de la violence. Quasiment tous les habitants des entretiens, affirment que la violence était bien moindre et leur procurait des formes de vivre-ensemble avec cette question. Faisant chœur avec le « sens commun », quelques criminels étaient vus comme bienfaiteurs, parce qu'ils ne laissaient pas se passer les vols des résidences ou des personnes, et que, dans quelques cas, ils les confondaient avec des « protecteurs » de la communauté. Dans beaucoup de cas, les personnes interrogées demandent à ce que la question soit "sautée" ou que des pondérations soient faites pour que le thème n'entre pas dans les registres. Il est clair, le vivre-ensemble forcé avec la violence ne peut pas être confondu avec la connivence. Ce que les personnes furent obligées de faire c'est de rencontrer un *modus vivendi* pour continuer avec leur vie. »

⁵⁰ DINIZ Edson, CASTRO BELFORT Marcelo, RIBEIRO Paula, *Memória e identidade dos moradores de Nova Holanda, Redes de Desenvolvimento da Maré*, Rio de Janeiro, 2012, p 153.

⁵¹ *Ibid* p 125.

LE MUSÉE DE LA MARÉ

Le Musée de la *Maré* met, quant à lui en scène des périodes vécues par les habitants au fil de l'histoire sous forme de thématiques (12 au total). On note par exemple celle du « temps de la peur » qui correspond à l'époque où l'actuelle région da Maré n'avait pas encore subi d'atterrissage. Les habitations auto-construites sur pilotis amenaient une peur pour la population du fait d'un nombre élevé d'accidents d'enfants se noyant dans les eaux.

Sur le site du Musée da Maré on peut lire qu' : « en 1961, à partir du remblai d'une grande zone à la fin de la rue Teixeira Ribeiro, tiré de la Baie de Guanabara, dans le projet appelé « *Holanda* », d'où le nom "Nova Holanda", fut construit un CHP afin d'abriter, initialement, les familles des favelas *do Esqueleto, Praia do Pinto, Morro da Formiga e Morro do Querosene* et celles délogées des marges de *Faria-Timbó*. Dans le CHP les habitants déplacés passeraient par un processus de préparation pour habiter ensuite au sein de lieux urbanisés avec des notions d'hygiène et d'éducation, avec une préoccupation de nouveaux logements. Dans la période de 1962 à 1963 fut construit le premier secteur, qui étaient formé de 981 habitations en bois construites sur des lots de 5 x 10 m. Le second secteur, construit lors de la dernière année du mandat du gouvernement de Carlos Lacerda, se construisirent en 228 « vaguons » en bois divisés en 39 unités de deux étages, avec une salle, une cuisine et une salle de bain au RDC et deux chambres au second. Ce qui était transitoire, devint définitif, et jusqu'aujourd'hui vivent dans la communauté, beaucoup de familles qui furent déplacées à *Nova Holanda* dans l'attente de se voir déplacées vers un autre ensemble de la ville, ce qui n'arriva jamais⁵². »

Il ne s'agit pas de contextualiser les dynamiques urbaines par rapport au découpage administratif des politiques urbaines, que sont la municipalité ou encore la région métropolitaine de Rio de Janeiro comme le permette les approches habituellement mises en œuvre. Théâtraliser l'urbain quotidien vise une « non contextualisation » territoriale ou urbanistique (au sens administratif) en amont du développement afin d'accéder à l'authenticité la plus réaliste des enjeux de ces dynamiques urbaines. De ce fait, les dynamiques urbaines, ne sont pas « mises en regard » par rapport à un groupe donné ou un terrain considéré mais c'est ce groupe donné et ce terrain considéré qui permettent la lecture quotidienne de ces dynamiques.

Ce document écrit en est de même. Il cherche par sa mise en écriture (action) à révéler les pratiques. Ces pratiques de l'urbain quotidien, avec l'adaptation d'une méthodologie plurielle permettant de transmettre les dimensions du réel.

⁵² URL: http://www.museudamare.org.br/index.php?option=com_content&view=article&id=132&Itemid=155

III.2 Une nouvelle démarche par rapport à la vision hégémonique...

Les spect'actes I et II permettent de comprendre différents espaces et l'importance du vécu quotidien, afin de saisir les enjeux et les dynamiques urbaines influant et construisant ce quotidien urbain. Une des nouveautés de cette approche est de rompre, par son fond comme par sa forme avec certaines *visions* considérées comme hégémoniques, ce qui nous permet de lire les dynamiques urbaines sous un angle différent.

a) D'une ville internationalement vécue comme une « attraction touristique »

S'il on effectue un résumé extrême, à travers le monde entier, Rio de Janeiro est connue pour une certaine contradiction entre « ses plages » et « ses *favelas* ». Ces espaces, n'en sont pas moins vecteurs d'images et d'imaginaires véhiculés qui opposent alors « nature » et « ville », « paysages » et « urbain », « tourisme » et « pauvreté », « plaisir » et « violence ».

En effet, en 2012, la ville de Rio, qui se déploie entre la mer et la montagne dans une nature luxuriante, reçoit officiellement le titre de « site du Patrimoine Mondial ». On note que cette acceptation est une première. En effet le Patrimoine Mondial dans la catégorie Paysage Culturel et Urbain était jusqu'alors réservé la mise en patrimoine de jardins historiques ou de systèmes agricoles traditionnels mais jamais à une ville. Rio de Janeiro devient le premier paysage urbain classé au Patrimoine Mondial de l'Unesco. Cette acceptation permet donc une liaison de ces oppositions entre nature et culture. Néanmoins, ne serait-ce pas là un moyen de plus pour véhiculer l'image de Rio à travers le monde et favoriser l'attraction touristique ?

Ainsi, *théâtraliser l'urbain quotidien* permet une lecture des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro qui passe, non plus par le fait de véhiculer des images, mais par le partage d'expériences vécues dans l'espace et dans le temps lors des itinéraires.

Les itinéraires, dont les conversations sont retranscrites permettent d'accéder à une dynamique locale qui place l'habitant au centre. Cette méthode peut être vécue comme parallèle au tourisme des *favelas* qui se développe fortement depuis quelques années à Rio de Janeiro. En effet, elle propose une sorte de visite « dé-touristique » du quotidien de ses habitants, et cela, non pour mettre en valeur ou critiquer mais simplement pour relater leur vécu à un moment donné. Cette retranscription participe à valoriser le quotidien des habitants et dans le cadre de cette étude, des habitants considérés comme « citoyens-engagés ». Le concept de « dé-tourisme » est emprunté à l'ouvrage intitulé « *Guide indigène de (dé)tourisme de Nantes et Saint-Nazaire* » qui vise à : « *détourner le guide touristique pour n'en garder que le principe élémentaire : amener des gens dans des lieux avec un sacré bon bouquin, même pas cher. Tout le reste est libre, ouvert à l'acte de créer et de dire, comme marcher, sauter, rêver - ouvert au grand délire. Une littérature du détour. Une littérature vernaculaire et qui vote avec ses pieds*⁵³. » *Théâtraliser l'urbain quotidien* permet, à travers le vécu des itinéraires, d'amener autant le chercheur que le lecteur aux détours imprévus voir involontaires, qui nourrissent la lecture de ces espaces.

b) Qui initie sa réflexion à partir des politiques « urbaines »

Par ailleurs, cette approche bien que critiquable, permet de rompre avec une vision prenant en considération uniquement les politiques urbaines à l'œuvre. En effet, l'urbanisme comme

⁵³ *Guide indigène de (dé) tourisme de Nante-s et Saint-Nazaire, bureau de la main d'œuvre indigène*. © éditions à la criée, rezé - nantes, juin 2009, collection le rouge bêche la joue sème, p 7.

discipline permettant l'action des politiques urbaines, s'attache historiquement à une lecture des différentes **politiques de l'Etat dans le domaine urbain** et leurs influences sur l'urbanisation. Il vise en résumé à accompagner et aider les décisions et l'action de ces politiques.

Théâtraliser l'urbain quotidien, loin de ne pas discuter de ces « politiques urbaines », n'en fait pas un objet d'étude, mais propose, d'avantage une lecture des formes de **gouvernance urbaine** et de leurs dynamiques. On entend par le terme « gouvernance urbaine » la définition donnée par le politiste et sociologue, Le Gales Patrick selon lequel⁵⁴ :

- D'un point de vue théorique ce terme est lié aux théories des organisations, à celles des politiques publiques et aux approches qui permettent de dépasser une perspective purement institutionnelle. Cette notion de gouvernance n'est ailleurs pas propre au gouvernement des villes même si elle s'y applique de façon plus évidente.
- Le terme de gouvernance renvoie donc également aux fonctions et actions de gouvernement mais sans idée d'uniformisation de rationalité de standardisation. Le terme de gouvernance urbaine suppose une plus grande diversité dans la manière d'organiser les services, une plus grande flexibilité, une variété des acteurs, voire une transformation des formes que peuvent prendre la démocratie locale, la prise en compte du citoyen et du consommateur, la complexité des nouvelles formes de citoyenneté.
- L'autorité locale devient un acteur important certes mais un acteur parmi d'autres, tout comme l'Etat.
- Le concept de gouvernance urbaine permet de reconnaître la fragmentation, l'incohérence et suggère de mettre accent sur les formes de coordination verticale et horizontale de l'action publique. Il permet de mieux prendre en compte la capacité stratégique des acteurs la diversité des processus de légitimation la dynamique de négociation entre acteurs.

En effet, les spect'actes I et II mettent l'accent sur les conditions quotidiennes urbaines rendant impossible une action publique efficace, qui minimise effets pervers, conflits non prévus, ou impuissance réelle. Cette lecture de la gouvernance met néanmoins en avant les conditions qui renvoient à la coordination de différentes organisations.

Selon Maíra Machado Martins, un autre processus est essentiel à prendre en compte dans la ville de Rio de Janeiro concernant les *favelas*, et participant à cette émergence d'un moment important dans l'histoire populaire *carioca*, c'est celui de la « pacification » des *favelas*.

En effet : « Depuis 2008, le Secrétariat de Sécurité Public (SSP) de l'Etat de Rio de Janeiro (secteur du gouvernement de l'Etat fédéré de Rio de Janeiro chargé de la sécurité publique) a démarré le projet d'installation permanente des policiers dans les *favelas* de la ville. Les UPP's (Unidades de Policia Pacificadora), ont été créées sous le concept de la police de proximité, visant à créer une coopération entre la population des *favelas* et les institutions publiques chargées de la sécurité publique (la Police Militaire, la Police Civile et l'Institut de Sécurité Publique). L'objectif du programme, selon la SSP est d'un côté de « récupérer » les territoires qui étaient (historiquement) sous le contrôle des narcotrafiquants ou des *milicanos*, et d'un autre, de démarrer un processus d'inclusion sociale de la population. Mais, il ne faut pas oublier le fait que la ville de Rio de Janeiro a été élue pour accueillir les Jeux Olympiques de 2016 et que le Brésil accueillera la Coupe du Monde de football de 2014⁵⁵. »

⁵⁴ LE GALES Patrick, *Du gouvernement des villes à la gouvernance urbaine*, Revue française de science politique, 45^e année, n°1, 1995. pp. 59- 60.

⁵⁵ MACHADO MARTINS Maíra, *Les « copropriétés populaires » de l'Avenida Brasil : étude d'une nouvelle forme d'habitat informel à Rio de Janeiro dans les années 2000*, Thèse dirigée par Alain BOURDIN, Soutenue le 09 septembre 2011, p 373.

Pour l'anecdote de l'expérience, lors au mois de mars lors de mon arrivée à Rio de Janeiro, je décide d'habiter au sein de *Chapeu Mangueira*, une *favela* de la *Zona Sul*, située à flanc de colline face à la plage de *Leme*. *Chapeu Mangueira* fait partie des communautés ayant vécu une période de « pacification » par les UPPs. En effet le 10 juin 2009 une UPP est inaugurée par les institutions publique : le gouverneur Luiz Fernando Pezão, le préfet Eduardo Paes, et le secrétaire d'Etat de la Sécurité Publique, José Mariano Beltrame se déplacent pour l'occasion. Néanmoins, on peut noter, suite à cette expérience de vie, que la « pacification » semble déjà bien loin, et actuellement aucune action sociale n'est mise en œuvre dans ce cadre, au sein de cette communauté. En effet, on observe la présence d'une voiture d'une UPP, à chaque « entrée », mais ces unités et leurs protagonistes ne sont ni autorisés, ni en moyen de « monter ». Il semble que, par manque de « moyens », certains accords furent passés entre ces UPP et les narcotrafiquants. Ainsi, on remarque que la présence de trafiquants armés au sein de cette communauté est loin d'avoir « disparue » des ruelles pour laisser place, comme ce fut le cas quelques mois auparavant, à ces unités. Par ailleurs, la vie nocturne semble s'être restreinte en termes de festivité selon les habitants (un couvre-feu a été mis en place lors de la présence des forces de police au sein de la communauté) et en quatre ans les quatre auberges de jeunesse de cette communauté ont disparues. D'autre part, les affrontements récurrents entre GCAs ou entre GCAs et UPP amènent à se demander si ces UPP ont désormais le même rôle que lors de leur création ? On se demande alors qu'en est-il aujourd'hui, au sein du quotidien du Complexo da Maré ?

Le Complexo da Maré a vu son territoire occupé par l'armée brésilienne en vue de l'établissement d'une « pacification » par une UPP, qui finalement n'a jamais eu lieu. En effet : « *Entre le 5 avril 2014 et le 30 juin 2015, les forces armées occupèrent les favelas de la Maré, localisées dans la ville de Rio de Janeiro, avec pour finalité de contribuer à la pacification du territoire et d'établir des conditions de sécurité pour l'implantation d'une UPP. L'action des militaires, commandée par l'Etat-Major Ensemble des Forces Armées et appelée Opération São Francisco fut régulée par une Garantie de la Loi et de l'Ordre (GLO), expédiée par la Présidence de la République. Cette mesure accorda au pouvoir de police les troupes sur une aire de près de 10 km², autorisant les militaires à effectuer des patrouilles, des entrevues, des inspections et des arrestations en flagrant délit*⁵⁶.

Durant la période de terrain, et pendant certains itinéraires, on assiste à des entrées des forces armées de la BOPE au sein du Complexo da Maré, changeant radicalement l'ambiance et la situation lors de certain itinéraire. Ces changements transforment ainsi le quotidien de tout un chacun, qui se sent dérouté par les échanges de tirs entre les forces armées étatiques et les GCAs. Sous l'égide de la « sécurité publique », les politiques urbaines à l'œuvre se résument actuellement à ces interventions drastiques qui amènent la perte de vie et la méfiance grandissante des habitants face aux autorités et aux institutions publiques censées agir « en faveur » du peuple.

Théâtraliser l'urbain permet de comprendre les enjeux prépondérants d'un tel contexte urbain. Cette dynamique, qu'on peut nommer **militarisation des politiques urbaines** est ainsi abordée à travers le cheminement quotidien des habitants. Le rôle pris par ces « citoyens- engagés » au quotidien, permet, de perpétuer un lien essentiel bien qu'extrêmement fragile, entre ces politiques urbaines réduites à des interventions directes de sécurité publique et le quotidien des habitants. En ce sens, la lecture des spect'actes I et II permettent de comprendre en partie, car il n'en est en rien une lecture exhaustive, les enjeux quotidiens et les nouvelles formes de **gouvernances urbaines** visant à changer les formes de dominations actuelles à Rio de Janeiro.

⁵⁶ SOUSA SILVA Eliana, *A ocupação da Maré pelo exército brasileiro : percepção de moradores sobre a ocupação das forças armadas na Maré, Redes da Maré*, Rio de Janeiro, 2017. P14.

c) **Afin de mettre en œuvre des projets urbains**

On peut faire la critique selon laquelle : théâtraliser l'urbain quotidien ne permet pas une opérationnalité urbanistique. En effet, cette approche ne vise pas à émettre une proposition d'action concrète en termes de résultat. En ce sens, elle est novatrice par rapport aux approches des dynamiques urbaines de projets urbains concrets mis en œuvre par les institutions publiques, et qui s'attache à la valorisation récurrente du visuel. *Théâtraliser l'urbain quotidien* est une approche qui « dénote » par rapport à cette hégémonie du sens de la vue dans le monde de l'urbanisme. Projeté, cartographié, visualisé, imagé, sont autant de terme qui omettent la présence de nos autres sens, tous aussi essentiels à prendre en compte pour un « bien-être » urbain au quotidien. Cette approche, bien que largement critiquable, permet, au travers des ambiances partagées et données en partage, de saisir leur importance dans l'action collective.

Autant au Brésil qu'en France, le manque de considération des dimensions sensibles au sein des projets urbains est récurrent. Or, on affirme à travers les spect'actes I et II que cette dimension est essentielle. Par exemple, lors des affrontements entre les groupes armés, c'est l'ouïe et sa liaison à la vue qui prime dans la lecture de la situation, comme le montre l'itinéraire avec Bira. On remarque également qu'une page Facebook intitulée « Vive Maré » permet aux habitants et personnes présentes lors de ces affrontements d'avoir connaissance de l'évolution de la situation d'affrontement en cours. Un autre exemple flagrant, est le déménagement d'Alberto. En effet, les ambiances sonores, diffusées notamment à travers la musicalité, et non régulées par une instance publique peuvent aussi bien créer un sentiment de festivité qu'un sentiment d'animosité car aucune loi ne s'applique alors, si ce n'est celle de l'individualité et de sa compréhension de la notion du respect.

Dans le contexte de cette étude, on peut affirmer que travailler uniquement sur des cartographies permettant de visualiser, ne transmettrait pas le même fond de vécu, d'où la pertinence de cette nouvelle approche. Les itinéraires retransmis visent à conserver au maximum l'authenticité de l'expérience vécue afin de transmettre au lecteur les différents points expliqués par l'auteure par la suite. Les sons, mis en mots, sont là non pas comme analyse mais comme élément alimentant la dimension sensible de la transmission de cette expérience au lecteur : une simple carte de ces itinéraires ne permettant pas d'approcher cette notion d'ambiance.

III.3 La mise en acte d'une « utopie collective » : la ville inclusive ?

Théâtraliser l'urbain quotidien nous permet d'approcher les utopies collectives qui sont imprégnées d'utopie individuelle. En effet, les acteurs engagés sollicités lors de ce travail, nous montrent bien comment leurs espaces quotidiens urbains influent sur leur engagement et vice-versa.

Rio de Janeiro, connue dans le monde entier, cherche par les méga-événements qu'elle héberge depuis quelques années à renforcer son image internationale. En effet, on note parmi eux l'accueil de la Coupe du Monde en 2014 et des Jeux Olympiques en 2016. En effet : « *En accueillant la Coupe du Monde 2014 (dont la finale) et l'organisation des JO d'été 2016, Rio de Janeiro affiche clairement la consécration de sa destinée de ville attractive et touristique. Depuis les années 2000, de nombreux travaux montrent que les pays et les villes ont accepté la stratégie des méga-événements comme outil pour propager une image favorable, renforcer la croissance et transformer l'espace urbain [Andranovich G, Burbank, 2001 ; Horne J, Manzenreiter W, 2006 ; Antier G, 2005]*⁵⁷. »

Ainsi, selon l'actuelle directrice du REDES : « *Au moment où l'armée entra, on était dans un moment spécifique ici à Rio , et la Maré était en train de vivre une situation très critique parce que de nombreux intégrants de ces GCAs migrèrent, pour cause de l'installation des UPPs dans d'autres parties de la Ville de Rio de Janeiro par exemple du Complexo Alemão, Jacarezinho, ou Mangueiras, vers le Complexo da Maré. Le Complexo da Maré vit un moment très critique en relation à comment ce seraient passé ces événements mondiaux de la Coupe du Monde ou des Jeux Olympiques, sans la préoccupation de la Maré. Il a toujours été un quartier constituant un grand défi. Sa position est très stratégique, personne n'arrive à Rio de Janeiro à Pied, en voiture ou en avion sans passer par la Maré*⁵⁸. »

Dans ces considérations, théâtraliser l'urbain quotidien permet une approche des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro, non pas sous le **prisme** des « méga » événements mais par le **vécu** de « micro » événements. En effet, les spect'actes présentés en amont, permettent de contextualiser ses « micro » événements, émergeant de la *praxis* quotidienne de ces acteurs-engagés.

Afin d'expliquer ce propos, on se penche sur trois « micro » événements, organisés par trois associations différentes, lors de la participation observante que sont :

- a) **La « marche contre la violence » (Redes de la Maré)**
- b) **La 1^{ère} rencontre : « Droit à la favela et grande virée de communication et de culture »**
(Musée de la Maré)
- c) **Le séminaire international « pour les périphéries » (IMJA)**

⁵⁷ CHETRY Michaël et LEGROUX Jean, *Rio de Janeiro dans le contexte des méga-événements : le rôle des pouvoirs publics dans la ségrégation urbaine*, Espace populations sociétés [En ligne], 2014/2-3 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 10 janvier 2017, p8.

Disponible sur : <http://eps.revues.org/5809>

⁵⁸ *Marcha da Maré pede o fim da violência na zona norte*, Mercredi, 24/05/2017, 11:27, CBN Rio – Entrevista. Disponible sur : <http://cbn.globoradio.globo.com/media/audio/89845/marcha-da-mare-pede-o-fim-da-violencia-na-zona-nor.htm>

a) La marche contre la violence (Redes de la Maré)

Le 24 mai 2017, une « **marche contre la violence** » est organisée sur l'initiative du forum « *Basta da violencia ! Outra Maré é possível...* »⁵⁹. Ce forum constitue un mouvement créé le 6 mars 2017 à partir de l'articulation des institutions de la société civile, d'organismes publics et privés et des habitants des 16 communautés da Maré. L'objectif majeur de cette initiative est la mobilisation de la population du *Complexo da Maré* et d'autres parties de la ville de Rio de Janeiro pour que, de forme permanente, ils puissent, selon la page Facebook « *penser des formes créatives et collaboratives de faire face aux multiples violences dont ils souffrent au quotidien* ». Ainsi, ils incitent à cette construction collaborative du processus de **lutte contre la violence**. On peut noter, à titre indicatif, qu'à sa création en mars 2017, la page Facebook accueille 1300 suivis, et atteint en juillet 1700 suivis. On propose de comprendre les raisons de cet événement à travers une interview de l'ancienne habitante da Maré, ancienne présidente de l'association des habitants de *Nova Holanda*, ancienne directrice du CEASM et actuelle présidente du REDES : Eliana Sousa Silva pour la *Central Brasileira de Notícias*⁶⁰(CBN) :

« Cette marche est le résultat d'un processus qui se passe à la Maré depuis quelques années qui vise à parler de la violence et d'une idée selon laquelle il n'existe pas de Sécurité publique pour les habitants des favelas d'une manière générale et nous actons ici à la Maré. Cette marche surgit, en vérité à partir d'un soulèvement qu'on a fait depuis 2016, de recensement des interventions policières et entre les groupes civils armés, qui actent ici dans la région et de ce que ces conflits ont générés en 2016. [...]

Par exemples l'école, 20 jours d'école fermée signifie 10% des jours scolaires que les enfants ont en moins sur l'année. [...]

On a commencé à appeler d'autres organisations de la Maré pour tenter de comprendre ces chiffres et pouvoir proposer des alternatives, et chemins afin de minimiser cette situation de violence. Cette marche, fut aussi très provoquée par l'augmentation de la violence en 2017. Déjà accompagnant les trois premiers mois il y a eu 13 morts à la Maré, en 2016 ils furent 17, cette année (mars) ils sont déjà 13, du coup ça génère une situation où on doit faire quelque chose rapidement, et le chemin, dans notre perception est de mobiliser la population da Maré, qui vit ce quotidien, souvent sans pouvoir parler sur cela, sans pouvoir mettre cet ordre du jour dans la ville. On pense que c'est un problème de la ville, la ville doit s'engager pour cela dans la marche dans ville, pour la ville à partir de la Maré. [...]

On essaie de mettre en place un processus à partir de cette idée qu'on ne peut pas naturaliser le fait qu'il y est dans certaines partie de la ville des personnes civiles armées, qui contrôlent et d'une certaine manière provoquant la détermination des espaces de conflit où la question de la létalité et la question la plus juste pour moi. [...]

On a besoin de penser réellement, qu'est-ce, d'un côté : Les opérations policières, la manière de comment l'Etat vient acter, avec des affrontements déterminés, avec la justification que la question des drogues est la question la plus grave, et qu'il s'est établi à cause de cela, une guerre, et que dans cette guerre se justifie un ensemble de violence et de violations principalement pour les habitants des favelas. En cela, on pense que c'est une question, où d'un côté vous avez l'Etat, une perception très équivoque de ce que serait un affrontement en relation à ces groupes, et de l'autre vous avez des groupes, qui chaque fois grandissent d'avantage, augmentent leur pouvoir belliqueux d'affrontement

⁵⁹ Traduction littérale : « *Assez de violence ! Une autre Maré est possible...* »

⁶⁰ La centrale brésilienne d'actualité est un réseau de radio brésilien, détenu par groupe Globo.

et déterminent, et contrôlent le territoire, parce qu'il manque la souveraineté de l'Etat, et qu'il manque la reconnaissance que les personnes qui vivent dans les favelas ont le **droit à la sécurité publique**. Le chemin pour moi, est le chemin de reconnaître, et chercher d'autres formes, qui ne sont pas belliqueuses. Avec la propre occupation de la Maré, une opération qui coûte 700 millions d'argent public et quand vous regardez par le passé, vous n'avez pas un d'impact positif. [...] On a se soucie d'engager la société selon ce problème. Ce n'est pas un problème seulement de l'Etat. C'est un problème pour lequel la ville doit s'engager, doit reconnaître qu'on devrait vivre dans une ville où tous nous avons les mêmes droits et à partir de cela, chercher des formes intelligentes et rompre avec ces cercles de pouvoir. »

Durant la période de cette étude, plus exactement début mai, on constate la mise en place de plots, à l'entrée de la rue *Teixeira Ribeiro*. A une dizaine de mètres, de ceux-ci on note l'apparition d'un « poste de contrôle » représenté par un groupe de trafiquants armés, la plupart du temps assis. Cette transformation physique et symbolique de l'espace ouvert est une première au sein de cette rue du *Parque Maré*. Elle vise à empêcher l'entrée de *caveirão*. Ce marqueur territorial et sociétal met en évidence, la guerre entre les forces étatiques et les GCAs et renforce la notion d'affrontement. De plus, on note après plusieurs discussions que ce changement marque évidemment, une fois de plus, le quotidien des habitants par l'effet de sélection des véhicules qu'elle impose.

b) La 1^{ère} rencontre : « Droit à la favela et grande virée de communication et de culture » (viradão de comunicação e cultura)

Les 23 et 24 juin 2017, le Musée de la Maré organise « la 1^{ère} rencontre « Droit à la favela et grande virée de communication et de culture », selon la traduction littérale de l'événement. Cet événement propose une série de tables rondes de discussions ainsi que la réalisation d'ateliers culturels par les habitants de diverses *favelas* de Rio de Janeiro. Les tables rondes sont créées autour des thématiques suivantes : Droit à la ville et à l'habitat, Education et culture, Qu'est-ce que le Droit à la favela ? Santé et assainissement, Décriminalisation des drogues et sécurité publique. Cet événement est organisé avec le soutien de Marielle Franco, conseillère municipale du Parti Socialisme et Liberté (PSOL), qui est née et a grandi au sein du Complexo da Maré. On constate, que cette rencontre est une première, ce qui montre l'émergence de cet événement et de sa forme.

c) Le séminaire international (IMJA)

Les 17 et 18 mars 2017, les membres de l'Institut Maria João Aleixo (IMJA) organisent un séminaire international intitulé « **Qu'est-ce qu'est la périphérie au final, et quelle est sa place dans la ville ?** ». L'IMJA est une association récente (2014) initiée par un projet de l'Observatoire des Favelas en partenariat avec le REDES, qui connaît une gestion humaine encore très liée, bien qu'indépendante législativement de son organisation précurseur. L'IMJA est créé dans le but de créer un « mouvement international des périphéries », afin de « produire des entrées et des répertoires qui contribuent à la supériorité (le dépassement) de la vision hégémonique négative sur les périphéries et les favelas », selon leur page Facebook (suivies par 618 personnes).

En effet, selon ses créateurs, il s'agit d'un centre d'études dédié à la formation, la création et la diffusion de connaissances et méthodologies ayant comme centralité la production d'un capital cognitif sur les espaces populaires. Dans ce cadre, l'IMJA recevra une première « promotion » d'août à décembre 2017, d'une trentaine « d'étudiants » en résidence au sein du Complexo da Maré. Parmi eux, on note trois catégories mise en œuvre par l'IMJA : les activistes, les artistes, et les chercheurs travaillant sur ces thématiques. On remarque l'importance de la mixité culturelle par la volonté de créer un mouvement international. Cette échelle est celle de l'action souhaitée par l'IMJA à travers l'accueil « d'étudiants » venus, pour cette première édition des pays du monde entier : le

Mozambique, la Guinée Bissau, le Portugal... et dont le portugais est, la, ou une des langues officielles. Dans ce cadre, le séminaire organisé par l'IMJA met en œuvre deux jours de débats entre des personnalités variées venant de pays divers, de disciplines diverses et amène à la création de la construction de la « Lettre de la Maré ». (**Annexe 5 : Lettre de la Maré**) Le dernier paragraphe de celle-ci nous dit : « *Comprendre la ville en sa pluralité c'est reconnaître la spécificité de chaque territoire et également, affirmer la condition citoyenne et le protagonisme de tous ses résidents et résidentes. Pour cela, il est nécessaire de reconnaître que les mêmes sont les principaux sujets aptes à narrer leurs pratiques sociales et culturelles, symboles de résistances et réinvention, formes concrètes d'affirmation de d'invention de droits, qui nécessitent d'être amplement garantis dans la forme des politiques publiques. Il s'agit d'un principe de validation pleine de vie sociale, démocratiquement orientée et configurés par les usages légitimes du territoire par les groupes populaires. La garantie de ce principe sera seulement possible à partir de la construction d'une radicale expérience démocratique de Droit à la Ville.* »

Cette récente organisation au sein d'un territoire tel que le Complexo da Maré met en exergue la volonté de ces membres de créer un réseau international à partir de constats locaux. Cette nouvelle dynamique urbaine au sein d'un territoire populaire met en évidence une forme de discours politique venant de l'IMJA, et qui cherche à contrer les stigmatisations sociales et spatiales de ces territoires considérés comme « périphériques ».

Ces trois « micro » évènements ne participeraient-ils pas à la création de dynamiques urbaines portées par un discours collectif bien qu'admettant des divergences, concernant des « espaces populaires » ?

En effet, bien qu'ils puissent se lire différemment, ils appartiennent, selon nous à une « utopie collective ». Tout d'abord, ils mettent en exergue des actions et constituent le fond d'une lutte urbaine. En effet, ils participent tous les trois à des revendications diverses qui pourraient se résumer par le *droit à la vie et la sécurité publique* ; le *droit à la périphérie* ; ou encore le *droit à la favela*. On affirme qu'il s'agit ici d'une lutte urbaine et non d'une lutte sociale, car les protagonistes de ces évènements sont aussi bien des habitants, que des universitaires, ou encore des personnalités politiques ou médiatiques. En effet, ceux-ci ne correspondent en aucun cas à une restriction de classe sociale. Bien au contraire, ces acteurs représentent des « classes sociales » extrêmement diversifiées, mais qui, s'intéressent et s'engagent à travers ces évènements. En cela, bien que leurs contenus soient variés ils ont pour vocation de redéfinir le système de gouvernance en prônant une forme de ce que Henri Lefevre nomme le « Droit à la ville » et que l'on nomme ici, l'urbanité. Une urbanité, au sens du « *caractère de ce qui fait une ville*⁶¹ », ou encore, pour reprendre les termes de Thierry Paquot, de ce qui fait « *l'esprit des villes*⁶² ».

De plus, on peut se demander si ces « micro » évènements ne sont pas moins une forme d'action permettant (en cela contrairement aux « méga » évènements) de contribuer davantage à la création d'un mieux « vivre ensemble » ? Quels impacts, et quelles prises en compte de l'urbanité ces évènements engagent-ils ? Autrement dit, qu'est-ce que les termes « micro » et « méga » véhiculent, si ce n'est une image ?

⁶¹ <http://www.cnrtl.fr/definition/urbanit%C3%A9>

⁶² PAQUOT Thierry, *Désastres urbains, les villes meurent aussi*, La Découverte, Paris, 2015, p.109

Ainsi, « théâtraliser l'urbain quotidien » est une nouvelle démarche qui permet, par une lecture sensible et morphologique de l'urbain quotidien, d'envisager une approche utopique de celui-ci.

En effet, on note que cette démarche permet, à travers ce travail écrit, de mettre en lien des associations qui, pour des raisons supposées politiques, et territoriales, en viennent à une certaine non-coopération dans l'action quotidienne, alors que leur objectif commun de développement éducatif et culturel pour et par la population du Complexe de la Maré, et leur utopie semblent les unir. **(Annexe 2 : Schéma des associations considérées lors de l'étude)**

Cette triple approche de l'urbain quotidien, amène à comprendre les luttes urbaines émergentes dans le contexte *carioca*, et met en exergue les relations entretenues par les acteurs-engagés au sein d'association, entre leur vécu au quotidien et leur discours émanant d'une « utopie collective ». On entend par utopie le sens emprunté au latin *utopia* qui signifiait « endroit, région » en grecque antique. En ce sens, l'utopie collective est comprise, non pas comme une île imaginaire jouissant d'un système social et politique idéal au sens de Thomas More dans son ouvrage *Utopia*, mais comme un urbain quotidien multiscalair (qui emboîte les échelles territoriales), au sein duquel, un système social et politique serait idéal.

Cette utopie collective de l'urbain quotidien multiscalair peut s'apparenter à une demande grandissante d'urbanité qui peut trouver sa place dans le concept de ville émergente, emprunté au sociologue-urbaniste Yves Chalas⁶³ ou encore de ville inclusive, discutée Pauline Collet⁶⁴, en rapport aux écrits d'Henri Lefebvre notamment de son ouvrage intitulé *Le Droit à la Ville*⁶⁵, par les discours qu'elle sous-tend.

Néanmoins, cette utopie serait-elle délimitée, arrêter, ou cantonné à un « simple concept » ?

⁶³ CHARMES E., LEGER J.-M., *Retour sur « La Ville émergente »*, Flux 2009/1 (n° 75), p. 95.

⁶⁴ COLLET Pauline, *Le Caractère Exclusif de la Ville Inclusive, Etude de cas à Bangalore, Inde*, Mémoire de M2 UCI, IUG, Grenoble, 2015 – 2016, p22.

⁶⁵ LEFEBVRE Henri, *Le Droit à la ville*, éditions Economica, Paris, 2009 [1968], 135 p.

CONCLUSION

Ainsi, **théâtraliser l'urbain quotidien** permet, à travers ces différentes approches de comprendre le rôle sensible, morphologique et utopique que peut jouer l'urbain au sein de notre quotidien.

Une démarche transversale du « monde urbain »

Théâtraliser l'urbain quotidien permet une approche singulière de ces dynamiques urbaines à travers la figure de l'« habitant-engagé » ce qui constitue en cela une nouvelle démarche. Cette dernière offre l'intérêt de dépasser les frontières disciplinaires et culturelles portant et portées sur, et par le « monde urbain », afin de comprendre les enjeux de ces dynamiques à Rio de Janeiro.

Les dynamiques urbaines en tant que mouvements qui animent et font évoluer le monde urbain sont en perpétuelle évolution et c'est pour cela qu'il convient de les décrire.

Cette démarche transversale permet, au travers des discours individuels une certaine lecture d'un discours collectif dans lequel une compréhension des dynamiques urbaines au sein du contexte carioca peut être envisagée.

Une démarche créant du lien entre deux notions essentielles liées à l'espace

Théâtraliser l'urbain quotidien permet d'approcher les dynamiques urbaines, non en distinguant les notions de territoire, d'acteurs, et des pratiques mais bien en montrant les liens étroits qui se cachent derrière ces notions. Dès lors, l'espace n'apparaît plus comme le porteur d'une vérité exclusive mais d'une infinité de possibilités inclusives.

L'expérience des espaces parcourus permet une approche des dynamiques urbaines à travers des discours dynamiques et individuels aidant à la compréhension de l'enjeu **sensible** de l'urbain quotidien. Les ambiances partagées et données en partage permettent de comprendre, que :

« Les individus ne dépendent pas des ambiances, des milieux, mais ils dépendent des ambiances partagées, ils dépendent des ambiances qu'ils partagent et ont partagés, ils dépendent des milieux auxquels ils ont adhéré, prêté attention. Et ils dépendent encore plus fortement des ambiances avec lesquelles ils ont conservé un lien dans la durée ou dans l'intensité⁶⁶. »

On comprend alors l'importance des ambiances de ces itinéraires traitant l'urbain quotidien et s'intégrant dans une dynamique plus vaste d'un processus de valorisation identitaire et des mémoires urbaines.

On peut revenir sur l'interrogation : *en quoi l'expérience de l'urbain quotidien est-elle théâtralisée ?*

L'expérience de l'urbain quotidien est théâtralisée par la méthode des itinéraires. C'est par cette méthode, que l'on propose aux « habitants-engagés » de co-expérimenter leur urbain quotidien. Puisque l'urbain quotidien est ainsi « mis en scène » cela permet une authenticité de la transmission de l'expérience.

Cette authenticité, montre que la notion d'expérience de l'espace (urbain quotidien) :

- est une source de connaissance inépuisable et dynamique
- permet une approche sensible du « monde urbain »
- permet de considérer le processus d'appropriation spatiale

Les discours « individuels » permettent alors de comprendre le « discours collectif » porté sur et par cet urbain quotidien

⁶⁶ TOUSSAINT Maëlys, *Jean-Yves Petiteau et l'expérience des itinéraires : itinéraires de dockers à Nantes, entre récits personnels et ambiance partagée*, Sciences de l'Homme et Société. 2014, p 35.

La représentation des espaces parcourus permet une approche des dynamiques urbaines à travers des représentations individuelles et collectives qui permettent de saisir l'enjeu **morphologique** de l'urbain quotidien.

On peut revenir sur la question : *en quoi la représentation de l'urbain quotidien est-elle théâtralisée ?* La représentation des espaces parcourus de l'urbain quotidien est théâtralisée par la méthode des cartes mentales et des récits de vie qui sont reliés à la participation observante dans ces espaces. C'est par ces méthodes, qui correspondent à des outils en vue de récolter des données que l'on propose aux « habitants engagés » de re-présenter leur urbain quotidien. On note toutefois que ce sont d'avantage les méthodes des itinéraires et de la participation observante qui permettent l'émergence d'une telle démarche.

La notion de représentation de l'espace (urbain quotidien) :

- est déterminée par une double dimension : singulière (individuelle) et plurielle (collective)
- est une source de connaissance permettant une diversité d'interprétations infinies

Les représentations « individuelles » permettent alors de comprendre la « représentation collective » porté sur et par cet urbain quotidien. Ce « discours » et cette « représentation » collectifs sont compris par l'idée d'une « utopie collective ».

Ainsi **l'expérience, la représentation** sont deux notions qui permettent une lecture des espaces tout en dégageant certaines dynamiques urbaines inhérentes, et essentielles à prendre en considération afin de penser le « monde urbain ». Les expériences et les représentations de l'urbain quotidien permettent une lecture des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro. Sans permettre une explication exhaustive de ces dynamiques, elles permettent néanmoins d'en saisir les enjeux par les liens effectués entre les différentes échelles et interactions propre à l'espace.

Ces deux notions peuvent alimenter la réflexion sur les dynamiques urbaines à Rio de Janeiro, car elles amènent à comprendre les liens qui relient le « citoyen engagé », « l'urbain quotidien », aux « utopies collectives ».

Ainsi, cette nouvelle démarche amène une compréhension des dynamiques urbaines à travers l'expérience et la représentation de l'espace qui permettent de saisir l'enjeu de l'**utopie** d'un urbain quotidien.

Une démarche incomplète pour la compréhension des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro

On peut revenir sur la question : *en quoi cette théâtralisation permet d'appréhender la notion « dynamiques urbaines » à Rio de Janeiro ?*

Théâtraliser l'urbain quotidien permet, à travers une lecture des espaces parcourus et des espaces représentés, d'aborder concrètement les concepts de la ville héritée, la ville sensible, la ville émergente et la ville inclusive. En effet, cette approche pratique, offre une illustration des concepts inhérents à la notion de ville. Et ainsi, la ville comme œuvre d'art se dessine.

Quelles sont ces dynamiques ?

Cette approche constitue une nouveauté par sa méthodologie qui décontextualise les faits du territoire urbain afin de favoriser une lecture plus authentique d'une réalité vécue : celle de l'urbain quotidien. En effet, elle permet d'aborder certaines dynamiques urbaines en cours à Rio de Janeiro qui peuvent être thématiques ainsi :

- **La valorisation identitaire et des mémoires urbaines**
- **La militarisation des politiques**
- **La question foncière et les informalités**
- **Les luttes urbaines**
- **Les évolutions de la « gouvernance urbaine »**

Néanmoins, on peut se demander si une approche thématique n'omet pas l'aspect dynamique du système urbain. Cette démarche reste incomplète, car elle se base sur une approche qualitative et, en cela, ne peut permettre une lecture exhaustive des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro. Mais quelle approche le permettrait ?

Une démarche qui admet des limites

Ainsi, cette approche admet certaines limites essentielles à prendre en compte. Ne se situant pas dans un champ disciplinaire précis, elle peut donc faire l'objet de critique, notamment des définitions données. La transversalité disciplinaire qu'elle admet, renforce la validité interne de l'étude, mais limite ainsi sa validité externe. Autrement dit, on peut critiquer le fait que cette approche ne puisse mettre en valeur des résultats généralisables, ou ne puisse être transposée à d'autres études. En effet, l'approche qualitative retenue, permet une conclusion qui correspond à un terrain d'étude particulier dans un contexte temporel donné. Néanmoins on peut se questionner sur la pertinence d'une telle méthode au sein d'un autre terrain, ou suite à une évolution temporelle. Par exemple d'ici une dizaine d'années.

Par ailleurs, le protocole de recherche utilisé, qui s'axe sur l'expérience de cet *urbain quotidien* permet de mettre en exergue des observations qui font l'objet de traitement. De ce fait, on imagine qu'il serait intéressant d'effectuer une série d'expériences, soit sur ce même terrain à différentes périodes, soit sur d'autres terrains tels : une « médina » tunisienne, un « campement » français, un « écoquartier » français ou encore un autre « quartier d'habitat populaire » de Rio de Janeiro, afin de pouvoir comparer les données et d'ouvrir la discussion.

Ainsi, la nouveauté de cette approche des dynamiques urbaines à Rio de Janeiro se limite à l'aboutissement de discussions et ne permet pas de révéler des résultats justifiables ce qui fait d'elle une approche d'exposition de faits permettant d'accéder à une certaine réalité, et non de démonstration ayant pour cible une vérité. En cela, on peut lui reprocher de ne pas viser une solution

d'action concrète, mais bien une mise en valeur d'expérience qui serait importante de considérer dans l'hypothèse d'une « action urbanistique ».

Enfin, cette approche peut paraître politique dans le sens où elle prend sens à partir de situations d'oppression. En effet, elle permet, dans le cadre de cette collaboration à la recherche, entre moi-même et les « citoyens engagés », de conscientiser certaines formes d'oppression vécues au quotidien et cherche à les dépasser. Néanmoins, ce choix reste critiquable.

De la pratique à la praxis de l'urbain quotidien

Cette démarche, émerge de la pratique de l'urbain quotidien et permet d'affirmer qu'une certaine praxis inhérente à cet urbain quotidien permet d'en saisir d'avantage les enjeux et le rôle, afin de comprendre les dynamiques urbaines à Rio de Janeiro.

En effet, on peut affirmer qu'il ne s'agit pas d'une simple pratique de l'urbain quotidien mais d'avantage d'une pratique devenue 'démarche', permettant d'approcher une certaine *praxis* au sein de cet urbain quotidien.

Au-delà d'une simple démarche

Théâtraliser l'urbain quotidien émerge de situations d'oppressions vécues au cœur même du terrain d'étude et correspond en cela à une « réponse esthétique et graphique ». En d'autres termes, il s'agit d'une action d'écriture qui tente une transmission de « ce qui a la faculté de sentir⁶⁷ ».

Il est à noter que ce choix permet une lecture du réel par une « conscientisation ». Si l'on prend la définition du Larousse, celle-ci correspond à « *une méthode pédagogique par laquelle l'éducateur prend comme support de son enseignement la réalité matérielle et sociale environnant le sujet, de façon à l'impliquer et à le motiver au mieux possible pour son apprentissage*⁶⁸. »

On peut noter également l'observation de Jailson de Souza e Silva : « De ces dernières trente années engagées dans la recherche pour contribuer à la construction d'une perspective émancipatrice du sujet dans l'éducation, j'ai déjà vécu diverses définitions associées au substantif « pédagogie » : « de l'opprimé », « libératrice », « libertaire », « de l'autonomie », « de l'espérance. La majorité de, ou basée sur, Paulo Freire, le plus savant et doux éducateur brésilien. [...] Elles sont le fruit des perspectives d'affirmation d'un sujet éducateur et des priorités nécessaires, dans chaque conjoncture historique, au renforcement de la démocratie et à la construction pleine d'être⁶⁹. »

Ainsi c'est bien cette « **pédagogie de l'opprimé** », qui engage les réflexions d'une « **pédagogie du vivre ensemble** » : « *base pour des pratiques affirmées par l'être urbain que nous appelons « nouveau carioca » : une proposition qui est à la rencontre curieuse et fraternelle entre les **mêmes** et eux comme les **autres** la référence centrale. Cette rencontre, qui ne peut se réaliser comme collision, mais comme une découverte quotidienne de ce qu'il y a de commun entre les différents et de différents entre les communs, se matérialise sur le territoire, médiatisé par les corps et s'approfondit par la parole. « Corps », « parole » et « territoire » sont, donc, les expressions matérielles de cette **pédagogie urbaine**⁷⁰. »*

⁶⁷ Selon l'étymologie du mot pour le Centre National des Ressources Textuelles :

<http://www.cnrtl.fr/etymologie/esth%C3%A9tique>

⁶⁸ <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/conscientisation/18338>

⁶⁹ DE SOUZA E SILVA J., BARBOSA J. L., FAUSTINI M. V., *O novo carioca*, Rio de Janeiro, Ed. Mórula, 2012, p 211.

⁷⁰ *Ibid*, p 215.

Cette proposition, suggérée par Jailson de Souza e Silva a le sens :

« d'affirmer un projet éducatif qui ne se réduit pas au processus d'enseignement-apprentissage et dans les figures de professeurs et élèves. Au contraire, son sens majeur est de rompre avec la vision du projet « scolaire » de formation du sujet de la pólis- équivoque commit non seulement par l'école, mais par l'immense majorité des organisations qui agissent avec des projets sociaux et socio-culturels⁷¹. »

Ainsi seraient les conditions pour pouvoir vivre tel le « nouveau carioca » qui serait :

*« La formation d'un être qui vit le contemporain, qui vit l'utopie comme un **présent prolongé** et non comme un projet congelé dans le futur. De fait, les perspectives téléologiques utopies sociales avec une foi profonde dans le futur comme progrès et qui affirment un temps sans conflit et sans défis de vivre dans le collectif s'échappent. Il nous appartient de construire un sens d'une utopie non plus dans le temps, mais dans les pratiques présentes, dans le quotidien, dans l'affirmation permanente d'un être qui se fait plein spécialement, en sa mobilité économique, symbolique, physique, sociale et culturelle⁷². »* En effet, cette figure, *« vie une ville en construction de significations généreuses, en processus d'élimination des frontières territoriales et symboliques construites par les générations passées et que tant de douleur et souffrances déjà ont provoqué. Il est un être sans téléologie, qui ne se projette pas dans un futur indéterminé son espérance d'être plein, mais cherche à vivre au quotidien, chaque jour, la possibilité de réalisation de son humanité et de son existence⁷³».*

On peut se demander si *théâtraliser l'urbain quotidien* ne serait-elle pas une action, devenu un moyen de plus, pour participer à une existence urbaine et quotidienne pleine, que l'urbanisme (aussi bien français que brésilien) se doit de considérer, non simplement au sens du devoir imposer par le droit, mais d'avantage au sens de l'obligation morale, des usages, d'une nécessité pratique de l'urbain quotidien ?

⁷¹ *Ibid*, p 217.

⁷² *Ibid*

⁷³ *Ibid*

Bibliographie et sitographie

En Français

- AGIER Michel, *Anthropologie de la ville*, Presses Universitaires de France, Paris, 2015, 245 p.
- ANIBAL Frias, *Une introduction à la ville sensible*, Recherches en anthropologie au Portugal, n°1, 2001, La ville sensible, pp. 11-36;
http://www.persee.fr/doc/rap_1240-3474_2001_num_7_1_1186
- AUGOYARD Jean-François. *L'environnement sensible et les ambiances architecturales*. In: Espace géographique, tome 24, n°4, 1995. pp. 302-318.
http://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1995_num_24_4_3409
- BRET Bernard, « *Licia Valladares, La favela d'un siècle à l'autre.* » *Editions de la MSH, coll. Horizons américains, Paris, 2006, 229 p.* », Géocarrefour [En ligne], vol. 81/3 | 2006, mis en ligne le 30 janvier 2008, consulté le 29 juin 2017.
<http://geocarrefour.revues.org/1524>
- BAILLY E., MARCHAND D., *La ville sensible au cœur de la qualité urbaine*, Métropolitiques, 20 avril 2016, 6p.
<http://www.metropolitiques.eu/La-ville-sensible-au-coeur-dela.html>.
- BERTAUX Daniel, *Le récit de vie*, Editions Armand colin (4^{ème}), coll. 128, Paris, 2016, 127p.
- CHABOCHE M., DUKHAN A., PREUVOT N., *L'AFD & l'intervention en quartiers précaires : retour d'expérience et recommandations stratégiques*, AFD, 2014, 48 p.
<https://issuu.com/objectif-developpement/docs/afd-quartiers-precaires-vf>
- CHARMES E., LEGER J-M., *Retour sur « La Ville émergente »*, Flux 2009/1 (n° 75), p. 80-98.
- CHETRY M. et LEGROUX J., *Rio de Janeiro dans le contexte des méga-événements : le rôle des pouvoirs publics dans la ségrégation urbaine*, Espace populations sociétés [En ligne], 2014/2-3 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 10 janvier 2017.
<http://eps.revues.org/5809>
- CINGOLANI Patrick, *Henri Lefebvre : une pensée devenue monde?*, *L'Homme et la société* 2012/3 (n° 185-186), p. 11-17.
- DEBORD Guy, *La société du spectacle*, Buchet-Chastel, Paris, 1967, 98 p.
<http://datablock.free.fr/GUY%20DEBORD%20La%20societe%20du%20spectacle.pdf>
- DUBUISSON-QUELLIER S., PLESSZ M., *La théorie des pratiques*, Sociologie, n°4, vol.4, 2013, mis en ligne le 28 janvier 2014, consulté le 26 juin 2017, 23p.
<http://sociologie.revues.org/2030>
- FARTHING Stuart, *Research design in urban planning: A student's guide*. Thousand Oaks, 2016, CA: Sage. [@ IUG] p5
- *Guide indigène de (dé) tourisme de Nante-s et Saint-Nazaire*, bureau de la main d'oeuvre indigène. © éditions à la criée, rézé - nantes, juin 2009, collection le rouge bêche la joue sème, 128 p.
<http://www.alacriee.org/wp-content/uploads/maquette-guide-interieur-leger.pdf>
- IZZO Alice. *Pas à pas avec Francesco Careri et son essai Walkscapes : la marche comme pratique esthétique*, Le Globe, Revue genevoise de géographie, tome 154, 2014. Géographie, mythes, contes, archétypes. pp. 107-117
http://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2014_num_154_1_7362
- LEFEBVRE Henri, *Le Droit à la ville*, éditions Economica, Paris, 2009 [1968], 135 p.
- LEFEBVRE Henri, *Critique de la vie quotidienne*, éditions Bernard Grasset, Paris, 1947, 248 p.

- LE GALES Patrick, *Du gouvernement des villes à la gouvernance urbaine*, Revue française de science politique, 45^e année, n°1, 1995. pp. 57-95.
http://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1995_num_45_1_403502
- LE MAREC Joëlle, *Usages : pratiques de recherche et théorie des pratiques*, Hermès, La Revue, 2004/1 (n° 38), p. 141-147.
<http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2004-1-page-141.htm>
- LIAUZU Claude. *Un Aspect de la crise en Tunisie : la naissance des bidonvilles*. Revue française d'histoire d'outre-mer, tome 63, n°232-233, 3e et 4e trimestres 1976. L'Afrique et la crise de 1930 (1924-1938) pp. 607-621.
http://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1976_num_63_232_1961
- MACHADO MARTINS Maíra, *Les « copropriétés populaires » de l'Avenida Brasil : étude d'une nouvelle forme d'habitat informel à Rio de Janeiro dans les années 2000*, Thèse dirigée par Alain BOURDIN, Soutenue le 09 septembre 2011, 424p.
- PAQUOT Thierry, *Désastres urbains, les villes meurent aussi*, La Découverte, Paris, 2015, p.109
- PETITEAU Jean-Yves, *La méthode des itinéraires ou la mémoire involontaire*, Augustin Berque ; Alessia De Biase ; Philippe Bonnin. Colloque Habiter dans sa poétique première, 1-8 septembre 2006, Cerisy-La-Salle, Sep 2006, Cerisy-La-Salle, France. Editions Donner Lieu (Paris), 2008, 17 p.
- SEGAUD Marion, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, éditions Armand Colin, collection U – Sociologie, Paris, 2010, 222p.
- SENSIER Jérôme, *Nouvelles dynamiques d'urbanisation en périphérie des villes brésiliennes. Le cas d'un quartier de grands ensembles populaires dans la banlieue de São Paulo*, Mémoire de master 2 Urbanisme et Coopération Internationale, soutenu le 15 septembre 2015, 102 p.
- SOULE Bastien, *Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales, recherches qualitatives*, Vol. 27(1), 2007, pp. 127-140.
<http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
- THIBAUD Jean-Paul, *Petite archéologie de la notion d'ambiance*, 2012, 6p.
https://territoiresthetiques.files.wordpress.com/2015/04/thibaud_petite-archeologie-de-la-notion-dambiance_2012.pdf
- TOUSSAINT Maëlys, *Jean-Yves Petiteau et l'expérience des itinéraires : itinéraires de dockers à Nantes, entre récits personnels et ambiance partagée*, Sciences de l'Homme et Société. 2014, 92p.
- VIEILLARD-BARON Hervé, *Banlieue, quartier, ghetto : de l'ambiguïté des définitions aux représentations*, Nouvelle revue de psychosociologie, 2011/2 (n° 12), p. 27-40.
<http://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-de-psychosociologie-2011-2-page-27.htm>
[p27](#)

En português

- *Censo 2010 : Aglomerados Subnormais – Informações Territoriais*, Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística, 2010, 23 p.
<http://www.ibge.gov.br/home/presidencia/noticias/imprensa/ppts/00000015164811202013480105748802.pdf>
- DA SILVA MELLO Marco-Antonio, VOGEL Arno. *Quand la rue devient maison : habito et diligo dans la ville*, Communications, 73, 2002. Manières d'habiter. pp. 163-183.
http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2002_num_73_1_2118
- DE SOUZA E SILVA Jailson, *Por que uns e não outros, Caminhada de jovens pobres para a universidade*, Rio de Janeiro, Sette Letras, 2003, 182p.
- DE SOUZE E SILVA J., BARBOSA J.L., FAUSTINI M. V., *O novo carioca*, Rio de Janeiro, Ed. Mórula, 2012, 220p.
- DE SOUZA E SILVA Jailson (Org), *O que é a favela, afinal ?*, Observatório de Favelas do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, 2009, 104 p.
- DINIZ Edson, CASTRO BELFORT Marcelo, RIBEIRO Paula, *Memória e identidade dos moradores do Morro do timbau e Parque proletário da maré, Redes de Desenvolvimento da Maré*, Rio de Janeiro, 2013, 196 p.
- DINIZ Edson, CASTRO BELFORT Marcelo, RIBEIRO Paula, *Memória e identidade dos moradores de Nova Holanda, Redes de Desenvolvimento da Maré*, Rio de Janeiro, 2012, 168 p.
- *Guia de ruas maré 2014*, Redes de Desenvolvimento da Maré e Observatório de favelas, Rio de Janeiro, 2014, 133 p.
- LYNCH Kevin, *A imagem da cidade*, Martins Fontes, São Paulo, 1997, 227 p.
- *Marcha da Maré pede o fim da violência na zona norte*, Mercredi, 24/05/2017, 11:27, CBN Rio – Entrevista.
<http://cbn.globoradio.globo.com/media/audio/89845/marcha-da-mare-pede-o-fim-da-violencia-na-zona-nor.htm>
- PIÑON DE OLIVEIRA M., DA NOBREGA N., (org), *150 anos de subúrbio carioca*, Editora: Lamparina e UFF, 2008, 253p.
- SOUSA SILVA Eliana, *A ocupação da Maré pelo exército brasileiro : percepção de moradores sobre a ocupação das forças armadas na Maré*, Redes da Maré, Rio de Janeiro, 2017. 120 p.
<http://redesdamare.org.br /livroseperiodicos>
- VALLADARES Licia, *La Favela d'un siècle à l'autre. Mythe d'origine, discours scientifiques et représentations virtuelles*. Editions MSH, 2006,
- NORONHA Silvia, *Qual o papel de uma associação de moradores ?*, REDES
<http://redesdamare.org.br/blog/noticias/qual-o-papel-de-uma-associao-de-moradores/>

Table des matières

NOTICE ANALYTIQUE	p3
REMERCIEMENTS	p5
GLOSSAIRE	p6
INTRODUCTION	p8
I- SPECT'ACTE 1 : UNE APPROCHE DES DYNAMIQUES URBAINES PAR L'EXPERIENCE DE PARCOURIR LES ESPACES	p22
1.1 Hemmerson	p25
1.2 Douglas	p28
1.3 Edson	p29
1.4 Alberto	p32
1.5 Bira	p38
1.6 Rodrigo	p40
II- SPECT'ACTE 2 : UNE APPROCHE DES DYNAMIQUES URBAINES PAR LA REPRESENTATION DES ESPACES PARCOURUS	p43
2.1 La représentation des espaces parcourus lors des itinéraires quotidiens à travers les cartes mentales	p46
2.2 La représentation des espaces parcourus lors des itinéraires quotidiens à travers les récits vie	p51
2.3 La représentation des espaces parcourus « fermés » par les différents échanges vécus	p55
2.4 La représentation des espaces parcourus « ouverts » par les différents itinéraires vécus	p58
III- THEATRALISER L'URBAIN QUOTIDIEN : UNE APPROCHE DES DYNAMIQUES URBAINES PERMETTANT L'UTOPIE A PARCOURIR	p62
3.1 La question foncière et les informalités lues à travers la mémoire et l'identité des habitants	p64
3.2 Une nouvelle démarche par rapport à la <i>vision</i> hégémonique... ..	p69
3.3 La mise en acte d'une « utopie collective » de ville inclusive ?	p73
CONCLUSION	p78
BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAFIE	p84
TABLE DES MATIÈRES	p87
TABLE DES FIGURES	p88

Tables des figures

Figure 1 : Carte des communautés formants le *Complexo da Maré* (*Guide des rues de la Maré, 2014, p14*), p 11.

Figure 2 : Itinéraire quotidien d'Hemerson, réalisé le vendredi 12 mai 2017 à 15h36, Google-MYMAPS, p 24.

Figure 3 : Itinéraire quotidien de Douglas, réalisé le mercredi 17 mai 2017 à 13h35, Google-MYMAPS, p 27.

Figure 4 : Itinéraire quotidien d'Edson, réalisé le jeudi 18 mai 2017 à 11h27, Google-MYMAPS, p 28.

Figure 5 : Itinéraire quotidien d'Alberto, réalisé le mardi 23 mai 2017 à 9h52, Google-MYMAPS, p 31.

Figure 6 : Itinéraire quotidien de Rodrigo, réalisé le vendredi 26 mai 2017 à 16h10, Google-MYMAPS, p 39.

Figure 7 : Carte de localisation du Complexo da Maré par rapport à l'Avenida Brasil et à la municipalité de Rio de Janeiro, p 54.

Figure 8 : Carte de la division territoriale des espaces parcourus (*Sousa Silva, 2017, p 28*), p 56.

Figure 9 : Carte de localisation des associations par rapport aux communautés de *Nova Holanda* (Nord) et du *Morro de Timbau*. (Sud), p 58.

Concernant toutes les illustrations, cartes, schémas et photographies, si la référence n'est pas présente cela correspond au fait qu'elles ont été réalisées par l'auteure du mémoire.

ANNEXES

ANNEXE 1 : DEFINITIONS ET CRITIQUES

Portugais du Brésil	Français de France	Critiques reconnues des dichotomies à l'œuvre
Favela	Bidonville	FORMEL-INFORMEL ?
<p><u>Définition du site dicio.com.br :</u></p> <p>A- (Brésil) Usage populaire, ensemble d'habitations populaires qui, construites à partir de l'utilisation de matériaux divers, se localisent, normalement, sur les pentes des collines</p> <p>B- (Botanique) Type d'arbre (ou arbuste) de la famille des <i>euforbiáceas</i> dont les branches ramifiées, les feuilles claires et les graines oléagineuses produisent une variété de farine riche en protéines ; manioc-amer (Botanique) le propre fruit de cet arbre</p>	<p><u>Définition du Centre National des Ressources textuelles</u></p> <p>Ensemble hétéroclite d'habitations de fortune construites à la périphérie de certaines grandes villes dans des zones réputées impropres à l'urbanisation et où vit une population sans ressources, difficile à intégrer dans la vie sociale normale.</p>	
<p><u>Une origine du mot</u></p> <p>Le terme apparaît en référence à la plante <i>Jatropha Phyllacantha</i> nommée populairement <i>faveleiro</i>. On rencontre cette plante dans le <i>Sertão</i> mais également dans l'Etat de <i>São Paulo</i>.</p> <p><i>Certains chercheurs qui travaillent sur les favelas mentionnent que le « Morro da Providência, connu à l'époque sous la dénomination « Morro da Favella » et actuellement appelé « Favela da Providência », pourrait être à l'origine du nom « favela » (DA SILVA, 2005 : VALLADARES, 2006). Elle a été le lieu d'habitat des</i></p>	<p><u>Une origine du mot</u></p> <p><i>On attribue couramment au Maroc la paternité de ce terme ; dès le 6 novembre 1931, dans la Voix du Tunisien, le Dr Materi décrit « Bidonville » au bord du lac, et le 8, dans Tunis socialiste, Eve Nohelle relate sa visite dans le même « gourbi-ville » ou « bidon-ville ». Les hésitations de l'orthographe et l'émotion du nationaliste comme celle de la socialiste prouveraient que la chose est à peine naissante⁷⁶.</i></p>	<p>Le mythe fondateur de la favela dénoncé par Licia Valladares, et repris par de nombreux auteurs.</p> <p>En effet, selon Bernard Bret⁷⁸ l'auteure est une spécialiste reconnue du problème des favelas de Rio de Janeiro ; Licia Valladares a publié sur la question de multiples travaux qui font autorité à l'échelle internationale. Il explique d'ailleurs qu'il ne s'agit pas d'une géographie ou d'une sociologie des favelas, encore que l'ouvrage comporte de multiples</p>

⁷⁶ LIAUZU Claude. *Un Aspect de la crise en Tunisie : la naissance des bidonvilles*. Revue française d'histoire d'outre-mer, tome 63, n°232-233, 3e et 4e trimestres 1976. L'Afrique et la crise de 1930 (1924-1938) pp. 608.

⁷⁸ BRET Bernard, « Licia Valladares, La favela d'un siècle à l'autre. » Editions de la MSH, coll. Horizons américains, Paris, 2006, 229 p. », Géocarrefour [En ligne], vol. 81/3 | 2006, mis en ligne le 30 janvier 2008, consulté le 29 juin 2017.

<p><i>soldats qui revenaient de la Guerre de Canudos, dans le Nord-Est brésilien (à la fin du XIXème siècle) Les victorieux soldats sont alors rentrés dans la capitale à la recherche de logements. En arrivant, devant l'absence de logements dans la ville, ils ont occupé la butte aujourd'hui connue sous le nom de « Providência » et l'on appelée de « Morro da Favella » (« Butte de la Favella »). Progressivement, la population qui formait le « Morro da Favella » se constituait autant de soldats retournés de la guerre, que des individus expulsés des habitations populaires du centre-ville. Selon ABREU (1994, p.52), en 1901, le gouvernement a constaté que la population qui habitait dans le « Morro da Favella » était constituée en minorité par des soldats. Les premières maisons ont été construites par ces derniers et ont été vendues par la suite, à des civils. Le marché immobilier existant dans les favelas s'est poursuivi au long des années, jusqu'à sa consolidation aujourd'hui⁷⁴.</i></p> <p><u>Une autre origine du mot</u> La favela tirerait son origine de la « fava » + « ela », la fève qui serait l'aliment de base des pauvres⁷⁵</p>	<p><u>Une autre origine du mot</u> Le terme apparait en 1953 pour décrire les quartiers précaires de Casablanca, en s'inspirant des matériaux utilisés par les travailleurs pauvres nouvellement installés en ville pour construire leurs maisons⁷⁷.</p>	<p>informations et analyses qui relèvent de ces disciplines, mais, pour reprendre ses propres termes, de <i>la production des représentations sociales de la favela</i>. Licia Valladares dont la formation en sociologie et dans les sciences politiques s'est nourrie des traditions françaises, brésiliennes et nord-américaines, va de la sociologie de la favela à la sociohistoire de ses penseurs.</p>
--	---	---

⁷⁴ MACHADO MARTINS Maíra, *Les « copropriétés populaires » de l'Avenida Brasil : étude d'une nouvelle forme d'habitat informel à Rio de Janeiro dans les années 2000*, Thèse dirigée par Alain BOURDIN, Soutenue le 09 septembre 2011, p 102.

⁷⁵ Par combinaison des sites :

<http://dicio.com.br> et <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/bidonville>

⁷⁷ CHABOCHE M., DUKHAN A. et PREUVOT N., *L'AFD & l'intervention en quartiers précaires : retour d'expérience et recommandations stratégiques*, AFD, 2014, p 6.

<p><u>Exemple de définition institutionnelle</u></p> <p>Selon l'Institut Brésilien de Géographie et Statistique (IBGE)⁷⁹ :</p> <p>« Agglomérat subnormal » (<i>favelas et autres</i>) Ensemble constitué par 51 ou plus unités d'habitations caractérisées par l'absence de titre de propriété et pour au moins une des caractéristiques suivantes :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Irrégularité des voies de circulation et de la taille et forme des lots et/ou - Carence de services publics essentiels (comme la collecte des déchets, réseau des eaux usées, réseau d'eau, énergie électrique et illumination publique) 	<p><u>Exemple d'une définition institutionnelle</u></p> <p>Selon l'Agence Française pour le Développement⁸⁰ (AFD) reprenant la définition de l'ONU-Habitat :</p> <p>« Un bidonville est une zone d'habitation contiguë où les habitants sont dotés de logements et de services de base insuffisants. Le bidonville ou taudis n'est souvent pas reconnu ou pris en compte par les autorités comme une partie intégrante et équivalente de la ville ». Il se caractérise par quatre composantes principales :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Un accès inapproprié à de l'eau salubre ; • Un accès inapproprié à l'assainissement et aux infrastructures ; • Une qualité de la structure du logement insuffisante logement ; • Un surpeuplement. <p>En raison de l'absence d'indicateurs de mesure jugés fiables, une cinquième composante, « la sécurité de la tenure », a été finalement retirée de cette définition adoptée par le comité d'experts réunis à Nairobi en novembre 2002 sur le thème « Définir les bidonvilles et la Sécurité de la Tenure ».</p>	<p>Le discours de l'absence décrit par l'OF, le REDES, et l'IMJA stigmatisant à partir matérialité physique les populations qui y vivent :</p> <p><i>Cependant, au long des années, et du processus de régulation de la vie sociale en ensemble établis par l'Etat, les règlements dans les favelas, par ses caractéristiques morphologiques et aussi par sa composition sociale, furent relégués au lieu des inégalités et de l'inconformité avec des systèmes de normes qui furent créés par les groupes hégémoniques qui exercent le pouvoir publique et économique dans les villes. Nous croyons qu'une définition de favela ne devrait pas être construite autour de ce qu'elle n'a pas en relation au modèle dominant de la ville. Au contraire, elle devrait être reconnue dans ses spécificités socio-territoriales et servir de références pour l'élaboration de politiques publiques appropriées à ces territoires⁸¹.</i></p>
---	--	---

⁷⁹ Censo 2010 : Aglomerados Subnormais – Informações Territoriais, Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística, 2010, p 3.

⁸⁰ CHABOCHE M., DUKHAN A. et PREUVOT N., *L'AFD & l'intervention en quartiers précaires : retour d'expérience et recommandations stratégiques*, AFD, 2014, p 6.

⁸¹ DE SOUZA E SILVA Jailson (Org), *O que é a favela, afinal ?*, Observatório de Favelas do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, 2009, p 22.

Subúrbio	Périphérie	CENTRE/PERIPHERIE ?
<p>Définition du site dicio.com.br :</p> <p>-Ensemble des agglomérations qui entourent un centre urbain et participent à son existence</p>	<p>Définition du Centre National des Ressources textuelles</p> <p>A.-1. Ligne qui délimite une figure plane curviligne, une surface circulaire ou ovale.</p> <p>2. P. anal. Pourtour d'un objet circulaire ou ovale.</p> <p>B.-1. Partie d'un territoire située près de ses limites, de ses frontières.</p>	
<p><i>Jusqu'au début du XXème siècle, le terme « Subúrbio » était utilisé par les journaux et les chroniques de la ville pour se référer à n'importe quelle expansion dans la ville, ce qui incluait Botafogo, Leme, Copacabana, entre autres. Pourtant, ce n'était pas le type d'occupation et d'usage de l'espace urbain que qualifiait l'espace suburbain, mais le fait qu'il soit situé à distance du Centro, sans infrastructure et symboles du pouvoir économique qui alors caractérisait ce Centro : transports, illumination publique, eau, routes, style architectonique etc⁸².</i></p> <p><i>Dans le contexte carioca, « Subúrbio » aussi perd le sens de localité et spatialité, se transformant en catégorie sociale, comme ça se voit dans les principaux dictionnaires de langue portugaise au Brésil⁸³.</i></p>	<p><i>Il convient plutôt d'employer le terme de périphérie au pluriel. Les périphéries correspondent en effet à la quasi-totalité de ce qui constitue l'étalement urbain des cinquante dernières années : lotissements individuels, grands ensembles, centres commerciaux, entrepôts logistiques, zones industrielles, friches, pôles scientifiques, etc. Ces différents espaces urbains sont stratégiquement connectés aux axes de circulation, leur développement est en réalité fortement lié à l'essor de la motorisation individuelle. De par sa grande consommation d'espaces, cette croissance urbaine se retrouve située loin de la ville-centre, originelle, dense, traditionnelle, organique et compacte. Par opposition, la périphérie est éclatée, discontinue, peu dense, disséminée, elle est donc souvent qualifiée de chaotique, de non-ville, de non-lieu, (Chalas, 2000) niant la complexité urbaine et considérant l'espace comme une simple matière première⁸⁴.</i></p>	<p><i>En chargeant la ville de tous les problèmes, on attend d'elle qu'elle les résolve. Kiesinger disait qu'il y a deux sortes de conflits, les conflits que l'on peut gagner et ceux que l'on ne peut pas gagner et qu'il faut gérer. Puisqu'on ne peut pas gagner le conflit du chômage, on le gère en le déplaçant sur la ville. [...]</i></p> <p><i>Le mot d'ordre était la reconquête de la périphérie par des centres considérés comme seuls créateurs d'urbanité, contre toute évidence du présent et de l'histoire urbaine. Je m'apercevais au contraire que, selon un schéma inverse, c'était la périphérie qui ressourçait le centre⁸⁵.</i></p>

⁸² PIÑON DE OLIVEIRA M. e DA NOBREGA N., (organizadores), *150 anos de subúrbio carioca*, Lamparina e UFF, 2008, p 196.

⁸³ *Ibid* p 224.

⁸⁴ SENSIER Jérôme, *Nouvelles dynamiques d'urbanisation en périphérie des villes brésiliennes. Le cas d'un quartier de grands ensembles populaires dans la banlieue de São Paulo*, Mémoire de master 2 Urbanisme et Coopération Internationale, soutenu le 15 septembre 2015, p 9.

⁸⁵ Yves Chalas dans : CHARMES E., LEGER J-M., *Retour sur « La Ville émergente »*, Flux 2009/1 (n° 75), p. 81-82.

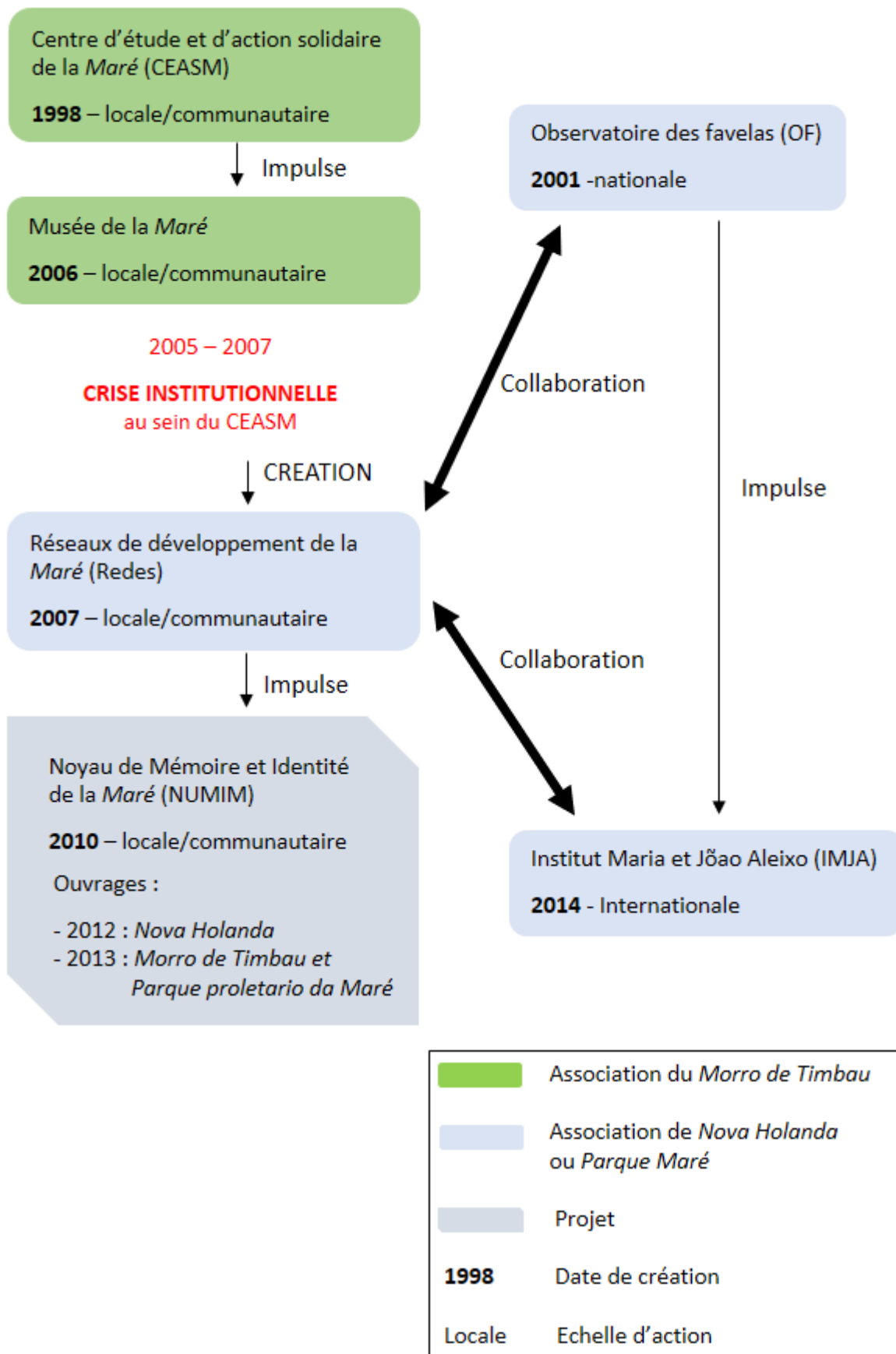
<p><u>Définition du site dicio.com.br :</u> A- Contour ou ligne qui limite une superficie curviligne ; circonférence. B- Superficie de la surface externe d'un solide. B- Ce qui reste aux alentours d'un certain lieu.</p>	<p><u>Définition du Centre National des Ressources textuelles</u> A.- Circonscription territoriale qui s'étendait à une lieue hors de la ville et dans laquelle un juge pouvait exercer sa juridiction. B.-1.Territoire et ensemble des localités qui environnent une grande ville. 2. Une localité de la banlieue</p>	
<p><i>Le mot est assez connoté, il désigne généralement des espaces urbains caractérisés par la précarité et l'exclusion, en marge de la ville formelle. Selon la professeur et chercheuse brésilienne Raquel Rolnik, la périphérie est un concept apparu dans les années 80, permettant de désigner les zones urbaines « privées des conditions basiques d'urbanité et d'insertion effective à la ville ». Ainsi, l'utilisation de la notion de périphérie au Brésil renvoie plus à l'illégalité des constructions et le manque d'équipements et de services publics, qu'à la localisation même. Les espaces urbains nommés comme étant en périphérie, correspondent à des quartiers à l'origine ou encore informels et auto-construits, même si c'est souvent le cas, ce terme ne renvoie pas exclusivement aux espaces situés géographiquement loin de la centralité⁸⁶.</i></p>	<p><i>Ces qualificatifs de « banlieue » et de « ghetto » qui renvoient à un registre binaire, comme s'il existait des « bons » et des « mauvais » quartiers, s'inscrivent dans un contexte idéologique particulier à la France. Ils renvoient à une lecture singulière de la ville en prise directe avec la vulgate politico-médiatique qui se complait aussi bien dans une approche compassionnelle des quartiers sensibles que dans la dénonciation d'une catégorie spécifique de populations dites « exclues » ou « issues de l'immigration ». Pour aller plus loin, on pourrait se demander si les programmes en faveur des quartiers ne sont pas un moyen de réduire la capacité du mouvement social à s'emparer de la complexité de « l'urbain » et du « social », au-delà de toute logique binaire⁸⁷.</i></p>	<p>Máira Machado Martins, dans sa thèse rédigée en Français, et dont le terrain d'étude est carioca, projette le concept de culture de la pauvreté⁸⁸, sur son étude : « Nous identifions les favelas comme des milieux d'habitat existant depuis plus de cent ans à Rio dans une condition marginale dans la ville. La population qui compose ses milieux qu'on identifiera ici comme « groupe social » subit la marginalité de l'espace à l'échelle urbaine. Nous affirmons qu'il est question d'une marginalité de l'espace, et non une marginalité spatiale, comme celle étudiée par FASSIN (1996), car il ne s'agit pas d'une situation géographique du milieu d'habitat, mais plutôt de la relation de celui-ci avec la ville⁸⁹. »</p>

⁸⁶ SENSIER Jérôme, *Nouvelles dynamiques d'urbanisation en périphérie des villes brésiliennes. Le cas d'un quartier de grands ensembles populaires dans la banlieue de São Paulo*, Mémoire de master 2 Urbanisme et Coopération Internationale, soutenu le 15 septembre 2015, p 9.

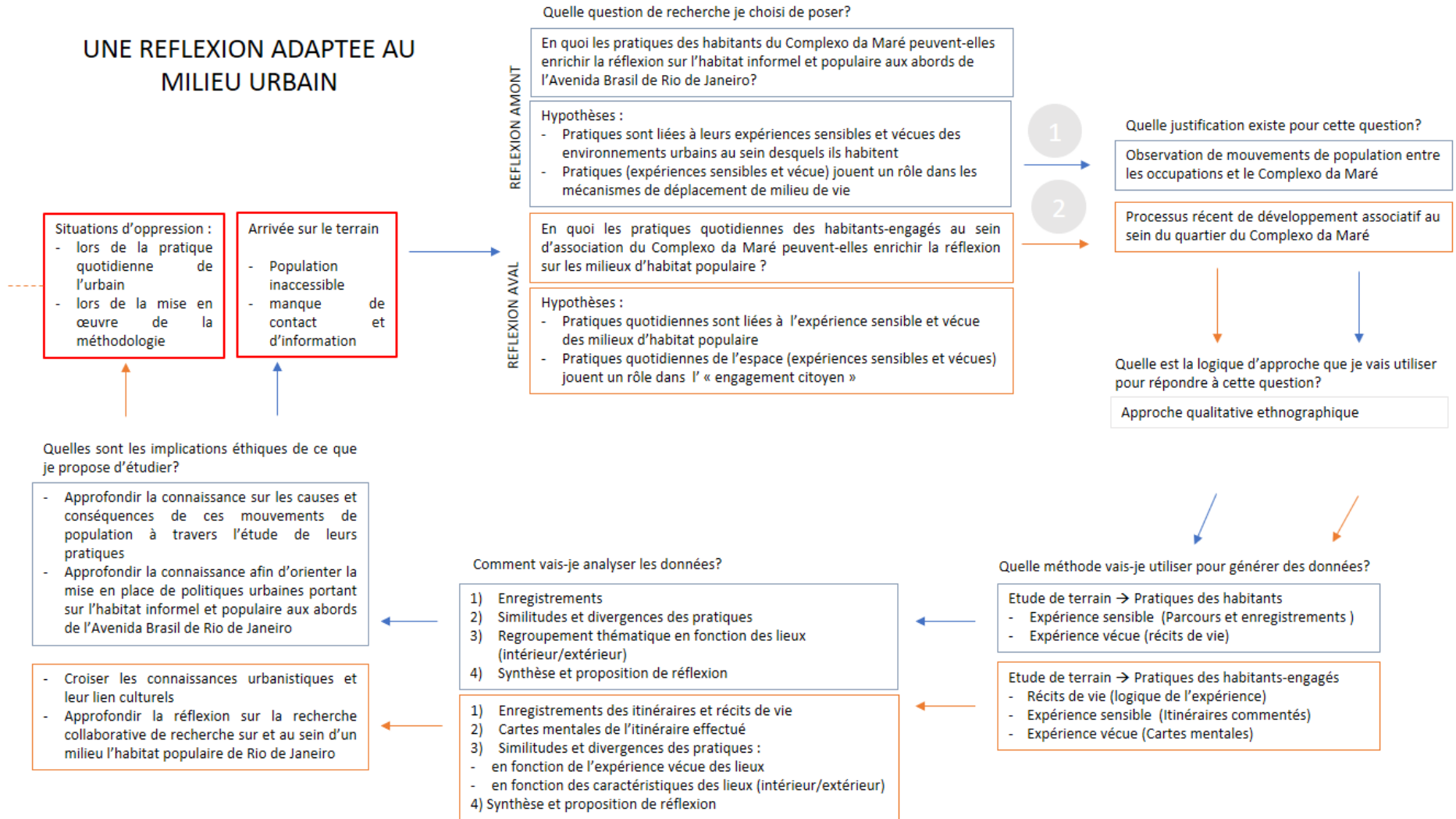
⁸⁷ VIEILLARD-BARON Hervé, *Banlieue, quartier, ghetto : de l'ambiguïté des définitions aux représentations*, Nouvelle revue de psychosociologie, 2011/2 (n° 12), p. 28.

⁸⁸ Concept développé par LEWIS, dans son ouvrage « Les enfants de Sanchez » (1961)

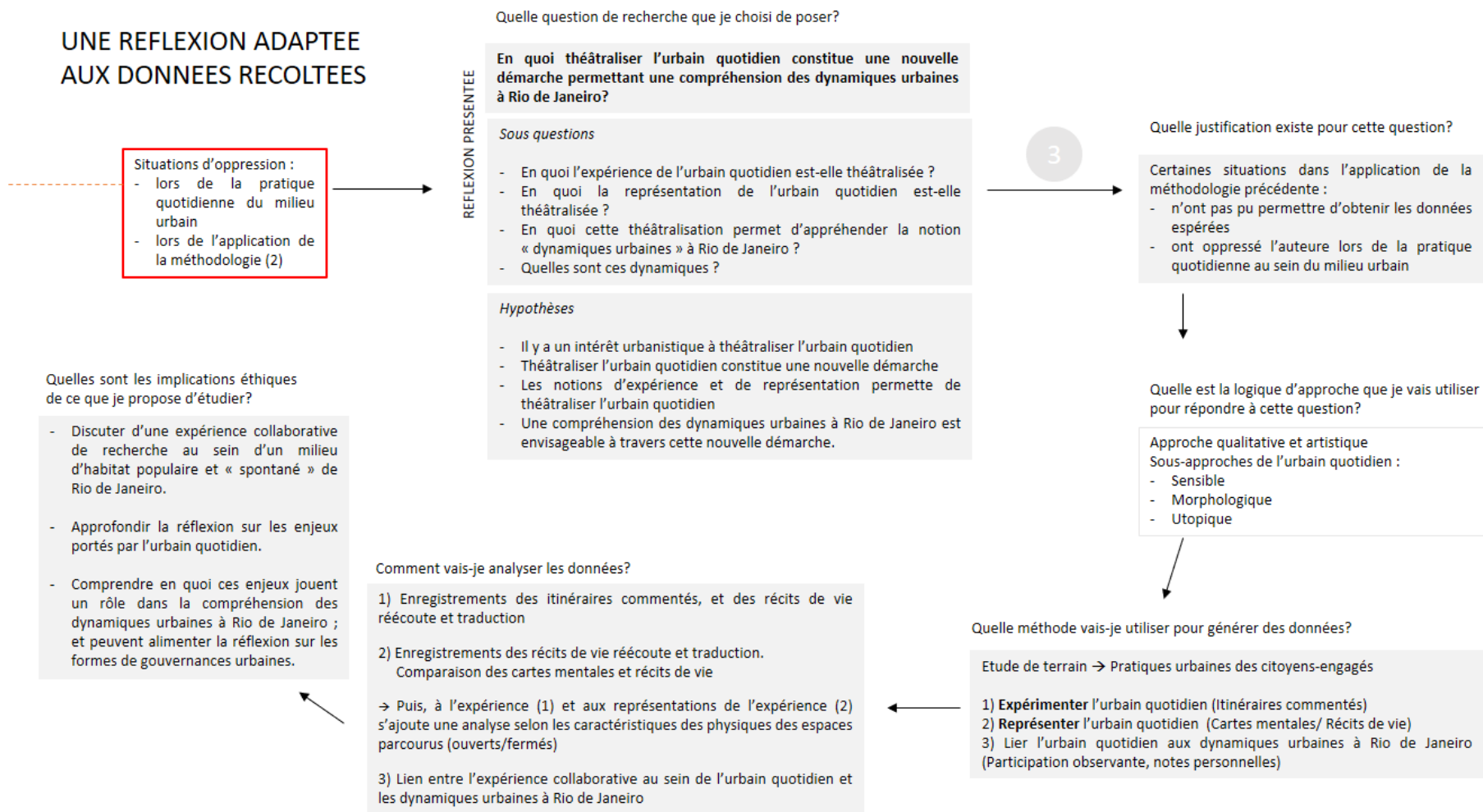
⁸⁹ MACHADO MARTINS Máira, *Les « copropriétés populaires » de l'Avenida Brasil : étude d'une nouvelle forme d'habitat informel à Rio de Janeiro dans les années 2000*, Thèse dirigée par Alain BOURDIN, Soutenue le 09 septembre 2011, p 352.



UNE REFLEXION ADAPTEE AU MILIEU URBAIN



UNE REFLEXION ADAPTEE AUX DONNEES RECOLTEES



ANNEXE 4 : PROFILS DES « HABITANTS-ENGAGÉS »

Personne	Municipalité ou Région de naissance	Liaison d'habitat avec le territoire	Sexe	Age	Fonction au sein de l'association	Association de rattachement	Localisation communautaire de l'association de rattachement
Alberto	Cianorte - Paraná	Habitant de Parque Maré	M	49	Coordinateur	REDES	Nova Holanda
Bira	Niteiroi – RJ	Habitant de Nova Holanda	M	46	Photographe	Observatorio de Favela	Parque Maré
Douglas	Rio de Janeiro – RJ	Habitant de Nova Holanda	M	25	Etudiant - chercheur	Observatorio de Favela - IMJA	Parque Maré
Edson	Paraiba - Nordeste	Ancien habitant de Nova Holanda depuis 6ans)	M	46	Professeur d'Histoire	NUMIM - REDES	Nova Holanda
Hemerson	Rio de Janeiro – RJ	Habitant de Vila Pinheiro	M	16	Etudiant et volontaire au musée da Marée	Museo da Maré - CEASM	Morro do timbau
Rodrigo	Rio de Janeiro – RJ	Habitant de Baixa do Sapateiro	M	18	Etudiant et volontaire au musée da Marée	Museo da Maré - CEASM	Morro do timbau

LETTRE DE LA MARÉ, RIO DE JANEIRO – MANIFESTE DES PÉRIPHÉRIES

LES PÉRIPHÉRIES ET LEUR PLACE DANS LA VILLE

En mars 2017, l'International des Périphéries réalisa son premier Séminaire International, à la Maré, Rio de Janeiro. L'évènement qui ouvra les adhésions et contributions, avait comme objectif central la construction d'une vision convergente entre les organisations, mouvements, collectifs et personnes qui ont participé aux périphéries et leur place dans le monde contemporain.

Cet effort de construction n'est pas trivial. De fait, comme il est connu, nous vivons dans un monde social dominé par des représentations des périphéries – et de ses résidents – basées sur des stigmas qui empêchent une appréhension globale et complexe sur les réalités sociales, économiques, politiques, environnementales et culturelles de ces territoires. Et, comme l'imaginaire est un élément fondamental dans l'institution du réel, les représentations stéréotypées sur les périphéries où résident les groupes sociaux les plus appauvris de la ville, orientent, beaucoup de fois, les politiques publiques et les investissements sociaux privés. Ceux-ci, au-delà de ne pas effectuer les réelles demandes de ses résidents, contribuent à renforcer les processus d'expropriation matérielle et d'appropriation symbolique qui fragilisent les stratégies collectives construites par les groupes des territoires périphériques afin qu'ils exercent leur droit à la ville.

La dynamique de stigmatisation se passe tant au sein des pays dominants (hégémoniques) que des pays subalternes (non hégémoniques) dans l'ordre économique et socio-politique présent. Ses présupposés sont socio-centriques : les standards utilisés pour qualifier les périphéries, en général, sont référencés en théories urbanistiques et présupposés culturels/ esthétiques véhiculés par les classes déterminées et les groupes sociaux hégémoniques (dominants). Ils se consacrent à ce qu'est un environnement sain, agréable et adéquat aux fonctions qu'une ville doit exercer dans l'ambition du modèle civiliser en cours. Dans cette même lignée, ils définissent un concept déterminé d'ordre et les formes prétentieusement adéquates du comportement social et d'agir dans le monde.

Avec ceci, nous avons un renforcement des notions d'absence, de carence et d'homogénéité comme éléments de perceptions réductionnistes et de classifications hiérarchiques des périphéries en relation aux autres espaces de la ville. Il se prend comme signifiant le fait que la périphérie ne serait, en comparaison à un modèle idéalisé de la ville, basé sur des standards culturels et éducatifs colonisateurs construits, en général, par les parts les plus enrichies de la population. Dans cette compréhension, les périphéries sont conçues comme des espaces précarisés, avec des sujets qui ont leur historicité niée, leurs territoires non reconnus comme légitimes et leurs résidents, non rarement, traités de formes exotisées (une non civilisation, par excellence).

Les périphéries, de toute façon, existent dans la relation avec les institutions du monde social, spécialement l'Etat et le Marché formel. Dans cette tension, elles sont constituées, en général, par des types d'occupation qui ne suivent pas les chemins hégémoniques que l'Etat et le Marché définissent ou, quand sont construites par eux entités, elles sont matérialisées à partir d'une perspective de subalternité et précarité qui destituent les identités, les inventivités pratiques et les savoirs construits là. Rapidement, au fil des années et du processus de régulation de la vie sociale établie par l'Etat, les implantations en périphéries, par leurs caractéristiques morphologiques et aussi par leur composition sociale furent donc considérés comme expressions d'illégalité et/ ou d'inconformité aux références esthétiques et morales affirmées par les groupes hégémoniques qui exercent le pouvoir politique et économique dans les villes.

Les proposants et les proposantes de cette lettre récusent la vision réductionniste, stéréotypée et disqualificatrice des territoires périphériques. Avec effet, la pluralité des formes et des dynamiques

sociales, économiques et culturelles se place comme un défi dans la compréhension de ce qu'une périphérie est, par conséquent, dans la définition des paramètres englobants qui orientent les lectures plus précises. Malgré la conscience sur la condition hétérogène et les distinctes formes-fonctions des périphéries du monde, nous pouvons affirmer divers éléments qui sont communs entre elles. Nous affirmons que chaque périphérie constitue une adresse dans l'ensemble de la ville, compose son tissu urbain et être, donc, intégrée à celui-ci. Immédiatement, les périphéries sont des éléments centraux de la ville, elles lui donnent identité, sens et humanité.

De cette façon, la définition de périphérie ne devrait pas être construite en fonction de ce qu'elle poursuivra en relation au modèle dominant dans la dynamique socio territoriale ou de la distance physique en relation à un centre hégémonique. Elle devrait être reconnue par l'ensemble des pratiques quotidiennes qui matérialisent une vraie organisation du tissu social avec ses potentiels inventifs, ses formes différenciées d'occupation de l'espace et ses arrangements communicatifs contre-hégémoniques et propres à chaque territoire.

Ainsi, c'est à partir de la concrétude de sa morphologie ; de la reconnaissance des pratiques établies par ses résidents et des conditions objectives de leur vie sociale que devraient s'établir les références possibles de ce qu'est une habitation digne, dotée des conditions nécessaires pour le bien-être et le bien vivre. Un lieu plein et complexe, où les groupes se rapprochent par leurs valeurs, leurs pratiques, leurs vécus, leurs mémoires et leur position sociale, affirmant leur identité comme force de réalisation de leurs vies.

Les proposant(e)s de cette lettre considèrent, donc, que les périphéries sont des territoires constituants de la ville, caractérisés, en partie ou en totalité, par les suivants défis qui ont été confrontés par ses résidents :

- L'insertion des travailleurs en fonction professionnelles subalternisées du marché ;
- Les indices élevés d'inemploi, le sous-emploi et l'informalité dans les relations de travail, spécialement des jeunes ;
- La concentration de groupes en condition d'exploration et d'oppression – noir(e)s, indigènes, immigrant(e)s, tsiganes, réfugié(e)s, minorités religieuses et ethniques, autres groupes discriminés etc. – qui cherchent à maintenir, en majeur ou mineur mesure, leurs pratiques culturelles identitaires ;
- La haute incidence de situations de violence au sein des espaces publics – en partie découlant de la stratégie de Guerre des Drogues de l'Etat – issue de pratiques belliqueuses tant des forces de sécurité de l'Etat que des groupes criminels.
- La présence de relations d'inégalités de genre qui se traduisent en violences dans le quotidien des femmes,
- La grande incidence des violations de droits et préjugés contre la population LGBT, spécialement la population trans, qui culmine en homicides de ce segment ;
- La haute incidence de violence mortelle contre les jeunes, avec une forte coupure ethnique et raciale.
- Les indices d'éducation formel des résidents sous la moyenne de l'ensemble de la ville ; et
- Les territoires marqués par des processus de dégradation et d'expropriation environnementale imposés par les actions des entités publiques et privées.

Nous affirmons aussi que ces territoires se caractérisent par un ensemble de potentiels, comme :

- La présence de population jeunes et infantiles avec une source d'inventivité amplifiant les références de demandes et d'actions publiques en retour d'une garantie des droits ;
- Les relations de voisinages et parentés marquées par une intense sociabilité et véhicules de solidarité et réciprocité, avec une forte valorisation des espaces communs comme lieu de convivialité socioculturelles ;

- La multiplicité des formes, moyens et modes culturels, artistiques et performatifs qui inventent, rénovent et actualisent les narrations esthétiques urbaines ;
- La significative présence d'initiatives économiques domestiques, solidaires et populaires ;
- La présence de formes alternatives de services et équipements urbanistiques, éducationnels, économiques et immobiliers, entre autres, comme réponse à l'insuffisance, l'absence et/ou l'inadéquation des investissements de l'Etat et du marché formel dans ces champs ;
- Le taux élevé d'autorégulation de l'espace public en partie par ses résidents, affirmant des expériences et exercices d'autonomie ;
- La créativité dans la proposition de solutions urbanistiques solidaires en termes d'habitation, de provision de services publics et d'équipements d'usages communs, qui devraient être considérés comme référence pour la ville comme un tout ;
- La construction d'expériences de *vivres-ensemble* entre des groupes de nationalités, ethnies et religions distinctes, faisant des périphéries des recours et abris pour l'approximation de pratiques pluriculturelles et multi-ethnies, sans déconsidérer l'existence de situations de conflit et d'intolérance ;
- Le fort protagonisme féminin sur des questions fondamentales comme la propagation de savoirs ancestraux, la conduite d'actions éducatives, politiques, culturelles et économiques.
- Les territoires d'invention de connaissances sur la complexité qui devrait être amplement reconnue et valorisée par l'ensemble de la société ;
- La présence de modèles participatifs, collectifs, de mouvements et d'organisations sociaux de lutte pour l'affirmation et l'invention de droits, amplifiant les références de demandes et d'actions publiques de démocratisation de la ville.

Comprendre la ville en sa pluralité c'est reconnaître la spécificité de chaque territoire et également, affirmer la condition citoyenne et le protagonisme de tous ses résidents et résidentes ? Pour cela, il est nécessaire de reconnaître que les mêmes sont les principaux sujets aptes à narrer leurs pratiques sociales et culturelles, symboles de résistances et réinvention, formes concrètes d'affirmation de droits, qui nécessitent d'être amplement garantis dans la formes des politiques publiques. Il s'agit d'un principe de validation pleine de vie sociale, démocratiquement orientée et configurés par les usages légitimes du territoire par les groupes populaires. La garantie de ce principe sera seulement possible à partir de la construction d'une radicale expérience démocratique de Droit à la Ville.

